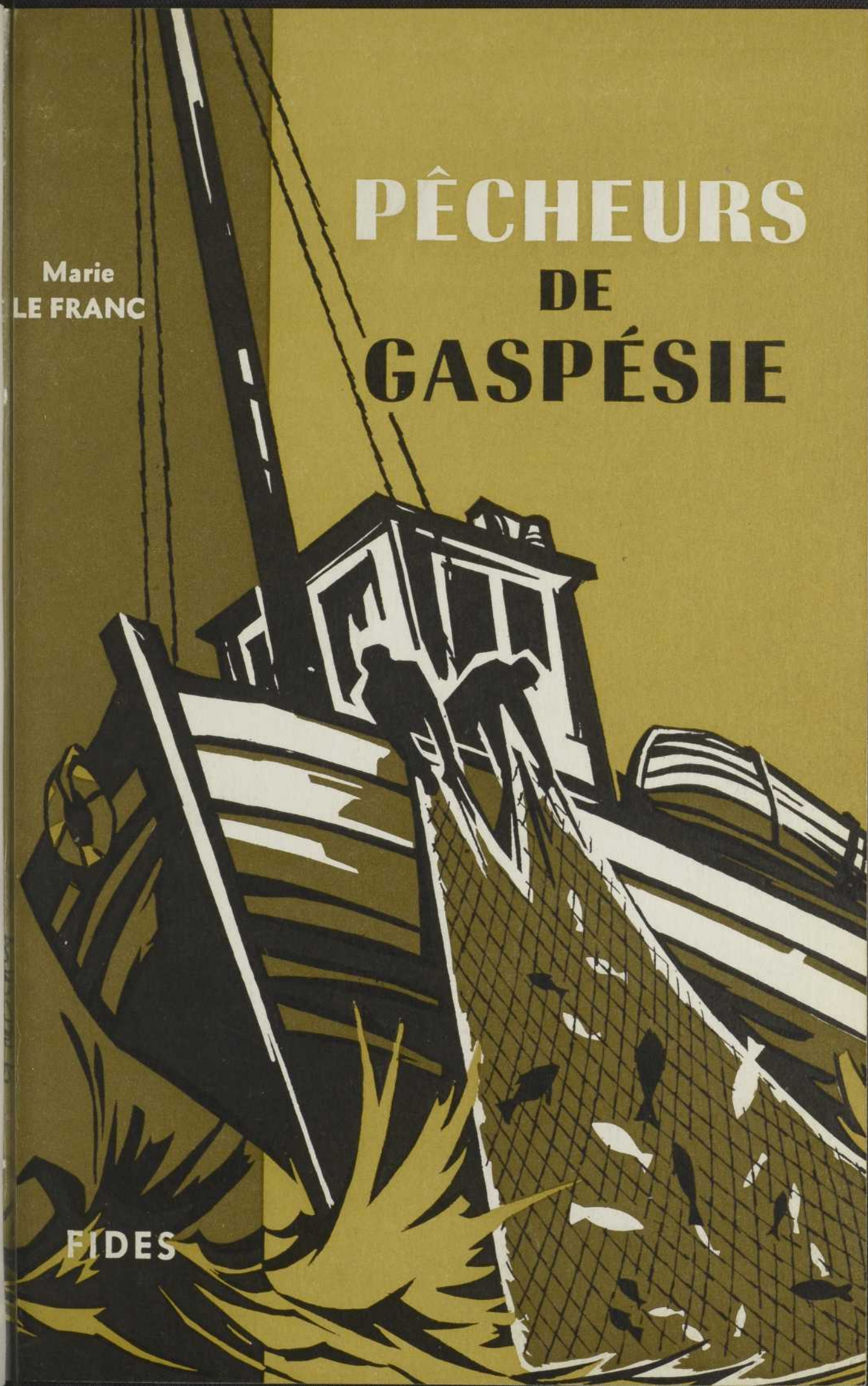
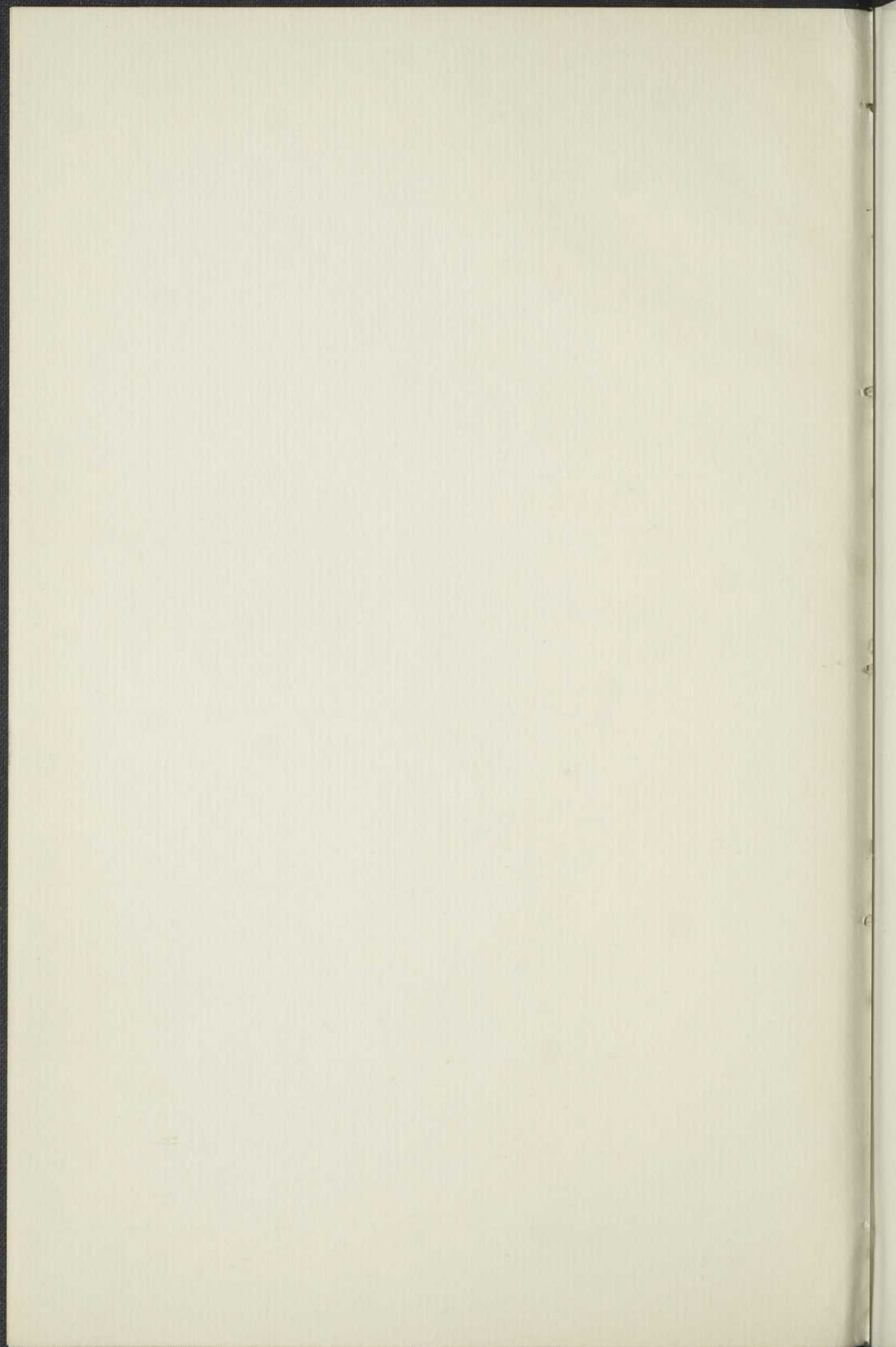


Marie
LE FRANC

PÊCHEURS DE GASPÉSIE

FIDES





POÈMES

Les Vents de l'été et du cœur, Montréal (épuisé)
Les Vents de l'été et du cœur, Ed. Côté, Paris (épuisé)

ROMANS

La Rivière Solitaire, Ed. Fata Morgana, 1977
La Rivière Solitaire, Ed. Fata Morgana, 1977
Grand-Père, Ed. Fata Morgana, 1977
Le Pêcheur et le poisson, Ed. Fata Morgana, 1977
Histoires des bois, Ed. Fata Morgana, 1977

PÊCHEURS DE GASPÉSIE

La Rivière Solitaire, Ed. Fata Morgana, 1977
La Rivière Solitaire, Ed. Fata Morgana, 1977
Pêcheurs de Gaspésie, Ed. Fata Morgana, 1977
Pêcheurs de Gaspésie, Ed. Fata Morgana, 1977
Le Pêcheur et le poisson, Ed. Fata Morgana, 1977

ESSAIS

Essais, Ed. Fata Morgana, 1977
Essais, Ed. Fata Morgana, 1977

VOYAGE

Le pays des pêcheurs, Ed. Fata Morgana, 1977
Le pays des pêcheurs, Ed. Fata Morgana, 1977

NOUVELLES

Nouvelles, Ed. Fata Morgana, 1977
Nouvelles, Ed. Fata Morgana, 1977
O Canada, Ed. Fata Morgana, 1977

DU MÊME AUTEUR

POÈMES

- Les Voix de l'âme et du cœur*, Montréal (épuisé)
Les Voix de misère et d'allégresse, Ed. Crès, Paris (épuisé)

ROMANS

- La Rivière Solitaire*, Ed. Fides, Montréal, 1957
La Randonnée passionnée, Ed. Fides, Montréal, 1962
Grand-Louis l'Innocent, Ed. Sudel, Paris (Prix Femina)
Le Poste sur la dune, Rieder, Paris (épuisé)
Héliar fils des bois, Ed. Nelson, Paris
Dans l'Île d'Ouessant, Ed. Fasquelle, Paris (épuisé)
Grand-Louis le Revenant, Ed. du Tambourin, Paris (épuisé)
La Rivière Solitaire, Ed. Ferenczi, Paris (épuisé)
La Randonnée passionnée, Ed. Ferenczi, Paris (épuisé)
Pêcheurs de Gaspésie, Ed. Ferenczi, Paris (épuisé)
Pêcheurs du Morbihan, Ed. Sudel, Paris (épuisé)
Le Fils de la forêt, Ed. Grasset, Paris

ESSAIS

- Inventaire*, Ed. Rieder, Paris (épuisé)
Enfance marine, Ed. Fides, Montréal, 1961

VOYAGE

- Au pays canadien-français*, (couronné par l'Académie française),
Ed. Fasquelle, Paris (épuisé)

NOUVELLES

- Visages de Montréal*, Ed. Le Zodiaque, Montréal (épuisé)
Dans la tourmente, Ed. Sudel, Paris
O Canada, Ed. Sudel, Paris

<i>Fiche de catalogue</i> FIDES 62-41
--

COLLECTION «LA GERBE D'OR»

Pêcheurs de Gaspésie

Roman

de

MARIE LE FRANC

FIDES • MONTRÉAL et PARIS

LE crépuscule envahissait le hangar, sur la côte. Les deux saleurs, Thomas Malo et son neveu, le chapeau de feutre cabossé tiré sur les yeux, la taille ceinte d'un tablier de caoutchouc, apportaient une hâte fiévreuse à leur besogne. Le vieux Thomas, armé de son long couteau, fendait les morues en deux, les vidait de leurs tripailles, les aplatissait sur l'établi de bois rude devant lequel il se tenait debout. Gautier les empilait dans la saumure préparée dans un cuveau placé à terre. Ils n'échangeaient pas une parole. Il n'y avait aucune joie dans leur travail. Le crépuscule et le souci mêlaient leur ombre sur leurs visages. Celui du plus jeune était maigre, d'une finesse étonnante, et ses clairs yeux bleus étaient protégés par des lunettes d'écaille.

Ayant terminé, ils se dirigèrent dans le même silence vers la cabane de bois gris bâtie à quelques pas, sur la hauteur. Gautier y arriva le premier, poussa la porte, saisit ses bottes, son ciré, pendant que le vieil homme fourrait dans un sac une miche de pain blonde et spongieuse.

La cabane était meublée d'un fourneau rouillé et d'un large lit de planches. C'était la « coukerie ». Ils y préparaient, quand ils en avaient le temps, leur fricassée de foies de morues et y

couchaient les nuits où la mer ne permettait pas d'embarquer. Le samedi soir, ils s'y rasaient, en vue de la messe du lendemain. S'il n'était pas trop tard, Gautier prenait la route de Saint-Pierre de-la-Malbaie pour aller passer le dimanche dans sa famille pendant que l'oncle restait seul dans la cambuse à récupérer du sommeil.

Ce soir-là n'était pas encore celui du repos. Ils embarquèrent dans le doris amarré au pied de la falaise, sans prendre la peine de vider l'eau qui le remplissait à moitié. La brise était forte et ils ramèrent vigoureusement pour arriver à leur barque de pêche — un fort voilier qu'ils appelaient une barge — ancrée dans la baie.

Une fois à bord, Thomas Malo prit sa place au gouvernail où à mesure que l'ombre augmentait, il devenait de plus en plus invisible. Gautier mettait le moteur en marche, hissait la voile. Ensuite il déroula le chalut pour prendre durant la nuit le hareng qui servirait de boëtte. Il travaillait comme s'il eût été seul à bord.

La nuit était tout à fait venue; des feux s'allumaient çà et là sur la côte. On distinguait encore l'ondulation des puissantes collines qui indiquaient un monde construit sur des lignes démesurées. Dans les petits ports invisibles nichés dans les anses éclataient des pétarades de moteurs marquant le départ de barques semblables à celle des Malo et désignées comme elle par un simple numéro. Elles se dispersèrent à l'horizon: la côte s'effaça complètement: ils furent seuls sur la mer. Vers onze heures, le vieux Malo ouvrit la bouche pour donner l'ordre d'arrêter le moteur: on était arrivé sur les bancs.

Ils abattirent la voile et, après avoir suspendu à mi-mât un fanal allumé, ils se glissèrent dans une ouverture carrée pratiquée à l'avant, qui donnait accès à ce qui pour eux était « la chambre ». Une niche en réalité, où ils pouvaient à peine se tenir debout. Deux planches posées parallèlement le long des flancs du bateau servaient de couchettes. Deux planches nues: c'était assez bon pour des pêcheurs ! Quoiqu'on fût en plein été, la nuit au large était glaciale. Gautier, à peine ses bottes enlevées, s'endormit. Chaque minute comptait: il savait que cette

nuit-ci, comme les précédentes, il faudrait se contenter de quelques heures de sommeil. La lueur du quinquet à pétrole éclairait vaguement sa forme mince serrée dans ses pauvres vêtements, collée contre la paroi pour ne pas glisser.

Thomas Malo, accroupi à terre, empilait dans un poêle minuscule fait de plaques de tôle des débris de bois qu'il arrosa d'essence et alluma. Puis, ayant pris sa pipe, il s'allongea à son tour sur sa planche. Il ne dormait jamais que d'un œil, préoccupé de la dérive du bateau, surtout les nuits de brume où l'on risquait l'abordage.

À l'intérieur régnait une atmosphère épaisse, remplie d'une odeur de poisson, de tabac et de pétrole qui n'incommodait pas les deux hommes. Elle leur donnait une illusion de bonne chaleur. D'heure en heure, Thomas Malo se levait, poussait avec son crâne le couvercle de la niche et allait sur le pont voir ce qui se passait. Rassuré, il rallumait sa pipe avant de se rendormir. Parfois, le bruit de la trappe retombante réveillait Gautier. Il changeait de côté, les épaules imbibées du froid de la mer si proche à travers la mince paroi de cèdre qu'il lui semblait poser dessus son oreille et sa joue. Elle l'enveloppait de son bercement, de sa caresse à la fois vivante et endormeuse. Il reposait aussi à l'aise sur elle qu'un poisson dans l'eau et laissait échapper dans son sommeil une sorte de plainte de fatigue qui était en harmonie avec le gémissement de la mer. Il soulevait sa paupière et embrassait d'un coup d'œil la pénombre que la lueur du quinquet traversait de coulées fauves. Il entendait le vieil homme sucer sa pipe, crachoter ou ronfler. L'étroit réduit était un logis, un foyer, un berceau. Il n'en sentait pas la misère. L'espace y était si mesuré que ses pieds touchaient le poêle et que, pour ne pas se brûler, il devait se recroqueviller sur sa planche.

— Debout' ! cria le vieux Malo qui avait constaté, à sa dernière tournée sur le pont, que le jour allait se lever. Un chalut de lumière grise, qui paraissait sortir des profondeurs de la mer, traînait déjà au ras des eaux. Il devait être quatre heures.

Le jeune homme, arraché au plein sommeil, se redressa d'un sursaut et, avec des gestes d'automate, enfila sa combinaison de caoutchouc.

Ils se mirent à deux pour remonter l'ancre à bout de bras. Trente-cinq brasses de corde ! Tout à l'heure grelottants de froid, ils furent vite en sueur. Puis ils hissèrent le chalut à bord. Il était lourd de harengs qu'on arracha un à un des mailles et qui formèrent bientôt des flaques brillantes sur le pont.

À mesure que le jour se levait, on découvrait des barques nombreuses éparpillées sur la mer, se livrant toutes aux mêmes opérations.

L'une se rapprocha. Un pêcheur, au visage presque noir à force d'être boucané, se dressa à l'arrière, sa calotte de cheveux sombres descendant jusqu'à ses sourcils. Il n'eut pas à formuler de demande. C'était Joë Maloney, un métis qui quémandait de la boëtte, comme d'habitude. Il n'avait plus de filet pour en prendre, et puis il trouvait la méthode plus simple. Une caisse remplie de harengs passa d'un bord à l'autre sans qu'il perdît son temps à dire merci.

Gautier, les mains sur les hanches, regarda s'éloigner la barque, d'un aspect aussi misérable que le pêcheur, et avant qu'elle fût hors de portée de la voix, il cria :

— Hé ! Matelot ?

— Ça dort encore ! répondit l'autre d'un ton bonasse.

La pêche commença, chacun des deux hommes travaillant à une extrémité du bateau, solidement calé dans une tranchée transversale pratiquée dans le pont, qui le maintenait presque jusqu'à la taille.

Gautier apportait une sorte de délicatesse de gestes dans sa dextérité à découper chaque hareng en petits cubes argentés qu'il enfilait aux hameçons de ses deux lignes, l'une accrochée à bâbord, l'autre à tribord. Il se déplaçait sans cesse entre les deux, mais ses mouvements, quoique rapides, n'avaient rien de précipité.

Ils continuaient à ne point échanger de paroles, et même lorsque l'oncle eut pris sa première morue qui ressemblait, au bout de sa ligne, à un énorme haillon raidi, grisâtre et subs-

tantiel, il ne poussa pas une exclamation. Ce n'était pas un sport à quoi on se livrait, mais une besogne quotidienne qui ne comportait plus d'enthousiasme.

Vers sept heures, le jeune homme descendit dans la chambre, fit flamber le petit poêle sous un nouvel arrosage d'essence et, au bout de quelques minutes, reparut avec la bouilloire de thé. Chacun trancha, avec son couteau de saleur, un morceau de pain dans la miche.

Leurs visages étaient pâles. À présent qu'il faisait jour, on s'apercevait que Thomas Malo, malgré ses traits burinés, ne devait guère avoir dépassé la cinquantaine, et qu'il flottait sur ceux de Gautier une douceur qui avait quelque chose d'évangélique.

Les barges se multipliaient sur la mer: on en eût pu compter une centaine. Quand le poisson ne donnait pas, elles se déplaçaient pour aller à la recherche d'un lieu plus favorable et chaque fois la manœuvre de l'ancre était à recommencer.

Vers midi, le ciel, qui avait été nuageux toute la matinée, noircit tout à fait. Il ne resta plus à la place où était le soleil qu'un œil hébété et glauque qui regardait un monde de pré-histoire. La mer se crêtait d'écume.

— Le temps se chagrine ! grommela Thomas Malo.

À peine avait-il parlé qu'une tornade se déchaîna. Ils se hâtèrent de rentrer leurs lignes et d'abattre les panneaux. La pêche était terminée pour ce jour-là.

Pendant que l'oncle reprenait la barre, Gautier allait du moteur à la voile, évoluant avec une souplesse mesurée et tranquille sur le pont qu'aucun plat-bord ne protégeait. Une fois ou deux, en regardant la mer chavirée, il songea à Joë Maloney et à « Matelot » sur leur bateau rafistolé.

Ils ne virent la côte de Belle-Anse qu'une fois presque dessus et, pendant qu'ils transbordaient le poisson dans le doris, Gautier calculait qu'ils avaient fait une assez bonne pêche, en échange de quoi le magasin des Brown de Percé accorderait un nouveau crédit de quelques piastres, insuffisant pour nourrir la maisonnée de Saint-Pierre.

L'été régnait pourtant en Gaspésie. Gautier se le rappela quand, le lendemain, dès le lever du jour, il se mit en route pour Saint-Pierre. Une marche de six milles ne lui faisait pas peur. Le temps avait été trop mauvais la veille pour partir.

La route surélevée longeait la côte dont elle épousait les caprices, plongées subites, élans gigantesques, tournants abrupts. Elle entraînait le voyageur à son rythme, refusant de l'abandonner à ses propres soucis. La mer était violette au pied des rudes collines massives qui luisaient dans le lointain comme d'énormes dos de squales. À droite et à gauche s'étendaient des prairies portant une incroyable moisson de marguerites, d'iris et de campanules. Les villages avaient l'air de barques prêtes à appareiller, fouettées par l'écume brillante de la mer. Les petites maisons de bois peintes de couleurs claires étaient gaies sous le soleil. De distance en distance, la forêt reprenait ses droits, marquant la terre de taches indélébiles. La route s'enfonçait sous les sapins, les cèdres, les érables. Gautier cueillait à poignées de grosses myrtilles juteuses, ces « bluets » du pays canadien, qu'il mangeait en marchant. À part quelques autos rapides de tourisme, et de temps en temps un pêcheur qui allait lui aussi passer le dimanche en famille, rien ne rompait l'impression de solitude. Mais cette solitude était riante, toute remplie de soleil et de clarté marine. On respirait à pleins poumons l'air qui sentait la mer et la forêt. Aux abords des villages, des filets bruns étaient étendus à sécher sur les clôtures des jardins. Pauvres jardins à peu près incultes, à part de maigres feuillages de pommes de terre et de blé d'Inde qui indiquaient que la saison avait été mauvaise ou que cette population de pêcheurs avait peu de goût pour le travail de la terre.

On ne voyait point paître de troupeaux. De loin en loin, une vache broutait l'herbe sur la croupe d'une colline semée de rocs gris; un beau cheval noir à longue crinière, qui avait une allure de dieu sauvage, bondit d'une clairière pour venir au-devant de Gautier, tournant de son côté le regard chercheur et vague de ses yeux lustrés. Puis il se remit à paître et il avait l'air de brouter l'ombre dense qu'il projetait sur le sol.

Saint-Pierre apparut enfin, planté dans la mer sur son promontoire rocheux. Des mouettes s'envolaient du clocher pour aller s'abattre sur les barques de pêche. Gautier laissa le village à sa droite et, un demi-mille plus loin, une maison grise se montra au milieu d'un champ en friche. Il ne fut pas frappé par l'air de désolation qu'elle présentait. Près de la maison, une balançoire d'enfants peinte en rouge mettait une note gaie. Il souriait à la pensée de surprendre son monde. Mais une petite fille vint au-devant de lui et, aux cris de joie qu'elle poussa, une ribambelle d'enfants se précipita à sa rencontre.

Bien que ce fût dimanche, ils étaient pieds nus, leurs cheveux leur tombant jusque sur les yeux, les filles habillées d'une petite robe de cotonnade aux boutons arrachés dans leur dos nu, les garçons montrant leur peau à travers leurs culottes trouées; mais tous étaient blonds, avec un visage couleur de sable fin, et il émanait d'eux une expression de joyeuse insouciance. L'arrivée de Gautier les remplissait d'une agitation de moineaux piailleurs.

Ils entrèrent à sa suite dans la maison qui avait l'aspect d'une vaste cabane de planches. Des journaux en tapissaient l'intérieur. On n'y voyait pas de lits. La famille grimpait le soir dans la soupente qui s'ouvrait au plafond par une trappe.

Sur la table, il y avait une assiette contenant un reste de mélasse dans laquelle chacun avait trempé le morceau de pain du déjeuner.

Assis dans une grande chaise de bois, un homme se balançait. On eût dit que cela constituait pour lui une occupation tant il y mettait de persévérance. La venue de son fils aîné n'interrompit pas son mouvement. Il était grand et charpenté dans sa vareuse rouge de pêcheur largement fendue au cou. Une moustache blonde tombait de chaque côté de sa bouche. Mais son visage avait quelque chose de soufflé et ses membres étaient lourds. On se demandait, en regardant cet homme dans la force de l'âge, s'il relevait d'une attaque de paralysie. Sa paralysie à lui venait de son découragement, de son inertie, de sa résignation à la misère. Aussi longtemps que le Gouvernement paierait le secours de chômage qui permettait d'acheter la provision indispensable de farine, de graisse, de thé et de mélasse, lui

pourrait rester là, sa chique au creux de la joue, à faire aller la berçante, pendant que sa vieille — qui n'était « vieille » que par la fatigue — boulangeait le pain et que les enfants allaient ramasser sur la grève les têtes de poisson abandonnées par les saleurs.

— Ça va, vous autres ? dit Gautier.

François Malo toussota :

— J'cré ben que j'ai poigné l'rhume ! Le vent soufflait sans bon sens, dret sur nous, là-haut. Avec la nuitée qu'on a eue !

Gautier ne répondit pas. Il évita de regarder son père. Fort et gros comme il était, est-ce que sa place n'était pas sur une barge de pêche ? L'oncle Thomas ne craignait pas le rhume, lui, et il ne s'était pas aperçu du mauvais temps qu'il avait fait sur les bancs de Miskou.

Mais il n'y avait rien à tirer de François Malo. Ses raisons étaient bonnes pour expliquer qu'il n'était pas sorti cette saison. Sa barge avait besoin d'être peinte. Son filet était pourri. Un neuf coûtait vingt-cinq piastres, dont il ne possédait pas le premier cent. Le magasin refusait d'avancer l'essence. Et pas même une poche de sel pour saler le poisson !

Il se laissait lentement envahir par la paresse. On avait envoyé Marie-Reine, ses quatorze ans atteints, à l'hôtel de Barchois où elle gardait les enfants et le soir, à l'heure où se couchaient les fillettes de son âge, elle lavait des piles de vaisselle. Elle était faible des poumons, mais le mal ne se trahirait pas tout de suite. En attendant, les deux piastres qui étaient ses gages de la semaine et que le père allait se faire payer chaque dimanche, aidaient la famille à vivre. Il y avait aussi la pêche de Gautier, mais le poisson était maigrement payé. Le magasin général — ce magasin dont on parlait comme d'un personnage — donnait en échange un petit seau de mélasse, une poche de pois secs et, aux plus chanceux, un baril de lard. On redoutait l'hiver. Faute de vêtements chauds, les petits ne pouvaient sortir. Tout l'argent passait à acheter des chaussures, et encore fallait-il que la mère se contentât d'user les galoches qui ne tenaient plus aux pieds de son mari.

La mère !... Elle avait tout juste quarante ans, mais son visage était couleur de pauvreté. Elle était grande et droite comme un homme, vêtue d'une robe décolorée qui avait été noire, les cheveux en bandeaux d'un blond déteint noués par derrière, et ses yeux d'un bleu pâle étaient si dépourvus de vie qu'on les eût crus, au premier abord, recouverts d'une taie. Elle avait l'habitude, quand elle parlait, de tenir sa main à sa gorge, en serrant le col de sa robe misérable, comme si elle eut souffert perpétuellement du froid. C'était une Gautier. Par tradition de famille, on appelait l'aîné de ce nom, alors qu'il était inscrit sur le registre de l'église sous celui de François-Marie, comme son père. Ses parents avaient une terre du côté de Matane, et elle disait qu'elle n'avait pas été accoutumée à être douilletée. Cependant elle n'avait pas connu la faim dans sa jeunesse. Elle ne faisait jamais de reproches à son mari. Il ne lui fût pas venu à l'idée de le tenir pour responsable de leur sort.

Elle s'approcha lentement de son fils.

— T'apportes du poisson, Gautier ?

— En masse ! dit-il.

Et il était si content de déballer à terre son paqueton que son visage fin, où se retrouvaient les traits de la mère, s'éclaira et que ses yeux brillèrent derrière ses lunettes.

Il redressa les épaules. Quatre morues, les plus belles de la pêche, ça fait un poids, quand on portage son sac pendant des milles de chemin !

— On pourra en saler, dit Mme Malo d'une voix sourde, en portant la main à sa gorge. Faut penser à l'hivernage.

— T'fais pas de tourment, la mère ! On trouvera du travail. Les moulins¹ vont peut-être rouvrir à Chandler.

— Tu cré ça ? interrompit François Malo. Les moulins y perdraient leur argent, au prix où le bois se vend. On vivra maigre cet hiver. Tout ça, c'est la faute du Gouvernement qui ne fait rien pour nous.

1. Scieries.

Gautier ne répondit pas. Il savait que son père allait débiter ses éternels griefs, ayant fini par se convaincre que si son bateau pourrissait sur ses étais dans une crique, à Belle-Anse, c'était parce que le Gouvernement de Québec lui avait refusé personnellement des avances qui eussent permis de le gréer. Et maintenant, Québec devait jouer le rôle d'un père de famille sur lequel on compte pour l'entretien de la maisonnée.

Les enfants sautillaient autour de l'aîné, prenant peu d'intérêt aux poissons que la mère plaçait dans un baril à mélasse rempli de vieille saumure, avant de les étendre à sécher sur les vigneaux. Agathe, à qui ses dix ans donnaient de la hardiesse, inspecta jusqu'au fond le sac de toile et leva sur son frère un regard de reproche.

— Ça sent la morue, hé, Agathe, dit-il en riant, mais viens fouiller mes poches, pour voir...

Le sourire revint sur les lèvres d'Agathe. Elle bondit vers son frère et plongea la main dans chaque poche de sa vareuse, puis dans celles de ses pantalons de pêcheur d'où elle finit par extraire, triomphalement, un petit sac de papier gris.

— Des biscuits au ginger ! Mais attention, dit Gautier d'un air taquin, ça donne mal au ventre !

Agathe se sauva dehors, la bande des enfants sur ses talons, et elle fit la distribution des petits gâteaux au gingembre. Assis en rond sur l'herbe parsemée d'iris sauvages, ils les croquèrent en silence.

Sur la route, au bout du champ, passaient de légers cabriolets portant des gens empilés les uns sur les autres. C'étaient les colons des terres qui venaient à la messe de Saint-Pierre. Les enfants Malo en étaient pour le moment dispensés, la mère n'osant pas les y envoyer pieds nus.

— Vous feriez mieux de vous débarbouiller ! leur cria Gautier quand ils eurent fini leurs gâteaux. On ne voit pas plus salauds que vous dans tout le village !

PENCHÉE sur le seuil de sa maisonnette, Tessa Maloney jouait avec son chat Chikopi en roulant dans sa gorge des sons inarticulés de taquinerie et de tendresse que le vent emportait au large.

Elle avait l'air d'être la seule habitante de l'île, car de la pointe abritée où était construite l'habitation on n'en voyait aucune autre. Elle jugea, au soleil, qu'il ne devait pas être loin de midi et se mit à peler les pommes de terre du repas. Il y en avait beaucoup de pourries qu'elle s'exerçait à lancer au loin, par-dessus le ruisseau qui s'en allait vers la mer.

La maison se composait d'une seule pièce qui sentait le sapin neuf. Et, de fait, elle venait d'être construite. Il y avait à peine huit jours qu'elle abritait Tessa et son père, Joë Maloney le métis. Deux semaines auparavant, ils pêchaient sur les bancs. La barque avait terriblement souffert dans la dernière tornade. Gouvernail brisé, faisant eau de partout, elle n'avait regagné la côte qu'avec difficulté. Comme beaucoup d'autres, Joë Maloney n'avait pas les moyens de remettre son bateau en état. Il fallait renoncer à la pêche pour la saison. Ils étaient venus s'installer à l'île Bonaventure, qui se vidait d'année en année de ses habi-

tants, et où l'on trouvait des terrains qui n'avaient plus de propriétaires. Là ou ailleurs, peu importait à cet errant de Maloney qui, depuis qu'il avait quitté sa forêt natale, ne pouvait plus prendre racine nulle part. C'était par hasard qu'il était devenu pêcheur.

Les gens de l'île se mirent à l'œuvre pour l'aider à bâtir son « camp ». Son doris, que la tempête avait épargné, était en bon état: il pourrait pêcher sur la côte et pourvoir à leur nourriture.

La case recevait sa lumière par deux petites fenêtres carrées d'où l'on apercevait la forêt de sapins d'un aspect impénétrable qui recouvrait une grande partie de l'île. Elle tournait le dos à la mer pour se protéger des vents. A l'intérieur régnait un grand désordre au milieu duquel la jeune Tessa se mouvait à l'aise. Le poêle était encombré de vieux ustensiles, la table d'assiettes d'étain graisseuses et de tasses brunies par le thé. Des bottes traînaient à terre, et de gros bas de pêcheur, raidis par l'eau de mer, pendaient sur une corde. Tessa chantonnait en allumant le feu et par la porte grande ouverte, elle voyait onduler les hautes herbes sur le versant défriché de l'île. La mer était toute proche en arrière de la levée de terre: on entendait son grignotement dans les lattes du toit.

Tessa avait abandonné ses culottes de matelot en reprenant sa vie terrienne. Elle portait une robe de cotonnade claire et était pieds nus dans des sandales. Ses cheveux plats et noirs retombaient en une frange épaisse jusqu'à ses sourcils. Le visage était rond et plein, les yeux petits, enfoncés et brillants. Elle avait le teint terreux des métis. Mais sa physionomie, demeurée enfantine malgré ses quinze ans, était toujours prête au sourire et elle avait dans ses mouvements la grâce et l'agilité d'un jeune animal.

Elle s'accommodait de la vie aventureuse à laquelle il fallait s'attendre avec Joë Maloney. Ce qui pour les autres eût été une catastrophe représentait pour elle un accident ordinaire de l'existence. Habitée depuis plusieurs saisons à la rude vie du large, au va-et-vient des barques sous ses yeux, à l'échange de brefs propos et, à l'occasion, de menus services d'un bord à

l'autre, elle se trouvait soudain prisonnière de cette île. Personne ne l'appelait plus « Matelot ». Mais elle ne songeait pas à se plaindre du sort. La maisonnette lui rappelait son enfance, au temps où sa mère vivait, où le père n'avait pas troqué le métier de bûcheron pour celui de pêcheur. Ils habitaient un petit village aux environs de la Rivière-aux-Saumons, sur la côte nord du Saint-Laurent. Chaque automne, Joë Maloney partait pour un chantier dans la forêt qui, si illimitée qu'elle fût, était pour lui et pour tous ceux qui en vivaient « le bois ». Ils étaient réfractaires à ce mot de forêt. La mère et l'enfant se calfeutraient dans la maison, bouchaient les fissures avec de la mousse et entouraient les carreaux de bandes de papier gris. On cassait à la hache la glace de la rivière pour avoir de l'eau, et il fallait chaque jour manier le godendard pour scier le bois du poêle. On se nourrissait de soupape de gruau, de blé d'Inde, de crêpes de farine. L'après-midi, on travaillait à la confection des corbeilles de foin doux et de paniers d'écorce qu'on irait vendre, au cours des longues randonnées de l'été, aux touristes de Tadoussac et de la Malbaie. Tessa apprenait à broder de perles les mocassins.

Aujourd'hui, la mère n'était plus et la jeune fille avait contracté des habitudes qui l'éloignaient de ces travaux paisibles.

Joë Maloney rentra, d'un pas cassé. Sa dernière aventure l'avait subitement vieilli.

— Pas capable de rien poigner ! Trop de vent pour aller au large avec un doris, dit-il d'une voix sourde, sans articuler et en ouvrant à peine la bouche.

— C'est d'valeur, le père, mais on ne mourra tout de même pas de besoin ! fit Tessa d'un ton encourageant en mettant devant lui une des assiettes d'étain remplies de patates fumantes. Et il y a une surprise pour vous.

Soulevant une trappe dans le plancher, elle sortit d'un réduit creusé dans la terre une assiette qui contenait un morceau de beurre.

Maloney leva sur sa fille des yeux étonnés. Le beurre était rare chez les pêcheurs de Gaspésie et il ne s'attendait certes pas à en avoir sur sa table, dans l'île Bonaventure.

— Où qu' t'as trouvé ça ?

— J' suis allée quérir des allumettes chez Voisin et il était en train de faire son beurre. Il m'en a donné un morceau.

— Y a du bon monde partout, fit Maloney en plantant avec satisfaction son couteau dans le beurre.

Au bout de huit jours, Tessa avait fait la connaissance de tous les habitants de l'île, et en particulier de celui qu'elle désignait sous le nom de « Voisin », John Bradley, qu'on appelait encore « Oncle John ». Ils étaient enchantés l'un de l'autre. Oncle John, s'illusionnant sur les qualités ménagères de Tessa, lui avait demandé de raccommoder ses chaussettes de célibataire et de venir faire le lavage chaque semaine. En échange, il permettait à la petite sauvagesse de prendre chez lui les bassines dont elle avait besoin. Bientôt Tessa trouva tout naturel d' « emprunter » aussi des provisions. La maison de John Bradley lui paraissait d'une richesse merveilleuse parce qu'elle était bien pourvue en viande et en farine, et qu'on y trouvait même du lait et du beurre.

Tessa remontait de temps en temps la levée de terre pour le plaisir d'apercevoir son voisin qui vaquait à ses occupations, trayait sa vache dans le champ ou attelait son cheval à la charue, et elle lui criait un « Hello ! » plein d'amitié. Elle devinait le clin d'œil par lequel il lui répondait, le sourire qui se dessinait sur son visage un peu de travers à cause de la chique qui remplissait sa joue. Il lui semblait qu'elle avait connu de tout temps Oncle John.

Il l'appelait « Matelot », la taquinait sur ses amours, comme font les hommes d'âge mûr qui voient les fillettes grandir et sont curieux de ce qui se passe en elles.

— Tu es bien sûre, kid, que tu n'as pas laissé ton cœur à Belle-Anse parmi les pêcheurs de morue ?

Tessa, saisie d'effroi, regardait John Bradley comme s'il eut pu lire en elle des choses qu'elle n'avait même pas commencé à déchiffrer, et voyant qu'il n'y mettait pas de malice, elle se rassurait et éclatait de rire.

QUAND elle était chez elle, Tessa, tout en se livrant à ses vagues occupations, surveillait le sentier de falaise qui passait devant sa maison. Un étranger pouvait survenir, en chemin pour les rochers aux oiseaux, à qui elle proposerait de servir de guide. Bonaventure, désertée par les hommes, se peuplait d'oiseaux de mer, et cet étrange domaine, baptisé du nom de « sanctuaire », attirait chaque année des visiteurs. Mais peu débarquaient dans l'île, d'un abord difficile. On préférait en faire le tour par mer. Des pêcheurs du continent transformaient leur barge en vedette et venaient se poster sur les routes, aux carrefours les plus fréquentés par les autos, ou devant les hôtels des stations balnéaires, pour offrir leurs services.

Il n'y avait que les voyageurs qui aiment tout découvrir par eux-mêmes à venir dans l'île, le sac d'excursion au dos, le kodak à l'épaule.

La cabane de Joë Maloney, qui se dressait dans la solitude, venait les surprendre, et davantage encore l'apparition de Tessa.

— Vous allez aux Oiseaux, M'sieu ? disait-elle de sa voix gracieuse, levant vers l'étranger son visage baigné d'un confiant sourire.

Et tout en sautillant en avant, elle le prévenait des dangers du sentier en corniche:

— Look out ! Prenez garde ! Une vache est tombée dans la fente, icitte, la semaine passée, et on a eu bien de la peine à la tirer de là. Sa tête était si serrée entre les rochers qu'il a fallu lui scier les cornes.... On arrive à un mauvais endroit, vous allez vous mouiller les pieds, j'crains bien ! On n'est pas loin à c't'heure. N'approchez pas trop du bord !

On s'amusait de son babillage, tout en suivant du regard les ébats des oiseaux. Le ciel était peuplé de myriades d'ailes blanches qui n'avaient d'autre loi que leur fantaisie. Au bout d'un vol vertigineux, les mouettes piquaient droit sur les eaux où elles se posaient pour se laisser mollement bercer, comme enivrées par le mouvement de la mer ou occupées à surprendre son chuchotement.

La côte prenait de plus en plus l'aspect d'un bastion fortifié.

— On arrive ! annonçait Tessa comme on approchait d'une muraille rocheuse si tapissée d'oiseaux qu'on l'eût crue recouverte de neige.

La jeune fille, blasée sur le spectacle, s'éloignait un peu, cueillait des fleurs, des branches de sapin, pendant que l'étranger s'abîmait dans sa contemplation.

Le lieu justifiait son nom de sanctuaire. L'homme n'y était admis qu'à titre de spectateur. Le silence environnant était si profond qu'on n'eût osé le rompre. Les rochers cependant palpaient de vie. Les oiseaux venaient s'y poser comme chez eux. Rien depuis des siècles n'avait troublé leur jouissance paisible de la grandiose citadelle. Chacun y découvrait sans hésiter sa cellule, l'aspérité invisible à l'œil humain où il accrochait son nid. C'était souvent par couples qu'ils ralliaient le rocher et on les voyait s'y becqueter doucement, ou s'endormir, la tête de l'un dans le cou de l'autre. Il y en avait d'alignés le long d'étroites corniches, se préparant à prendre leur essor, comme des coureurs qui attendent le signal, ou ne formant qu'une masse de plumes dans des creux de la pierre. Le repos ne durait que quelques secondes; il fallait vite repartir pour la prospection

de l'espace. Bien que leur nombre fût infini et leurs mouvements incessants, on était surpris de l'harmonie qui régnait dans la grande parade aérienne. Elle avait quelque chose d'ineffable. C'était moins leur habileté de créatures ailées qui frappait que la douceur de leurs rapports. Ils évitaient de se gêner dans leurs évolutions, de s'aborder, de se heurter. Mais ils apportaient de la virtuosité à se frôler. Parfois, un couple s'élançait, dans un vol d'une courbe hardie, vers le large. Il s'agissait d'un jeu plutôt que d'un défi, d'une échappée complice dans l'espace. Deux êtres tentaient ensemble la grande aventure; deux poitrines jumelées, deux paires d'ailes confondues fendaient l'air du même mouvement et, une fois au bout de leur course et revenus se poser sur la mer, il y avait la même détente heureuse d'équilibristes ayant terminé un numéro difficile, dans leur abandon au bercement de la vague. Le spectateur, immobile sur la falaise, était étreint du regret de ne pouvoir s'élancer, lui aussi, vers les champs de l'espace et de la mer. La sensation de poids attachée à sa personne était lourde à porter.

Au retour, il s'arrêtait sur le seuil de la maison de Tessa ouverte au soleil, à l'odeur de l'herbe et de la forêt.

— Entrez, disait-elle, venez vous assir.

Elle plaçait la berçante du père près de la porte. Son accueil était plein de dignité. Une fois dans la maison, elle n'avait plus rien à dire, mais elle était prête à répondre par oui ou par non aux questions. Il ne lui venait pas à l'idée de raconter son histoire et nul ne soupçonnait que cette fillette insouciante eût mené la vie d'un pêcheur gaspésien.

Si on refusait ses services, elle n'insistait pas. Mais elle criait:

— Suivez bien la côte ! Ne prenez pas le bois pour écourtiner vot' chemin. Y a des étrangers qui ne sont pas revenus !

L'image de la sauvageonne restait dans le souvenir, avec sa gentillesse, avec son sourire. Le voyageur regrettait de l'avoir rebutée et, à son retour des rochers aux oiseaux, il s'arrêtait devant la porte ouverte. La pauvreté du logis lui sautait aux yeux. Il s'avancait de quelques pas à l'intérieur, la regardait

peler ses mauvaises pommes de terre et déposait sur la table une pièce de monnaie. Mais c'était contre les principes de Tessa d'accepter de l'argent d'un étranger. D'une main agile, elle lui rendait la pièce.

— Non, non, M'sieu, je l'ai pas gagnée. Le père et moi on a tout ce qu'il faut !

TESSA arriva à la maison de John Bradley, traversa la cuisine, puis la salle qu'on appelait le *sitting-room*, qui donnait sur la mer et n'était meublée que d'un coffre de cèdre, de chaises et d'un sofa à l'étoffe usée. Oncle John n'était ni dans l'étable ni dans la grange. Elle ne le voyait pas non plus dans les champs des alentours. Il était probablement parti pour le bois. Elle se dirigea vers la maison de Mme Lauzon bâtie sur une autre découpure du rivage... Elle s'y trouvait aussi à l'aise que chez Oncle John, étant de la même nature que le moineau qui picore sur tous les seuils. Pourtant, elle n'eût pas osé emprunter aussi librement à la veuve les choses qui lui manquaient.

On entendait retentir des coups de marteau qui venaient de la direction de la maison Lauzon et qui intriguaient fortement Tessa.

Elle sauta par-dessus la clôture de branches de sapin qui entourait le terrain en friche où paissait la vache d'Oncle John, trotta le long du sentier bordé de rochers et arriva à la pointe où s'élevait la maison de Mme Lauzon. Elle était tout à fait plaisante dans sa petitesse. Elle avait quelque chose de frêle,

de gracieux et de soigné qui indiquait qu'une femme y vivait. On ne savait trop de quels matériaux elle était bâtie. Aux murs primitifs de bois, chaque génération avait ajouté quelque chose: un calfatage de mousse et de mortier, du bois encore, et finalement un enduit de chaux. À présent, elle était peinte en un beau jaune patiné par le soleil. Mme Lauzon soignait particulièrement les deux fenêtres du côté de la route. On y voyait, suspendu entre les rideaux, un pot de shamrock. Un écriteau: *On pensionne ici*, était accroché à la porte, et parfois un étranger venait demander à manger. En un rien de temps, elle avait préparé la friture de poisson, les pommes de terre écrasées, les deux précieuses feuilles de laitue et, comme dessert, les *bluets*¹ à la crème ou la gelée de *gadelles*². Elle y gagnait peu de chose, mais cela aidait à vivre durant les mauvais mois. Et elle avait le plaisir de voir du monde.

Conquis par la paix du lieu, la discrétion et la bonne volonté de l'hôtesse, il arrivait que le passant demandât à coucher pour la nuit. Mme Lauzon avait une chambre qui était son chef-d'œuvre, au vieux plancher gondolé dont la peinture bouton d'or, renouvelée copieusement chaque année, était épaisse et si douce qu'on marchait dessus comme sur un tapis. Le lit de bois, à chevet ancien très élevé, la table et la berçante dataient du temps du « grand-grand-père », disait Mme Lauzon, un Acadien qui avait cherché refuge dans l'île avec sa famille qui rappelaient une époque où les pêcheurs, cernés par les glaces des hivers, employaient leurs loisirs à fabriquer des meubles.

De la fenêtre de cette chambre, on pouvait voir un bout du jardin, qui était un plateau rocheux recouvert d'une mince couche de terre, en forme de triangle allongé dont la pointe était tournée du côté de la mer. Mme Lauzon, à force de patience, y faisait pousser des salades et surtout des fleurs: colombines, pieds de corneille et poivriers rouges. Il était entouré d'une clôture de fascines peinte en blanc qui lui donnait une note de gaieté et d'optimisme. La corde à linge le traversait

1. Myrtilles.

2. Groseilles.

d'un bout à l'autre, où claquaient au vent les robes de cotonnade claire de Mme Lauzon qui pareille à toutes les Gaspésiennes, refusait d'adopter les couleurs sombres de la pauvreté.

Jusqu'à ces dernières années, la maîtresse d'école avait occupé la jolie chambre. Mais comme l'île se vidait peu à peu de ses habitants, ceux qui restaient n'avait plus les moyens de payer le salaire d'une institutrice et depuis deux hivers l'école était demeurée fermée.

Tessa arrivait par derrière, du côté de la cuisine, en mâchonnant un brin de foin odorant.

Un jeune homme était accroupi sur le bord du toit, un marteau à la main. Les bardeaux de cèdre qu'il venait d'arracher, noircis par le temps et traversés de clous rouillés, s'empilaient au pied du mur. Il s'arrêta dans son travail pour regarder la jeune fille venir.

— Hello, Tessa ! dit-il, t'es aussi de bonne heure qu'une alouette, à matin !

— Hello, Adhémar ! Prends toujours garde de ne pas dégringoler sur ma tête. Ta mère est là ?

— Sûr ! Et je crois bien qu'il y a du thé chaud sur le fourneau.

Il pencha la tête de côté vers la jeune fille. Il avait un visage pâle aux traits finement sculptés, des yeux noirs brillants, la lèvre mobile, et Tessa lui sourit.

Quand elle eut poussé la porte grillagée, il parut hésitant, posa son marteau à plat sur le toit et chercha du pied l'échelle. Bah ! il avait bien gagné, lui aussi, sa tasse de thé.

À terre, il perdait de son charme. Le corps malingre ne répondait pas à la beauté du visage. Une épaule remontait, une hanche était disloquée. Le pauvre Adhémar était petit et boitait affreusement.

En entrant, il échangea avec sa mère un sourire, puis alla s'asseoir à la table placée devant la fenêtre. Mme Lauzon achevait de brasser la pâte dans le pétrin rouge, en forme d'auge soutenue par quatre pieds. Elle alla laver ses mains, ses bras nus jusqu'aux coudes, des bras de jeune fille, dans la

cuvette de l'évier et s'approcha à son tour de la table. Tessa prit le pot d'émail sur le poêle et versa le thé noir dans les tasses.

Elle surprenait toujours les étrangers, Mme Lauzon, par son apparence. Son fils et elle se ressemblaient, avaient les mêmes yeux larges et brillants. Mais on était conscient que quelque chose troublait ceux de la mère. Elle était plutôt petite, mais de proportions harmonieuses et, bien qu'elle approchât de la quarantaine, elle gardait sa sveltesse de lignes. Ses cheveux courts et frisés étaient noirs.

— Pas de touristes, à matin ? interrogea Adhémar.

— Personne n'a débarqué. Pourtant, il y a beaucoup de vedettes venues de Percé. J'ai reconnu celle de Roméo Ridell.

— Ah ! oui, le « Capitaine Roméo ! » dit Adhémar avec un sourire de travers, le nez au-dessus de sa tasse.

Il était jaloux de Roméo Ridell, comme de tous les pêcheurs qui s'avançaient jusqu'aux Rochers-aux-Oiseaux avec leur barque remplie de touristes. Qu'est-ce qu'ils venaient faire ici, ceux du continent ? Oter le pain de la bouche aux îliens en empêchant les étrangers de débarquer dans l'île ?

Roméo était un métis qui ne savait pas lire mais ne manquait pas d'audace et de jactance. Il courait au-devant des autos, les forçait à s'arrêter, s'accrochait aux portières, faisant ses offres de service dans un langage où se mêlaient l'anglais et le français, et menait tambour battant les voyageurs à l'embarcadère où sa barque attendait. Ou bien, il faisait le tour des hôtels à l'heure des repas, glissait entre toutes les mains un carton portant ces mots : « Capitaine Roméo, 50 cents la visite ». Il avait du succès surtout auprès des Américains, à qui il faut à tout prix du pittoresque, aussi bien dans les individus que dans les sites.

Le bateau seul lui appartenait. Le moteur était la propriété d'Albert Francœur, de l'île Bonaventure. Les deux compères se chamaillaient quand ils avaient trouvé des touristes trop généreux avec le whisky ; mais l'association était difficile à rompre.

— Il fait bien des embarras, reprit Adhémar, avec une barge quasiment pourrie qui calera un de ces jours avec tout son monde !

— Ça n'est pas comme dans le temps où on passait la journée à visiter les rochers ! soupira la mère. Mais qu'est-ce que tu veux, mon pauvre Adhémar, on ne peut pas forcer les gens à venir.

— Ceux de Percé pourraient nous en laisser un peu à nous autres, et aller à la pêche au lieu d'être à faire les quêteux sur la route.

Adhémar se trouvait lésé de toutes les façons. Trop délicat de santé pour aller sur les bancs, il était saleur de morue de son métier, et si les pêcheurs des alentours devenaient tous des guides au service des hôtels, ils n'apporteraient plus de poisson à saler.

— Faut pas se décourager, dit Tessa. La saison avance. Ils seront bien forcés, le mois prochain, de retourner à la pêche... Tu vas à la grand'messe demain, Adhémar ?

— Comme de raison. Et y aura de la place dans le doris.

La grande distraction de l'été était de se rendre le dimanche à Percé pour les offices en même temps qu'on s'approvisionnait au magasin général. Dans la mauvaise saison, les communications avec la terre étaient plus difficiles. On ne savait même pas si l'hiver prochain le pont de glace serait praticable entre l'île et le continent, tant il restait peu d'hommes pour l'entretenir.

Tessa se leva. Elle était venue chez les Lauzon surtout pour s'assurer qu'ils iraient le lendemain à Percé où elle avait un certain nombre d'articles de vannerie à apporter au magasin.

— Tu es bien pressée aujourd'hui, dit Mme Lauzon.

— Le père va rentrer. Le ménage n'est pas encore fait. Et j'ai des allumettes à prendre chez M. Bradley.

— Je vais t'en donner. Tu es toujours à déranger M. Bradley pour une chose ou une autre.

— Oh ! il est bien content de la visite. Un homme tout fin seul à jongler du matin au soir, ça n'a pas de bon sens ! Vaut mieux se distraire à voir les gens.

Son ton délibéré surprit Mme Lauzon. Tessa prenait ses aises, apparemment, chez le voisin. Elle eût été scandalisée de voir la gamine sauter sur son genou, le soir, quand il restait

plongé dans ses songeries sans faire attention à elle. Elle lui ôtait sa pipe de la bouche. Oncle John se fâchait, la repoussait; puis il avait l'air de s'amollir, oubliait son bras autour de sa taille ronde. Tessa le guettait du coin de l'œil, et c'est en surprenant ce regard qu'il la laissait glisser brusquement à terre, disant:

— Ôte-toi de là ! Va-t'en !

La veuve s'adressa à son fils:

— Si tu allais jusqu'au trécaré ? La barrière a besoin de réparation. On n'est jamais tranquille avec la vache. Elle pourrait encore s'échapper dans le bois.

Le jeune homme s'en fut aux côtés de Tessa, en s'efforçant de boiter le moins possible. Il avait eu l'intention de finir son travail sur le toit dans l'avant-midi. Mais cela ne pressait pas.

Mme Lauzon, de la fenêtre de la cuisine, les suivit du regard. Ils riaient et bavardaient tous les deux. Adhémar montrait de plus en plus d'amitié à la jeune fille. Si seulement elle voulait prendre cela au sérieux. À cause de son infirmité, il aurait de la peine à se marier. Pour éviter une déconvenue future, il disait bien haut: « Moi, je ne me marierai pas, je resterai avec maman ». Mais la mère savait que c'était une façon de parler. Tessa, après tout, ne pouvait se montrer difficile: une fille qui avait du sang de sauvagesse ! Rien à se mettre sur le dos. Un père qu'il faudrait nourrir, bientôt. Une sauvagesse... Mais le garçon ne paraissait pas s'en apercevoir. Ni même John Bradley, tout grisonnant qu'il fût.

IL faisait beau, et Bonaventure, cerclée d'ailes blanches, était un joyau au milieu de la mer. Mais l'île ne renonçait pas au côté farouche de son aspect et la forêt qui la recouvrait en partie se détachait avec une grandeur sombre sur l'horizon clair.

Tessa parut sur le seuil, obliqua vers le sentier taillé dans le roc et en passant regarda la maison de John Bradley. Oncle John était debout derrière la fenêtre de la salle où il y avait un petit miroir accroché. C'était dans cette pièce qu'il se rasait le dimanche parce qu'il y faisait plus clair et que, entre deux coups de rasoir, il regardait le mouvement des bateaux sur la mer pour prendre la corvée avec plus de patience. En face apparaissaient le village de Percé dont les maisons de bois s'éparpillaient sur les pentes, le long du rivage, et en arrière la ligne des monts Appalaches couchés sur le dos, face au ciel, dans la pose d'un éternel repos. Il distinguait même le toit rouge de la villa de Mr Green, le peintre américain, au sommet d'une falaise haute de trois cents pieds qui plongeait à pic dans l'Océan. Le soir, il voyait le soleil couchant se refléter dans ses vitres.

Le fameux rocher troué d'une arche qui donnait son nom au village de Percé se dressait, abrupt et inaccessible, à quelque

distance de la côte, comme un cuirassé qui eût rompu ses amarres et que seuls les oiseaux de mer osaient aborder.

John ne se pressait pas. D'humeur indépendante, il ne se joignait jamais aux autres pour aller à la grande terre, content de l'occasion de sortir sa chaloupe.

Tessa agita la main dans sa direction et lui cria quelque chose qu'il n'entendit pas; mais il lui répondit par un clignement d'œil, tout en continuant à gratter avec son rasoir sa peau tannée. Un sourire plein d'amusement plissa sa joue sous la mousse de savon. Décidément, elle était bien avenante, cette petite fille-là.

Tessa se retourna: Mme Lauzon arrivait à quelques pas en arrière. Sa robe d'indienne à fleurs, son chapeau du dimanche, ses souliers à hauts talons qui la forçaient à marcher à pas mesurés, lui donnaient une apparence guindée. Elle regardait la jeune fille aller devant elle d'une allure légère, malgré le paquet de corbeilles qu'elle portait attaché au bout d'un lien d'aulne à son épaule. La robe de shantung rose dont elle était vêtue l'étonnait.

— Mon doux, Tessa, que te voilà donc belle aujourd'hui !

Tessa se retourna, et ses yeux brillèrent sous sa frange de cheveux noirs.

— C'est M. Bradley qui m'a fait cadeau de la robe. Annette l'avait laissée après elle la dernière fois et il a dit que ce n'est pas les robes qui lui manquent.

En effet, Annette, quand elle venait passer quelques jours chez John Bradley qui l'avait élevée, changeait presque aussi souvent de robe que les étrangères en villégiature sur la côte. Comment faisait-elle, avec des gages de servante ? Les gens se le demandaient les uns aux autres, sans s'aventurer à donner d'explications, mais en hochant la tête. John ne soupçonnait rien. Il était si facile de le tromper, de l'amuser, de faire amitié avec lui, pensa Mme Lauzon en regardant devant elle la robe rose que le vent plaquait sur le corps bien en chair de Tessa.

— Avance donc ! dit-elle d'une voix impatiente, Adhémar nous attend.

Le sentier aboutissait à une anse étroite et profonde que remplissait la mer et qui ne laissait voir aucun ruban de grève. Elles durent sauter d'un entablement dans le doris maintenu en place par Adhémar. Il avait là, épaulée contre le roc, sa cabane de saleur qu'il n'avait guère utilisée cette saison.

Lui aussi avait fait toilette. Il portait une cravate rouge à pois blancs. Sa veste du dimanche, boutonnée serrée, faisait ressortir son buste chétif, et son chapeau enfoncé sur sa tête dérobaient son regard expressif.

Il n'avait pas besoin des services de Tessa pour la manœuvre. Il tenait la main sur la poignée du moteur, placé à sa portée, à l'arrière du bateau et, comme c'était dimanche, il fumait une cigarette, en la faisant durer le plus longtemps possible.

Les deux femmes s'assirent côte à côte en face de lui.

Au bout d'une demi-heure, on accosta au débarcadère. Le haut clocher de granit bleu se voyait de loin. De tous côtés les gens arrivaient, pêcheurs de petits ports voisins, venus avec leurs barques, et cultivateurs de villages ou de fermes plus éloignés qui descendaient de leurs « quat' roues » à la porte de l'église, se mêlant aux étrangers qui remplissaient les hôtels.

Un groupe d'hommes assis sur un tronc d'arbre couché sur la grève ne semblait pas faire attention au carillon des cloches. C'étaient Avila et Philippe Méthot, deux fils de cultivateurs, qui s'étaient mis à la pêche quand les scieries de Saint-Majorique avaient fermé, et André Alain, de Saint-Georges, qui portait une vieille veste militaire kaki. Debout à côté d'eux, se tenait Yves Quémeneur, un grand maigre à l'expression énergique, aux yeux bleutés comme les galets de la grève, au visage allongé par une barbiche d'un blond qui commençait à se décolorer. Il avait sa maison tout près, sur la falaise même. Il était entendu sur beaucoup de choses, quoiqu'il sût tout juste lire et écrire, et les pêcheurs disaient de lui que c'était un homme bien *smart*.

Philippe Méthot, un beau garçon de vingt-six ans, restait la tête penchée, un air de résignation sur son visage brun.

— On est sale, on n'est seulement pas rasé, grommela-t-il, en passant la main sur son menton. Pour un dimanche ! On a honte, avec les étrangers dans le pays.

— Et tout ça pour rien, dit Avila. Il valait aussi bien rentrer chez nous hier soir et passer le dimanche en famille. Vous verrez que Roméo les attrapera tous.

— Il faisait la bouche en cœur aux Trois-Pistoles ce matin, renchérit André Alain, dont les yeux noirs s'allumèrent de rancune. Il était assis avec les touristes dans une berçante sur la galerie, comme s'il payait ses cinq piastres par jour ! Il emmène à la pêche des Américains qui sont là depuis deux semaines. Une bonne job, et bien payée. Et la boisson ne manque pas. Mais c'est gourmand, ça court encore après le monde pour la visite à Bonaventure !

— Que voulez-vous, il faut bien que chacun se débrouille ! dit Yves Quémeneur. Si c'est pas lui, ou vous, ou moi, ce sera les Anglais qui auront tout le trafic. Ils sont plus ambitionnés que nous.

Eux étaient plus faits pour la pêche que pour le commerce. Toute la semaine ils allaient sur les bancs. Mais la morue semblait désertar les côtes de Gaspésie et celle qu'on prenait ne rapportait guère.

— Ça regarde mal ! reprit André Alain. Une piastre et quarante qu'on paie maintenant chez Lehman pour une bonne pêche de morue verte. Nous, on est dix en famille. Comment se nourrir avec des prix de même ?

Philippe Méthot songea que, chez ses parents, il ne restait plus qu'une petite fille. Trois survivants en tout sur les quinze enfants qu'il y avait eus. Ils ne dépassaient pas l'adolescence. On ne savait trop de quoi ils s'en allaient... La maladie des poumons peut-être... Pas étonnant avec tant de misère !

— Tant que le Gouvernement s'occupera pas de nous, dit André Alain qui, par intervalles trouvait le courage de parler fort en se rappelant qu'au moment de la grande guerre il avait été un des premiers à s'engager, faudra vivre avec l'air du temps ! Le pêcheur ne fait même pas cinq piastres par semaine,

et la pêche ne dure que quelques mois. Comment économiser pour l'hiver ? Les bourgeois nous donnent le prix qu'ils veulent pour le poisson.

Le mot de « piastre » revenait sans cesse sur leurs lèvres, car les préoccupations des gueux et des millionnaires sont les mêmes.

— Les magasins font un bénéfice de cent pour cent sur nous !

— Québec devrait nous faire des avances pour gréer nos bateaux.

— Ah ! oui, Québec ! Le député prend même pas la peine de lire nos lettres. Il les met dans le panier.

— Et les redevances, et la dîme ! On pourra jamais passer à travers de tout ça.

— Tous les biens sont hypothéqués aux bourgeois.

C'était Yves Quémeneur qui se plaignait le moins. Il savait que les plaintes ne conduisaient à rien. Il conseillait de former un syndicat. Mais le mot les effrayait. Ils n'étaient bons qu'à réciter leurs doléances entre eux, à demi-voix, comme s'ils eussent craint d'être entendus par des oreilles étrangères, et il y avait plus de résignation que de révolte dans leur attitude. Leur déficience physiologique était évidente. Ils portaient sur leurs épaules une dépendance de plusieurs siècles vis-à-vis de commerçants qui n'étaient pas de leur race, qui leur achetaient leur poisson pour en trafiquer, les « bourgeois » comme ils disaient avec considération.

Des groupes semblables étaient assis au bord des trottoirs qui traversaient le village, et les hommes levaient la tête chaque fois qu'arrivait une automobile. Ils l'enveloppaient d'un regard ardent; mais ils étaient trop fiers et trop timides pour l'arrêter au passage et proposer la visite de Bonaventure.

Quémeneur les quitta pour rentrer chez lui par la grève. Il avait grande allure avec le mouvement libre de ses épaules, sa barbiche conquérante qui surprenait parmi tous ces visages rasés, et on se le fût aisément imaginé en pourpoint et chausses, comme ceux qui débarquèrent des siècles auparavant dans l'énorme péninsule de Gaspésie.

Un groupe d'enfants jouait sur la grève. Une petite fille s'en détacha dès qu'elle aperçut le pêcheur pour courir à sa rencontre. C'était l'aînée de ses enfants, Claudine, dont les yeux transparents, pleins de hardiesse naïve, étaient si semblables aux siens. Elle toucha avec précaution un ruban bleu noué autour de ses cheveux blonds.

— Tu le trouves pas joli ? C'est une touriss' qui me l'a donné. Quand elle partira, elle me donnera aussi son parasol, elle a dit. J'irai à l'école avec quand y mouillera, cet hiver.

Elle prononçait en articulant à peine ces mots émigrés de France depuis si longtemps, qui revêtaient sur sa bouche un zézalement plein de charme. Roulés d'une rive de l'Océan à l'autre, ils avaient perdu toutes leurs aspérités.

Sa joie était si grande de posséder ce bout de ruban que le père n'osa pas répéter qu'il n'aimait guère les voir traîner, ainsi que des « guénillous », après les touristes.

Claudine passait toutes ses journées sur la grève avec ses frères et ses sœurs. Ils y faisaient de riches découvertes. Quand le cuisinier de l'hôtel voisin, poussant une charrette à bras, venait vider à la mer les déchets, la troupe se précipitait. Il y avait de grosses peaux de pamplemousses dont ils suçaient avec délices la pulpe amère, des tranches sucrées de melon. Les boîtes de conserves servaient aux filles pour leurs jeux de ménagères. Claudine et Hilda cherchaient parmi les galets les plus polis et les plus brillants qu'elles offraient aux promeneurs. Il y en avait qu'elles avaient appris à connaître, des agates, que les dames faisaient monter en bracelets pour elles et boutons de manchettes pour leurs maris.

Ces galets formaient à la mer une étonnante ceinture aux reflets les plus variés, verdâtres, ardoisés ou jaunes, d'une exquise harmonie, avec des dessins de lichens, de palmes, de fleurs, sur lesquels les étrangers se penchaient avec admiration. Des artistes en remplissaient leur musette, comme pour emporter de précieux modèles.

Tous ceux qui fréquentaient la grève devenaient des amis des pêcheurs et de leurs enfants. Ils eussent été tout à fait déçus

de ne pas voir en particulier s'y ébattre la joyeuse tribu des petits Quémeneur.

— Vous viendrez veiller ce soir, disait Claudine. Maman a dit qu'il faut venir. On vous chantera des chansons.

Et quand ils se présentaient dans la maison de la falaise qu'abritait une rangée de peupliers de Lombardie, tout le monde semblait les attendre. Mme Quémeneur, qui était blonde, dodue et souriante, encore jolie de visage, les accueillait par le mot de « Bienvenue » ! Elle témoignait du plaisir, non de l'humilité, à les recevoir. Il y avait dans son berceau une petite fille de quelques mois qui s'appelait Illéana. L'étonnement des étrangers à entendre ce nom l'amusait.

— On l'a trouvé dans une gazette, expliquait-elle en riant aux éclats. C'était le nom d'une princesse. On est encore assez riches pour donner de beaux noms à nos enfants !

Son mari l'avait précédée dans cette voie en appelant Mars le plus jeune des garçons.

Les enfants se précipitaient sur les chaises de corde tressée rangées contre les murs pour faire asseoir les visiteurs. Sollicités de chanter, ils s'alignaient sur un rang et entonnaient un refrain de draveurs ou de marins : *Youpe youpe sur la rivière, À Saint-Malo beau port de mer*, après quoi Claudine proposait de chanter en anglais, car on apprenait à chanter dans les deux langues à l'école sur le continent.

Leur plaisir était désintéressé. L'été représentait la saison où l'on mangeait presque son content de poisson, où l'on passait ses journées sur « le plein », au bord de l'eau, au milieu des gens aimables. Quand les visiteurs étaient des Anglais, ils murmuraient des « Lovely ! » convaincus en regardant le petit Mars, blond et bouclé, qui n'arrivait pas à prononcer les mots de la chanson, mais se tenait au port d'armes, son petit ventre dépassant l'alignement, et essayait d'imiter de son mieux les mouvements de lèvres des plus grands.

La maison Quémeneur, éclairée par sa lampe à pétrole, était si cordiale et si vivante qu'on en oubliait la pauvreté.

À la sortie de l'église, Tessa revint en courant à l'embarcadère pour prendre ses corbeilles qu'elle avait laissées dans la barque. Il fallait se hâter de les porter à la boutique d'articles du pays, étoffes et tapis tissés par les fermières, vanneries indiennes, tableaux d'amateurs, que visitaient les étrangers après la messe, ou l'après-midi quand ils venaient y prendre une tasse de thé accompagnée de tartines de pain brun.

Serrant dans sa bourse de caribou les trois piastres qu'on lui avait données pour sa marchandise, elle se dirigea vers le magasin général. Le crédit de Joë Maloney y était épuisé depuis qu'il n'apportait plus de poisson. Tessa songea à tout ce qui leur manquait, à l'huile de lampe, à la chandelle, sans parler de sa jupe qui serait bientôt en loques et des bottes du père qui ne tenaient plus... Cela attendrait. La nourriture d'abord, la farine, la cassonade, la mélasse, un petit paquet de thé. Et en cachette une boîte de poudre rose.

Comme elle marchait sur la route qui menait au magasin jaune portant en immenses lettres noires le nom des Jonathan Brothers, elle vit venir une silhouette qu'elle reconnut, celle de Gautier Malo. Elle ne s'attendait pas à lui. Percé était à bien des milles de Belle-Anse. Mais les pêcheurs, qui reprennent à l'automne le métier de coureurs des bois, ont le déplacement facile. Percé, avec le mouvement de ses touristes, attirait les jeunes. Ils ne craignaient pas de faire des milles de chemin pour y passer quelques heures le dimanche. Parfois une auto complaisante les prenait en route.

Gautier souriait de loin. Tessa souriait. Il y avait dans leur sourire du plaisir et de l'étonnement, et surtout de l'incertitude, comme si une séparation de quelques semaines les eût rendus étrangers l'un à l'autre. Gautier s'attendait bien à rencontrer la jeune fille, mais il la reconnaissait à peine. Elle s'était tout d'un coup épanouie avec le printemps et elle le troublait vraiment avec sa robe rose, ses cheveux tombant droit sur son regard de petite source ombragée. Et le bouleversement de Gautier agissait sur Tessa. Pour elle aussi, il était transformé dans son costume foncé des dimanches.

Ils s'avançaient comme dans un rêve, l'été gaspésien bour-

donnant à leurs oreilles, et tant de richesses flottant autour d'eux, la chaleur du soleil, l'éclat de la mer, l'odeur du trèfle mûr, et la joie légère de cette foule bigarrée des touristes dont ils s'imaginaient faire partie.

Le sourire continuait à éclairer les yeux bleus de Gautier derrière ses lunettes et à entr'ouvrir la bouche ronde de Tessa sur ses dents blanches; mais ils étaient devenus si brusquement intimidés, et ils se voyaient mutuellement si différents de ce qu'ils étaient d'ordinaire, deux êtres nouveaux, dissous, insaisissables, et pourtant d'une réalité si déconcertante, qu'ils arrivèrent à la hauteur l'un de l'autre sans rien trouver à se dire.

Des gens passaient. Ils ne pouvaient rester plantés sur le trottoir de planches bordant la route. Chacun continua, en sens inverse, son chemin. Ce ne fut qu'au bout de quelques pas qu'ils se retournèrent, tous les deux en même temps. Tessa éclata de rire. Gautier rit aussi, d'une façon presque silencieuse et convulsive. Ils reprenaient pied dans la réalité. Le flot de sentiments obscurs et tumultueux qui les avait brusquement soulevés s'apaisait.

— Mon doux, comme t'as l'air monsieur aujourd'hui ! dit Tessa, retrouvant son humeur taquine.

— Tess, j'ai un message de la mère pour toi, cria Gautier, décidé à ne plus perdre contenance. Elle te demande de venir faire un tour à Saint-Pierre. C'est le moment d'aller aux bluets. Il y en a en masse. Agathe a dit qu'elle t'attendrait.

— All right ! Si le père me laisse.

— Il te laissera, certain. Ce n'est pas la première fois que tu viens chez nous. Convenu pour samedi ? Tu prendras les chars jusqu'à Barachois. Tu trouveras la malle à la station. Je préviendrai le postillon.

— Mais pour m'en retourner ?

— Tu resteras coucher. Y a de la place. Et si tu veux venir à la pêche avec nous autres... L'oncle Thomas ne dira pas non.

Ils parlaient plus haut que de coutume pour montrer qu'ils étaient redevenus eux-mêmes et que rien ne s'était passé. Les quelques pas qui les séparaient les rassuraient et ils se quittèrent sans avoir fait un mouvement pour se rapprocher.

ONCLE John ne s'était pas marié. Il avait été père de famille à vingt-cinq ans, ayant recueilli deux petits orphelins d'une maison voisine. Ces choses se font le plus simplement du monde au Canada, et l'adoption bénévole remplace l'Assistance publique. John avait d'abord repêché le père, noyé sur la côte de Bonaventure, puis soigné la mère, minée par la maladie, en même temps qu'il faisait manger sa soupe à Annette qui était sa filleule et aidait Francis à enfiler sa culotte et ses gros bas. Il le fallait bien, puisqu'il n'y avait personne d'autre à habiter cette partie de l'île ! Marie Labelle, sa voisine, devenue Mme Lauzon, avait suivi son mari dans les forêts du Témiscamingue.

Une fois la mère enterrée dans le petit cimetière à l'abandon, à côté de la chapelle en ruines, il avait pris chez lui les deux gosses. Son intention était de garder seulement le garçon, qui était l'aîné, et de laisser à d'autres le soin de se débrouiller avec la fille. Mais il s'était attaché à la petite qui allait sur ses trois ans et le suivait partout. La présence des enfants ne l'empêchait pas de faire son travail. Pour soigner les rougeoles, il avait recours à Mme Francœur ou à Mme Paget quand elles pouvaient abandonner leur propre nichée.

John Bradley était plus cultivateur que pêcheur. La pêche n'était que pour les loisirs. Ses parents lui avaient laissé plus de terre qu'il n'en pouvait cultiver, un silo, des granges, et, commandant le tout, une maison en état. Elle se dressait sur la côte dénudée et un magnifique bouleau pleureur ombrageait sa porte. Il eût pu avoir beaucoup d'animaux; mais c'était un sage: un cheval, une vache, quelques moutons suffisaient à ses besoins. Les patates, le foin, le bois qu'il vendait sur le continent lui procuraient dans les magasins de Percé tout le crédit nécessaire.

Annette et Francis étaient maintenant élevés. À quarante-deux ans, John se retrouvait seul. Le garçon voyageait sur un bateau de passagers qui, l'été, desservait les stations de villégiature du Saint-Laurent. Annette avait trouvé une place dans un restaurant de Montréal. « Pourquoi que tu te maries pas, lui écrivait-elle ? T'aurais quelqu'un pour te tenir compagnie. Je te paierais ton alliance. »

Quelquefois, en effet, des idées de mariage, dont il était le premier à plaisanter tout haut, lui venaient en tête. Mais les filles étaient rares à Bonaventure. Dès qu'elles atteignaient leurs seize ans, elles allaient gagner de l'argent à la ville. Et quand elles revenaient, elles n'étaient plus les mêmes. Il se rappelait sa rencontre avec Bernadette Journeau dans le chemin de la côte, tout dernièrement. Elle avait grandi sous ses yeux, joué avec Annette, toutes deux aussi souillons l'une que l'autre, mais piaillantes de joie, pliant John à leurs caprices. En grandissant, Bernadette était devenue une belle fille. Mais c'était une demoiselle des villes qu'il avait eue devant lui l'autre jour avec sa robe écourtinée, ses bras nus, ses cheveux crépelés. Et elle l'avait regardé avec des yeux qu'il ne reconnaissait plus, si audacieux et si durs. Il se rappela ce qu'il avait entendu dire de belles filles de Gaspésie qui s'étaient gaspillées dans les villes... Il se rappela aussi que c'était elle qui avait procuré sa place à Annette et fut traversé d'une inquiétude.

Celles du continent lui inspiraient de la méfiance. Il hésiterait à introduire une inconnue chez lui. Sa maison paisible au haut de la falaise lui plaisait. Il y avait ses aises, ses vieilles

habitudes. Il était accoutumé à la cretonne passée recouvrant les ressorts du vieux sofa, à son lit qui datait des premiers temps de la colonisation, une sorte de coffre étonnant placé à même le sol, et qui tenait à la fois du ber primitif et du tombeau... La bassine à laver le linge était depuis toujours accrochée au même clou de la façade, et l'écrémeuse placée au soleil, sur une souche.

Il ne lui venait pas à l'idée de choisir une femme de son âge. Elle aurait été d'un avis différent sur l'arrangement du sitting-room, sur la place de sa pipe et de ses bottes. Et puis, toutes les femmes de quarante ans qu'il connaissait lui paraissaient des vieilles — c'était surtout de les connaître depuis si longtemps qui les vieillissait — avec leurs couettes de cheveux qui pendaient, leurs robes taillées comme des poches de farine. Un homme ne se marie qu'avec une jeune fille. Elle serait gaie comme Annette, elle chanterait en lavant la vaisselle, elle sifflerait le chien, elle sauterait par-dessus la clôture pour aller traire la vache. Une belle et grande fille pareille à Bernadette Journeau, mais qui n'aurait pas ce regard sachant tant de choses.

Il y avait bien Tessa, mais il considérait Tessa comme une gamine. Et un John Bradley respectable, dont le sang irlandais était resté pur de tout métissage depuis des générations que la famille avait émigré en Amérique, aurait réfléchi à deux fois avant de considérer une telle alliance. Les Bradley avaient épousé des filles du pays, mais des blanches, et la propre mère de John était une descendante d'Acadiens.

Il ne s'ennuyait jamais. Il se livrait à ses travaux avec régularité, mais sans se presser, prenait tout son temps pour atteler le cheval à l'arrache-souches ou à la charrue, en lui expliquant la besogne qu'ils allaient faire. « On va sumer des patates, Old Boy... Qu'est-ce que tu dis d'un charroi de bois, à matin?... Faut aller à l'embarcadère pour la marchandise... À présent, on dételle, t'as bien gagné ta gueulée d'avoine ». À midi, il rentrait chez lui, de son long pas vigoureux, pour faire son ordinaire, fumait une pipe sur la galerie après le repas, et si quelqu'un passait sur le chemin, il avait toujours le temps de nommer les bateaux de pêche sur la mer, de com-

menter le cours du poisson ou le prône du dernier dimanche à Percé.

En hiver, il allait presque tous les soirs veiller chez Mme Lauzon revenue à l'île après son veuvage. D'autres îliens venaient aussi, Albert Francœur, l'associé du « Capitaine Roméo », les Paget, une fois que leurs enfants étaient endormis. Par prudence, ils emmenaient avec eux le plus petit que la mère couchait sur le lit de Mme Lauzon. Ces réunions étaient gaies. Adhémar jouait de l'harmonica, qu'on appelait un « ruine-babines », et quand il avait fini, on se tournait vers Albert Francœur qui avait apporté son violon : « Brasse-nous don un air ! » lui criait-on. Les jours de fête, Mme Lauzon offrait un petit verre de son vin de cerises sauvages et un morceau de tarte aux bluets ou à la citrouille, selon la saison.

De loin en loin, c'était chez John qu'avait lieu la réunion. Les hommes y accouraient, mystérieusement convoqués, non seulement ceux qui demeuraient le plus près, mais encore les autres : Pierre Robin, Henri Wilcox, Absalon Laflamme qui était le gardien officiel du sanctuaire des oiseaux, en même temps que maître des postes quand le service de la malle fonctionnait. Il était très fier du téléphone installé dans sa baraque. Adhémar, étant le plus proche, arrivait le dernier. Ils s'asseyaient autour du poêle. Les pipes de merisier sortaient des poches. Les visages avaient une expression de complicité amusée. Des plaisanteries s'échangeaient où il était question des « *mounties* »¹ qui patrouillaient sur la côte, arrêtaient les véhicules pour les fouiller. Ils avaient même des vedettes rapides à leur disposition et accostaient les barges de pêche en pleine mer.

— À leur santé ! disait John, en posant sur la table la bouteille de whisky. Ils n'auront pas encore celle-là !

Ils clignaient de l'œil. Les Francœur en particulier savaient d'où elle venait. Ils étaient eux-mêmes en plein dans le trafic. Que de fois, par les nuits noires, étaient-ils allés au large au-devant de schooners venant de l'étranger, ou de Terre-Neuve,

1. Police montée.

ou tout simplement de la Province de Québec, qui ralentissaient aux signaux. Une caisse, un baril ou un bidon passaient d'un bord à l'autre. C'était de la richesse que le pêcheur emportait. Il revendrait l'alcool dix fois son prix. Dans ces années de disette, il fallait se tirer d'affaire. Il fallait aussi de temps en temps un prétexte à une de ces réunions où ils avaient le plaisir de sentir le feu de l'alcool leur brûler le ventre et celui de défier la police.

Ils n'avaient point la boisson bruyante. On ne savait jamais qui pouvait venir rôder, par mer, jusque sous les falaises de l'île. Leurs yeux, d'abord pétillants, s'appesantissaient, remplis d'un morne contentement, de rêves lourds, de visions d'une vie où on aurait à manger et à boire tout son plein, pour soi et ses enfants.

Les femmes ne se montraient pas ces soirs-là. Mais elles ne faisaient ni objections ni reproches. La chose datait du temps des anciens. John se doutait bien que Mme Lauzon en était contrariée. Il le voyait le lendemain à l'expression plus sombre de ses yeux. Adhémar supportait mal la boisson. Il fallait qu'il le prît par le bras et allât le reconduire. La porte de la maison s'ouvrait d'elle-même. Une main de femme happait le jeune homme par l'épaule, et sans qu'une parole eût été prononcée, la porte se refermait. John, un peu penaud, s'en retournait chez lui. Il était tout étonné de l'effet d'un verre de whisky sur Adhémar. Lui gardait la tête claire et le pas ferme.

Il éprouvait vis-à-vis de la veuve un mélange de sentiments. Il se sentait moins jeune en sa présence, moins libre qu'avec les autres femmes. Il la connaissait depuis trop longtemps. Ils avaient grandi porte à porte. Elle était comme quelqu'un de sa famille, et l'intérêt qu'un homme porte aux femmes de sa famille n'a rien de romanesque. Il y avait des moments où il sentait que Mary Lauzon l'observait, comme s'il eût été pour elle un sujet de préoccupation, et cela l'irritait, diminuait sa liberté. Il éprouvait de la contrainte dans ses propos parce qu'il s'apercevait qu'elle les enregistrerait en elle, et John détestait la contrainte. Bien qu'elle fût de quelques années sa cadette, il

était porté à la ranger parmi les femmes qui ne comptaient plus, puisqu'elle avait été mariée et avait un grand fils.

Il l'avait courtisée autrefois, quand elle était la seule jeunesse à ce bout de l'île. Elle avait fait semblant de ne pas comprendre. Il en avait gardé une blessure d'amour-propre, une rancune mêlée de défiance. Si elle le traitait avec plus de considération aujourd'hui, n'était-ce pas parce qu'elle n'avait plus le choix ?

Il l'estimait, certes, et elle était une voisine précieuse. Il y avait entre eux un échange constant de services. Il n'attendait pas qu'on vînt le demander quand il y avait besoin d'un coup de main et on le trouvait presque aussi souvent sur les terres des Lauzon que sur les siennes. En revanche, il comptait sur Mary pour faire ce qu'elle appelait le « grand ménage » chez lui. Et il n'y avait personne comme elle pour soigner le mal de dents, les entorses, les piqûres d'insectes. Elle accourait avec ses emplâtres, ses tisanes de racinages, son eau de Pâques ou son punch au gingembre.

Il lui en voulait de l'accueillir dernièrement avec des manières moins ouvertes, comme si elle eut nourri contre lui une rancune secrète.

JOHAN BRADLEY surveillait une chaloupe sur la mer. Le bruit du moteur n'arrivait au haut des falaises que comme une faible pulsation. Mais il n'y avait pas de doute, la barque se dirigeait sur l'île.

Septembre touchait à sa fin. Les touristes avaient disparu. Il n'y avait plus à relier Bonaventure au continent que le bateau qui apportait la malle deux fois par semaine.

Ce qui étonnait John était que le canot, au lieu de prendre la direction de l'embarcadère, avait l'air de mettre le cap sur ce bout-ci de l'île.

Tout d'un coup, il s'aperçut que le passager assis à l'arrière était une femme. Et il comprit. « Ce doit être la nouvelle maîtresse d'école ! » se dit-il. On ne l'attendait que le lendemain par le bateau de service.

L'événement était si important que John resta figé sur place. Il ne le surprenait pourtant pas. Il savait que les chefs de famille s'étaient réunis durant l'été pour discuter la question de l'école. Il y avait deux années que les enfants vagabondaient comme de petits sauvages. M. le curé de Percé avait fait des remontrances. Il fallait mettre fin à cette situation. Au prix des

plus grands sacrifices, on réunirait une somme de cent cinquante piastres qui représenterait une année de salaire. Josias Paget, qui avait le plus grand nombre d'enfants, fut chargé de trouver quelqu'un. Un dimanche, il revint enthousiasmé de Percé.

— J'ai rencontré sur la route une fille bien avenante, dit-il. Nous avons fait un bout de chemin ensemble. Elle m'a dit qu'elle serait contente de venir nous faire l'école. C'est la nièce d'Olivar Letellier, qui tient l'hôtel des Trois-Pistoles. Elle était venue l'aider pour la saison et pense à s'en retourner chez ses parents à Rivière-du-Loup.

Il n'en savait pas d'avantage, mais répéta pour bien convaincre tout le monde, les Anglais comme les Français, que la jeune fille rencontrée sur la route était vraiment « an awfully nice little girl ». On jugea sage de consulter M. le curé de Percé. Il ne fit aucune réflexion sur leur choix. Le hasard voulait que Florence Letellier eût déjà fait quelques essais comme maîtresse d'école. Ce n'était pas une débutante qui convenait à Bonaventure. Une jeune fille tout juste sortie du couvent s'y sentirait probablement « dépareillée ». Au contraire, un séjour dans l'île serait peut-être profitable à celle qui avait tout de suite séduit ce brave Josias Paget. L'affaire fut conclue séance tenante. Florence Letellier eût accepté n'importe quoi pour ne pas retourner à Rivière-du-Loup qui manquait d'attraits à ses yeux. Et c'était elle qui arrivait à Bonaventure.

L'embarcation avait disparu sous l'avancée des rochers. John se décida à sortir de sa maison. Il habitait près de l'école. C'était à lui de recevoir l'institutrice. Du haut de la falaise, il vit la barque accoster, et la passagère se hisser sur l'étroite plate-forme où était bâti le hangar d'Adhémar. Le pêcheur qui l'avait amenée lui passa ses bagages et vira de bord, la laissant au milieu de paquets variés. Elle leva la tête, indécise, vers le sentier à pic qui allait rejoindre la route, et aperçut l'homme campé là-haut, les poings aux hanches, la regardant.

— Hé ! cria-t-elle, vous ne pouvez pas venir me donner un coup de main ?

Le ton était hardi, délibéré, et si inattendu de la part de la « petite jeune fille avenante » qu'avait dépeinte Josias Paget !

John commença à descendre sans se presser. Si elle croyait qu'elle allait mener à la baguette les gens de Bonaventure !

— Prenez ce colis-là, dit-elle. Attention à la caisse ! C'est mon gramophone. On doit en avoir besoin dans un patelin pareil !

Ce mot de « patelin » étonnait sur sa bouche ; mais on rencontrait dans le langage suranné des gens de la côte de ces termes d'argot français apportés peut-être par les marins.

Il hissa sans rien dire la caisse sur son épaule et se mit à gravir le sentier. Ce mutisme, ce manque d'affabilité ne lui ressemblaient pas. Cette grande rousse aux yeux hardis le déconcertait. Elle était âpre et vivante comme la mer et le vent. Il l'avait à peine regardée, mais il n'avait pas besoin de se retourner pour voir sa grande bouche aux lèvres mouillées qui brassaient les paroles, ses yeux qui transperçaient un homme et, aussitôt, voilaient leur audace dans une sorte de langueur provocante, des yeux aux cils roux comme les cheveux, à croire que le feu couvait dedans. Et de quel geste elle l'avait aidé à soulever son fardeau ! Elle grimpait à présent derrière lui, une valise à chaque main, et il l'entendait respirer fort. Il ne prit pas la peine de ralentir.

— C'est bien essoufflant ! dit-elle. On m'a dit de pensionner chez la veuve Lauzon. Croyez-vous qu'elle m'attende ?

— Je crois que oui.

— C'est encore loin ?

— Vous voyez la maison devant vous.

— Et c'est ça l'école ? Si haut perchée ! On doit sentir la fraîche quand ça bardasse sur la mer ! Faudra pas ménager le bois. Quand est-ce que je suis supposée d'ouvrir ?

— Le premier octobre. C'est marqué sur votre contrat.

— Oh ! moi, je ne lis pas ce qui est marqué. L'île ne doit pas être drôle en hiver. Est-ce qu'il y a d'autres pensionnaires chez Mme Lauzon ?

— Non, personne.

— Et il n'y pas d'autres maisons à ce bout-ci ?

— Rien que la mienne, et une cabane de métis.

— Des sauvages ! Eh bien, ça va être désennuyant !

Adhémar, qui les avait vus venir, accourut au-devant d'eux. Le visage de Mme Lauzon apparaissait derrière le pot de shamrock à sa fenêtre. Florence interrompit ses questions. Elle abandonna ses valises à Adhémar et expliqua qu'elle avait laissé d'autres paquets au pied de la falaise. John n'offrit pas de retourner les chercher. Il déposa sa caisse sur le seuil et, comme Mme Lauzon faisait entrer l'arrivante, il fila sans rien dire vers sa maison.

Une heure après, il était encore en train de ruminer ses idées, tout en achevant son repas: une *brique* de lard aux haricots qui avait mijoté sur le poêle toute la matinée. La porte de la cuisine était grande ouverte sur la forêt. La forêt généralement lui tenait compagnie pendant qu'il mangeait, mais aujourd'hui il ne la voyait pas.

Adhémar parut sur le seuil.

— Je viens chercher la clé. La demoiselle veut voir l'école cette après-midi. On n'a pas fini de faire le ménage là-dedans !

John Bradley se leva. Avait-il oublié qu'il était commissaire d'école, ainsi que tous les hommes d'âge de l'île, et chargé, comme étant le plus proche voisin, de veiller sur le petit bâtiment vert qu'il apercevait de chez lui, sur son promontoire herbeux. Il s'y rendit avec Adhémar, monta trois marches, fit tourner la clé dans la serrure rouillée. L'intérieur, blanchi à la chaux, était éclairé par de grandes fenêtres.

À peine étaient-ils entrés que l'institutrice arriva. Elle n'avait plus ni manteau ni chapeau et comme il ventait fort, elle avait mis un béret de couleur verte en grosse laine pelucheuse sur sa tête et noué à son cou une écharpe assortie. John n'en avait jamais vu de pareils. Ils faisaient partie d'elle. Elle devenait plus familière qu'avec sa toilette de voyage. Ce béret, cette écharpe resteraient liés à la première apparition de Florence sur le seuil de l'école de Bonaventure.

Tables et bancs étaient empilés à un bout de la pièce. John, sans demander l'aide d'Adhémar, les dégageait, les soulevait, les traînait en place. Un nuage de poussière flottait dans la salle.

— Vous allez nous étouffer, monsieur Bradley ! disait l'institutrice en riant aux éclats.

Les fenêtres, gonflées par l'humidité des hivers, consentirent enfin à se laisser ouvrir, mais il n'y avait plus moyen de refermer la porte. Adhémar courut chercher son rabot. John ne perdait pas un moment. Il travaillait comme s'il eut été seul, bien qu'il fût conscient de la présence de Mlle Letellier. Elle sortit, à son grand soulagement, pour faire le tour de l'école, et il l'entendait chanter sous les fenêtres. Il arrachait les toiles d'araignée, torchait avec sa main la poussière du globe, époussetait de la même façon l'image clouée au mur, au-dessus de l'estrade, d'un maigre Jacques Cartier au fin collier de barbe, dont le regard sondait l'horizon marin. Adhémar rapportait un balai de branches de cèdre pour balayer le plancher.

Ils allèrent chercher le poêle qui se trouvait dans le bûcher. Le froid mordait déjà sur le rocher éventé, et John songea qu'il faudrait dès le lendemain convier les hommes à la corvée de bois.

Une fois que tout fut en place, Florence vint juger de l'effet, fit rectifier l'alignement des tables, puis leva les yeux autour d'elle. Il y avait sur le mur, faisant face au portrait du navigateur, deux agrandissements photographiques échoués là on ne savait comment, peut-être abandonnés par une famille qui avait quitté l'île. Ils représentaient deux îliens, un pêcheur et sa femme sans doute, vêtus de noir, sévères, ridés, qui vous poursuivaient de leur regard perçant.

— On va mettre les ancêtres dans l'armoire, dit Florence. Ils me donnent la peau de poule ! J'ai des calendriers de banque dans mes valises. Ça sera plus gai.

John pensa qu'elle était bien volage, la nouvelle maîtresse. Il avait vu de tous temps les ancêtres, comme elle disait, sur le mur de l'école et il admirait leur beau cadre. Il lui paraissait hasardeux d'y toucher sans l'assentiment de la communauté.

Mais Florence s'était approchée de lui, prête à l'aider dans l'opération. Elle le regardait droit dans les yeux. Il se sentit rougir et, levant les bras, il décrocha les tableaux.

— Pour les finitions, dit-il, rien ne presse. On a toujours clairé le plus gros.

Tessa, curieuse, rôdait aux alentours. Il ne la taquina pas comme d'habitude. Ça faisait beaucoup de femmes, à présent, dans ce coin de l'île. John aimait la société des femmes, mais il aimait aussi sa tranquillité. « Pourvu qu'elles s'adonnent bien ensemble ! » pensa-t-il.

Sa deuxième rencontre avec l'institutrice le laissait perplexe. Il n'avait pas oublié le sentiment d'irritation que son sans-gêne avait provoqué en lui; mais il s'y mêlait de la curiosité, l'impression qu'il lui était arrivé quelque chose et, par moments, il avait envie de rire tout seul.

Cette journée ensoleillée de fin de septembre portait à l'optimisme. Il vit au passage, sur la clôture de Mme Lauzon, les épis de blé d'Inde mis en paquets à sécher. La veuve était dans son jardin, en train d'arracher ses géraniums, car les gelées pouvaient venir subitement. Il s'appuya à la barrière blanche, tira de sa poche sa blague de vessie de porc.

— Un temps de santé, ce temps-là, Mary !

Ayant allumé sa pipe, il se mit à ramasser par brassées les épis. Il avait plus que jamais envie de rendre service à Mary Lauzon. Il ne fit aucune allusion à la corvée qu'il venait de terminer à l'école. Mme Lauzon ne prononça pas non plus le nom de sa nouvelle pensionnaire. Leur silence était un signe que Florence Letellier représentait la préoccupation nouvelle de chacun d'eux.

TESSA était depuis une semaine à Saint-Pierre. Elle se trouvait tout à fait à l'aise dans la pauvre maison des Malo, et il ne serait pas venu à l'esprit de ceux-ci qu'elle représentait une bouche de plus à nourrir. On avait d'ailleurs ramassé un peu d'argent en allant vendre dans les hôtels et les cottages des étrangers les bluets cueillis dans la savane.

La veille de son départ, un samedi soir, Gautier arriva pour passer le dimanche à la maison. Tessa lui rappela qu'il lui avait promis de l'emmener à la pêche et, le lendemain, vers la fin de l'après-midi, ils se mirent en route pour Belle-Anse. Il n'y avait pas à se presser; on n'embarquerait qu'une fois la nuit tombée. Tessa était nu-tête, mais elle avait gardé sa robe à cause du dimanche. Gautier lui trouverait des vêtements de pêche dans la coukerie.

La soirée était d'une grande paix. Ils marchaient, les yeux sur la mer allongée comme une bête au pelage clair au pied des collines qui déroulaient à perte de vue leurs énormes vagues couleur de lave. Ni l'un ni l'autre n'était capable d'exprimer la beauté du paysage, mais de l'avoir entendu vanter par les étrangers avait éveillé en eux, et surtout en Gautier, une certaine curiosité. Ce qu'ils sentaient bien, c'était la joie d'aller à la

même allure dans ce beau chemin qui se déroulait sans fin le long de la mer et semblait lui-même n'avoir d'autre but que de céder à son attrait. Le vent enveloppant leur corps et baignant leur visage était un troisième compagnon.

Bientôt ils furent rejoints par Philippe et Avila Méthot, au soulagement de Gautier, qui eût trouvé la route longue dans la seule compagnie d'une fille. À bord d'une barge, Tessa était « Matelot », un pêcheur comme les autres; mais, marchant sur une route, dans sa robe des dimanches, elle ressemblait aux jeunes filles du village et la conversation risquait de languir.

Les frères Méthot, leurs longues jambes serrées dans des culottes couleur de poussière, allaient à grande allure, non qu'ils fussent pressés, mais par habitude de marcher vite dans la forêt, l'hiver. Du moment qu'on avait un paqueton sur les épaules, des bottes aux pieds, on adoptait ces foulées du bûcheux qui regagne son camp.

Pour les suivre, Tessa retrouvait l'agilité de sa race. Il n'y eut plus sur la route que quatre jeunesses grisées du plaisir de marcher.

— On est porté comme sur les doigts de la main, murmura Gautier, en humant le vent.

À Belle-Anse, on se sépara, les Méthot continuant vers Barachois où ils avaient leur barge. Gautier et la jeune fille prirent le sentier qui menait à la baie. Elle allait en avant, dégringolant la pente à grandes enjambées et poussant des cris de joie, déjà reprise par l'ancien métier. La barge des Malo projetait sa silhouette robuste sur le couchant.

La porte de la coukerie était fermée. L'oncle Thomas devait être en train de vider le doris. Il fallait prendre un tricot et des bottes pour Tessa, ajouter un bout de pain aux provisions. Il poussa la porte. Un ronflement l'accueillit. Il distingua dans la cabane assombrie la forme noire du vieux allongée sur le lit. Il dormait, son chapeau tiré sur ses yeux. Gautier le secoua par l'épaule.

— Hé, l'oncle ! Lève ! Lève !

Mais sa voix manquait de conviction. Il avait tout de suite compris : l'oncle Thomas avait profité de son dimanche pour

prendre un coup. Ça lui arrivait de temps en temps. Il avait des accointances avec les pêcheurs qui faisaient la contrebande au large des bancs. Pendant que Gautier était plongé dans le sommeil de ses vingt ans, une barge s'approchait et le vieux se trouvait sur le pont au moment voulu pour happer à deux mains la chopine qu'on lui lançait. Il la rendrait un jour, ou s'acquitterait d'une façon ou d'une autre. Il se cachait de Gautier parce qu'il sentait instinctivement qu'il était différent des autres, et il profitait de son absence pour vider la bouteille.

Gautier le regarda dormir avec un mélange d'amusement, de pitié et d'indulgence. Le pauvre vieux ! Il menait une vie assez dure toute la semaine pour avoir droit à un peu de bon temps à sa manière, le dimanche. Inutile d'essayer de le réveiller. Heureusement que Tessa était là pour prendre sa place.

Il bourra le sac de pain, y ajouta un peu de thé et de sucre. Par exception, il y avait un morceau de lard que la mère l'avait forcé d'emporter. Il jeta sur son épaule des vêtements qui pendaient sur une corde.

Tessa était déjà dans le doris.

— L'oncle a sa maladie, ce soir, dit-il. Faudra nous débrouiller nous deux, kid !

— All right ! fit-elle, d'un air entendu.

Elle se garda, par convenance, de demander des détails sur la maladie du vieux Thomas. Au fond de son cœur, elle se réjouissait de partir seule avec Gautier. À présent, elle devenait vraiment utile. À trois, on se gênait sur une goélette.

Sitôt embarquée, elle descendit dans la chambre revêtir son équipement. Gautier avait pris sa place au gouvernail. Tessa n'eut pas à demander ce qu'il y avait à faire. Elle mit le moteur en marche et se chargea des besognes qui d'ordinaire revenaient au jeune homme. Celui-ci, attentif à surveiller le profil des collines qui s'effaçaient de plus en plus à l'horizon, ne faisait aucune attention à elle.

Quand ils eurent jeté l'ancre pour la nuit, Matelot descendit la première, se coucha sur une des planches et s'endormit, encore chaude du mouvement qu'elle s'était donné.

Bientôt Gautier se laissa glisser à son tour dans l'abri, en faisant retomber la trappe après lui. Une fois le feu allumé, il demeura accroupi sur ses talons et tourna lentement la tête vers l'avant. Il fut conscient qu'il y avait là, enfermé avec lui dans l'étroit espace, un être inconnu. Ce n'était pas Matelot, le camarade de pêche, ni même Tessa, une fille qui eût pu faire partie de la nichée Malo. Le corps allongé sur la planche révélait une forme féminine. La courbe de la hanche se dessinait à la lueur du quinquet. Un garçon n'eût pas ainsi remonté l'épaule pour soutenir sa tête en dormant, ni placé sa main sous sa joue. C'était une chevelure de femme qui formait cette pelote d'ombre embroussaillée. C'était une respiration de femme qu'il entendait, si légère qu'il retint un instant la sienne pour l'écouter. À la faveur de la nuit et de la solitude, la gamine Tessa se transformait soudain en un être troublant. Et jamais Gautier ne s'était trouvé dans la présence si proche de cet être qu'elle était devenue : la femme. Il n'avait rien d'un sauvage. Il échangeait volontiers un sourire, une parole, avec les jeunes filles qu'il connaissait le long de la côte, quoiqu'il fût plus réservé que la plupart des jeunes gens de son âge. Il allait rarement jusqu'à la plaisanterie avec elles. Peut-être tenait-il cette réserve de ses deux années au séminaire de Beauport où le curé de Saint-Pierre l'avait fait entrer en quittant l'école. La mère eût bien voulu voir son fils devenir prêtre et se fût résignée à se priver de ses services. Mais le père, dont le courage diminuait d'année en année, répétait que la place de Gautier était sur un bateau de pêche où il gagnerait déjà de l'argent. Il harcelait le curé de ses réclamations. On finit par lui céder et l'adolescent que les vacances avaient ramené en Gaspésie ne retourna pas à Beauport. Il ne lui fût pas venu à l'idée de protester. À quatorze ans, il est bien difficile d'être éclairé sur une vocation. Il se contentait d'obéir, comme les garçons de son âge, dans un pays où l'obéissance des enfants n'était pas un vain mot. S'il regrettait quelque chose, c'était la camaraderie qu'il avait trouvée là-bas. Il était arrivé au séminaire avec le bagage sommaire d'un petit Gaspésien ayant fréquenté, plus ou moins régulièrement, l'école de campagne; il en revint avec

des éléments de latin et d'apologétique. Si, à ce moment, il eût été capable de tourner assez bien et sans trop de fautes d'orthographe une lettre d'affaires, d'une écriture élégante et plutôt féminine, aujourd'hui il était à peu près retombé au niveau des gens de la côte, car l'occasion d'écrire des lettres ne s'était jamais présentée.

Le petit poêle rougeoyait. Gautier repoussa légèrement les pieds de Tessa pour les écarter du feu. Elle ne fit pas un mouvement.

Il n'osait s'allonger sur la planche parallèle, troublé par la proximité de ce corps féminin, conscient de sa propre indiscretion. Il avait chaud; jamais il n'avait respiré si mal dans la chambre, prisonnier de ses gestes, de ses regards, de ses pensées. Il se sentait blotti dans un nid étroit et tiède, et il avait oublié la mer qui le ballottait.

Se relevant d'un bond, il passa la tête dans l'ouverture du panneau et respira le large. Le froid lui rafraîchit le front, les épaules. Il fit le tour du pont. La mer grignotait doucement les flancs du bateau avec un bruit de marée montante qui se glisse sous les algues. Tout était tranquille. En levant la tête, on buvait comme un vin d'étoiles ruisselantes. Il eut conscience d'être le maître de son âme comme il était maître de son bord, isolé du monde, responsable de celle qui dormait en bas d'un sommeil innocent. Ils étaient seuls, mais en même temps portés à la surface de la mer, sans dissimulation possible, surveillés par les étoiles, éventés corps et âme par le souffle de l'infini, et il se mêlait au trouble que pouvait apporter leur tête-à-tête ce quelque chose de sacré que revêt l'isolement en pleine nature.

Quand il redescendit, il avait reconquis son calme. Il baissa la mèche du quinquet et s'allongea, non sur la planche voisine de celle où reposait Tessa, mais sur une autre plus étroite encore placée dans le sens opposé et qu'on n'utilisait que dans le cas d'un pêcheur supplémentaire à bord. Se tournant contre la paroi et remontant le col de sa vareuse contre le froid, il n'entendit plus ni la respiration de la mer, ni celle de la jeune fille et s'endormit.

OCTOBRE s'était écoulé, couronnant de feu et d'or les crêtes boisées de l'immense pays. Avec novembre, on entra brusquement dans l'hiver. L'île se soudait en un bloc contre le froid. Les hommes aussi ramassaient leurs forces. Ils avaient l'air plus épais, plus résistants dans leurs vêtements sombres. Ils devenaient économes de gestes et de paroles. Les sapins de la forêt formaient une masse impénétrable. A la porte de John Bradley, le bouleau-pleureur n'était plus qu'un maigre pèlerin à la ceinture duquel grelottaient des branches dénudées.

La tempête, qui soufflait depuis trois jours et trois nuits, avait ramené dans les ports les barques de pêche. Elles ne sortiraient plus de la saison.

Debout sur le seuil, John regardait la mer désertée. Il était nu-tête, attendant la première bordée de neige pour décrocher de son clou son « casque » de fourrure. Elle n'allait pas tarder. Le froid faisait rougeoyer ses pommettes et paraissait avoir déposé un peu de givre parmi les épais cheveux bruns de ses tempes. Ses traits étaient paisibles. Il envisageait sans ennui la perspective de l'hiver. Les îliens n'avaient pas les mêmes raisons

que ceux de la côte de le craindre. Chacun avait dans sa cave creusée sous la maison sa provision de légumes pour le monde et dans la grange le fourrage pour le bétail. La solitude se resserrait autour de l'île, il est vrai, et bientôt le bateau de la malle, empêché par les glaces, cesserait son service. Mais on était maître chez soi, on n'avait plus le désagrément de se trouver nez à nez avec un empiétant qui vous regardait avec curiosité. La poignée d'habitants ne formait plus qu'une grande famille. Les veillées commençaient, gaies soirées passées à l'épluchage des épis de blé d'Inde, assis en rond dans la paille des granges, ou à conter, autour du poêle de la cuisine, des histoires où il était question du loup-garou ou de l'éléphant de mer, du Juif-errant ou de Geneviève de Brabant. Les femmes rassemblaient les retailles bariolées d'étoffes pour les couvertes, les hommes cousaient les souliers mous pour les raquettes à neige, fabriquaient les pièges à rats musqués, visons et renards, graissaient leurs bottes et se confectionnaient des ceintures de peau de castor. Avant de se séparer, on disait ensemble les prières et aux fêtes on chantait des cantiques. Le matin, on attendait pour se lever que le jour débarbouillât lentement les carreaux qui avaient pris pendant la nuit l'apparence du parchemin. Il n'y avait pas de nécessité à sauter du lit à la dernière chantée des oiseaux de mer sur leur départ.

C'étaient ces idées-là et quelques autres, maintenues dans la sourdine de son cœur, qui donnaient à John Bradley son air de contentement en cet après-midi de novembre. Le jour tirait à sa fin, mais il faisait encore clair sur la mer.

Depuis un bon moment, il suivait de son regard habitué à la surveillance du large une tache d'ombre qui se déplaçait sur les eaux. Il avait d'abord cru à une bande de goélands du nord au plumage sombre, ou peut-être d'oies sauvages qui s'étaient posées pour reprendre haleine. Peu à peu, la tache noircissait, durcissait ses contours. Un doris à l'abandon ? Une épave ?... L'œil de John s'alluma. C'était peut-être un de ces madriers que le contrebandier qui se sent poursuivi jette à l'eau après y avoir attaché le bidon d'alcool qu'il viendra récupérer une fois le danger écarté.

Enfilant à la hâte son paletot de cuir, il dégringola la falaise. Son canot était mouillé à quelques brasses du rivage, mais celui d'Adhémar se trouvait tout près, au pied de sa cabane de saleur. Il détacha la corde de l'anneau scellé dans la pierre et rama dans la direction de l'épave. Il la voyait moins bien que du haut de son observatoire, mais quelque chose lui disait que la prise allait être bonne. Une fois à proximité, il se mit debout pour mieux la voir. Ses sourcils se froncèrent. Fallait-il en croire ses yeux ? C'était une sorte de radeau que le vent chassait dans la direction de l'île, et, couchée en travers, une forme humaine. On ne distinguait pas la face; un pied traînait dans l'eau. L'homme était mort.

Avec un zèle devenu grave, John Bradley poussa son canot vers l'épave qu'il prit en remorque et rama dur pour rejoindre la côte, sans tourner la tête vers son noyé. Cela lui remettait en mémoire Joseph Bernier, le père d'Annette, dont il avait ramené le corps à l'île seize ans auparavant...

Ayant amarré sa barque au rocher, il saisit le noyé par les épaules, poussa une exclamation, tout émotionné d'avoir senti de la souplesse et de la chaleur sous ses mains, au lieu de la rigidité à laquelle il s'attendait.

« On pourra peut-être le réchapper, pensa-t-il, mais faut pas perdre de temps ! »

Il leva la tête vers le sommet des rochers, poussa un cri d'appel et reçut en réponse une rafale humide sur son visage: c'était la neige qui tombait. La noirceur était tout à fait venue. Personne ne passait. Chaque minute comptait. Il ne pouvait pas perdre de temps à courir jusque chez les Lauzon. D'ailleurs, Adhémar n'eût guère été capable de l'aider. La grande Florence, peut-être...

Le noyé était de taille... D'une force décuplée par la volonté, il le hissa par les épaules sur le socle rocheux, l'adossa contre la cabane et, en pliant les jarrets, il réussit à le mettre sur son dos. Plus lourd que le canoë de jadis, dans ses voyages dans les bois, au temps de sa prime jeunesse. Et il fallait porter ça jusqu'en haut ! Après, ça irait tout seul.

Arrivé chez lui, il laissa tomber l'homme sur le plancher, chaviré sur la face, à deux pas du poêle qui dégageait sa bonne chaleur, arracha les vêtements en loques. Le corps était lisse et blanc, bien nourri, avec de longs membres. Près de la porte restée ouverte, il rafla des poignées de neige, cette première neige qui s'éparpille timidement sur les seuils, et ses mains commencèrent leur besogne.

— Je m'en vas te donner une frotte ! dit-il en s'adressant à l'homme insensible dont il n'avait pas encore vu le visage.

Il n'y avait rien de tel comme traitement pour ravigoter le monde. Celui-ci lui avait donné assez de misère à le haler jusqu'en haut ! Il ne le lâcherait pas, dût-il lui peler les côtes !

Un souffle s'échappa enfin de la poitrine du rescapé. John tressaillit de joie. Il remarqua alors le visage tuméfiée sous la clarté de la lampe, la toison de cheveux fauves et frisstés, gonflée comme une éponge. Un regard filtra sous les paupières et les lèvres bleuies s'entr'ouvrirent, essayant de bégayer quelque chose.

— Oui ! Oui ! fit John. Tu ferais mieux de ne pas essayer de jargonner.

Et, le prenant à bras-le-corps, il le porta au creux de son lit qui avait l'air fait pour recevoir un mourant, le borda dans les rugueuses couvertures grises.

Il alla au buffet, mit sans hésiter la main sur la bouteille d'alcool de sa fabrication, en versa dans un gobelet qu'il acheva de remplir avec de l'eau qui bouillait sur le poêle, et força le breuvage dans le gosier de l'homme.

L'effet ne se fit pas attendre : ses pommettes devinrent rouges, ses yeux s'ouvrirent tout à fait. Il était tiré d'affaire ! Une bonne nuit et le gaillard serait sur pied.

Mais le retour à la vie ne fut pas aussi facile que John l'avait cru. Le rouquin s'agitait. Des mots sans suite sortaient de ses lèvres gonflées. Il devait avoir une forte fièvre. Il fallait se tenir près du lit pour l'empêcher de rouler à terre. La nuit allait être longue.

John souhaita vivement la présence de Mary Lauzon. Mais il n'y avait plus de lumière chez elle et surtout, il n'osait pas quitter le malade.

Tout en le surveillant de l'œil, il fit chauffer sa soupe, bourra le poêle de bûches de merisier, qui tiendraient toute la nuit et porta sa grande chaise près du lit. L'homme continuait à se débattre. Dans son délire, il se redressait sur son lit, se penchait pour regarder le plancher d'un œil fixe, puis s'enfouissait avec épouvante sous ses couvertures comme s'il venait de voir se dérouler le serpent de mer. Dans les intervalles de lucidité, il recommençait à raconter son histoire, malgré les rudes invitations de John à se tenir tranquille. Il était *mate* sur le *Kitchener*, de la Compagnie Thompson, qui avait fait naufrage le 14 dans la Baie des Chaleurs. Trois hommes à bord. S'étaient sauvés sur un radeau. Le patron mort de froid la seconde nuit. Le matelot le lendemain. Il avait poussé leurs corps à la mer. Après, il ne se souvenait plus de rien.

Au petit jour, John Bradley courut chez sa voisine, appela. Quand il distingua son visage à travers la grisaille des carreaux, il cria :

— J'ai un naufragé chez moi depuis hier au soir. Il ne reprend pas son bon sens. Je ne sais plus quoi faire.

— J'y vas, répondit-elle. Tenez-le bien abrité.

Au bout de quelques minutes, elle arrivait, sa mante serrée sur sa robe enfilée à la hâte. Les flocons de neige formaient une auréole autour de son capuchon.

Elle jeta un coup d'œil à l'homme au fond du lit.

— Faites-vous pas de bile ! Ça ira tout seul, dit-elle en jetant dans une tasse une pincée d'« herbe à dinde ». Vous allez le soulever par les épaules.

Elle réussit à le faire boire, alors que les efforts de John au cours de la nuit étaient demeurés impuissants.

— Avec un bon cataplasme, il sera correct. C'est peut-être un commencement de congestion.

On ne prenait jamais Mme Lauzon au dépourvu. Elle faisait toujours sa provision d'herbages chaque été.

Une fois la poitrine de l'homme emmaillotée, elle s'assit dans la grande chaise.

— Vous allez voir qu'il va dormir, dit-elle à demi-voix. Il est déjà plus tranquille.

— Ma pauvre Mary, il y a de quoi geler, dit-il, en s'apercevant qu'elle avait les jambes nues dans ses bottes. Vous feriez mieux d'aller vous habiller.

Comme il l'accompagnait jusqu'au seuil, ils virent Tessa qui accourait, toute agitée, se doutant qu'il se passait quelque chose d'anormal.

— Ah ! ce n'est pas vous qui êtes malade, Oncle John, criait-elle d'un ton de soulagement. Le père m'a dit qu'il a vu la chandelle allumée chez vous cette nuit.

— Ne ramage pas si fort. Il y a quelqu'un qui a besoin de sommeil. On l'a sorti de là, fit John en montrant la mer. Mais dis-le pas à personne. Faut pas le tanner pour l'heure. On te contera ça plus tard. Tiens, va traire la vache, dépêche-toi.

Il regarda Mary Lauzon d'un air d'entente et elle s'en alla d'un pas vif, serrée dans sa mante, la tête haute, contente qu'ils eussent partagé les mêmes préoccupations, et pour ainsi dire le même secret, dans l'intimité de la maison au petit jour.

Elle fut sur le point de rire en songeant à la mine de Tessa quand la porte lui avait été fermée au nez. Il n'avait fait aucune recommandation concernant Florence. Il savait bien que ce n'était pas Mme Lauzon qui allait la mettre au courant de l'aventure.

CE samedi, jour de congé, Florence, sitôt après le repas de midi, sortit de la maison. Les airs de mystère de Mme Lauzon, depuis qu'elle faisait la garde-malade chez John Bradley, l'agaçaient. Elle n'aimait pas rester seule; elle allait passer l'après-midi chez les Francœur pour qui elle s'était prise d'amitié. Ils habitaient près de l'embarcadère. Il y avait toujours de la gaieté et du mouvement dans la maison, bien qu'on eût assez de mal à vivre. Le père n'aimait que la pêche et s'y entêtait, même quand elle donnait peu, et négligeait la culture. On avait vécu tout l'été grâce à l'argent que rapportait Albert comme associé de Roméo Ridell.

Elle trouva Mme Francœur en train de mettre à sécher une cordée de linge au dehors. Elle avait les bras nus, un tablier clair, un sourire sur son visage maigre.

— On vous attendait, mamzelle Letellier. Entrez don ! J'finis d'étendre mon lavage. Otez vot' capot. J'viens dans une minute.

Les enfants essayaient leur traîne sauvage sur la neige, non loin de la maison. Elle n'était pas encore assez épaisse pour permettre de glisser sur les pentes. Ils avaient un bonnet de

laine rouge dont le gland pendait sur leur épaule, de gros bas de même couleur dans des mocassins fabriqués à la maison, des moufles, et la bise devait entrer par les déchirures de leurs vestes, mais ils ne s'en apercevaient pas. Le visage de la mère reflétait la même mentalité enfantine, la même insouciance joyeuse. Florence se sentait à l'aise avec elle. Les deux femmes passaient de longues heures dans la cuisine claire où brûlait un bon feu qui donnait une sensation de confort. La bouilloire était en permanence sur le poêle, et il n'y aurait qu'à verser l'eau dans la théière brune quand viendrait l'heure du bol de thé.

L'hôtel des Trois-Pistoles, familier à Florence, alimentait la conversation. La curiosité de Mme Francoeur était insatiable. Elle écoutait l'autre parler toilette, danse, flirt, parties de pêche, comme si elle eût participé à tout cela. Florence elle-même n'avait été que spectatrice du gai mouvement, une employée au service de son oncle qui ne badinait pas sur les principes. Ce n'était pas parmi les touristes de Percé qu'il fallait chercher des « cavaliers ». Ils ne lui avaient pas manqué, pourtant, partout où elle était passée. Elle avait eu beaucoup de « fun »¹ l'hiver dernier, à Fox-River, où elle était maîtresse d'école.

— Vous avez entendu parler des Baker qui tiennent le magasin ? Je rencontrais le fils aux veillées. Il aurait bien voulu me marier, mais les parents, des English, et qui ont du bien, auraient peut-être trouvé qu'une petite Canadienne ça n'était pas assez haut pour eux. Alors je l'ai planté là.

— Et votre voisin, John Bradley ? dit tout à coup Mme Francoeur. C'est un cœur à prendre. Vous vous adonnez bien ensemble ? Pour un bel homme, n'y a pas mieux. Et il a du bien. Il y a longtemps qu'il devrait être marié.

Florence secoua la tête.

— John Bradley commence à venir sur l'âge. Les jeunes avec les jeunes. Il n'est jamais sorti de son île. Une fois en ménage, il aurait peut-être des idées trop sérieuses pour moi.

— Vous avez fait connaissance avec son pensionnaire ?

1. Amusement.

— Pas encore. Il n'y a que Mme Lauzon qui a le droit de l'approcher. Je suis sûre qu'elle aime à douilletter un homme. Moi, j'attends qu'on m'invite !

Mme Francoeur était déçue. Elle espérait être renseignée sur le mystérieux marin qui était l'objet de toutes les curiosités et de toutes les conversations à Bonaventure.

— Il a eu une congestion malgré les médecines de la veuve, reprit Florence, et il paraît qu'il a été bien bas. Mais il va mieux. J'ai aperçu une grosse tête frisée derrière la fenêtre en passant. Il est encore plus rouquin que moi.

Ce jour-là, elle refusa le bol de thé. Elle préférait rentrer pendant qu'il faisait un reste de jour, à cause du chemin devenu glissant.

Assise sur sa chaise, elle enfila ses chaussures de neige en relevant haut sa jupe et découvrant ses longues jambes élégantes. Mme Francoeur lui tendit son manteau de rat musqué.

— Mon doux ! que vous avez don un beau capot, dit-elle. J'en ai jamais vu de si smart !

Elle disait cela sans envie. Elle éprouvait une admiration naïve pour Mlle Letellier et elle resta un instant sur le seuil à la regarder partir.

C'était une belle fin de journée, avec un ciel vert et jaune au couchant. Il glacerait la nuit. La neige craquait sous le pied.

Florence passait en route des maisonnettes grises abandonnées. Il y en avait qui avaient gardé une partie de leur pauvre mobilier. En s'approchant des fenêtres, on pouvait voir un lit de fer privé de sa literie, un fourneau de cuisine rouillé. C'était un triste spectacle. Les granges penchaient et les clôtures des champs étaient pourries.

Elle arriva en face de la chapelle que des champs incultes séparaient de la route. On n'y disait plus la messe depuis des années, les curés du continent reculant devant la traversée pour une si petite poignée de monde. C'était un bâtiment bas, tout en longueur, en bois comme les maisons de l'île. Le toit se creusait, pareil aux joues d'un visage raviné. Le soleil couchant éclairait de rouge les fenêtres.

Florence remarqua des empreintes de pas qui aboutissaient au cimetière qu'il fallait traverser pour arriver à la chapelle. C'était assez surprenant, car personne ne visitait plus ni l'un ni l'autre.

Poussée par la curiosité, elle quitta la route et suivit les empreintes. Elle entra dans le cimetière. On distinguait çà et là, sous les herbes folles gainées de neige, quelques pierres funéraires de forme ogivale dressées debout, à la hauteur du genou, où l'on pouvait encore lire l'inscription. « À la douce mémoire de... », suivie de noms désuets et charmants. Une photo de petite fille, sur une croix basse, portait cette dédicace: « C'est toi qui es là ma pauvre Denise »...

Elle appuya la main sur le loquet rouillé de la porte de la chapelle qui s'ouvrit lentement.

Florence fut sur le point de reculer. Un homme était agenouillé là. Mais, au bruit de la porte, il ne tourna pas sa tête aux cheveux rouges. Elle s'assit sur un des derniers bancs. Il paraissait n'avoir rien entendu. Il était grand et fort, avec des épaules massives dans sa grosse veste à carreaux jaunes et bruns, dont les manches, à partir du coude, s'élimaient. Français? Anglais? Impossible de le deviner. C'était un malheureux qui priait. Il tenait son regard fixé sur une Vierge de proportions menues placée au milieu de l'autel, en robe blanche à ceinture bleue, pareille à une jeune fille. Florence voyait le profil de l'homme et ses grosses lèvres qui remuaient. Ses joues étaient rousselées dans un léger collier de barbe; ses cheveux formaient une houppe frisstée au-dessus de son front. La prière attendrissait à ce moment un visage qui aurait pu être brutal, et Florence n'en vit que la virilité. Il y avait autour de lui un air de mystère et d'aventure. Il était venu remercier Dieu de l'avoir sauvé et s'était trouvé en présence d'une petite Vierge qui avait l'air d'être là pour conserver à des lieux abandonnés leur caractère divin. La dévotion du marin tenait de l'extase et il était absolument insensible à ce qui se passait autour de lui. La chapelle ressemblait à une barque naviguant sur des eaux pacifiées. Un pêcheur avait remisé dans un coin une paire de rames et un paquet de cordages.

Florence comprit qu'il valait mieux qu'elle s'en allât avant que l'étranger se fût aperçu de sa présence et, se levant, elle toucha du bout des doigts l'eau verdie d'un petit baril goudronné sur lequel il y avait écrit *Aqua benedicta*, et sortit comme une ombre. En traversant les champs pour rejoindre la route, elle s'amusa à mettre le pied dans les empreintes laissées par les bottes du marin.

APRÈS souper, Florence aidait Mme Lauzon à faire la vaisselle. Les deux femmes étaient gaies. Les yeux noirs de Mme Lauzon brillaient. On eût dit qu'elle se livrait à un jeu. Elle agitait avec dextérité dans l'eau bouillante un manche de bois auquel était enroulée une bande de vieille toile pour faire fondre le savon jaune de sa fabrication, et Florence, en un tournemain, polissait les assiettes. Elles pensaient à toute autre chose qu'à la vaisselle.

C'est qu'on attendait les voisins pour la veillée. Mary Lauzon avait annoncé la nouvelle au repas de midi. Les deux hommes commençaient sans doute à s'ennuyer ensemble.

On ne pouvait recevoir un étranger dans la cuisine, surtout pour la première fois.

— Fais donc une attisée dans la salle, avait dit Mme Lauzon à son fils.

La porte de communication était restée ouverte pour que se répandît la chaleur. Un prélat recouvrait le plancher et, par-dessus, était jeté un étroit tapis de catalogne aux nuances délicates, tissé à la maison, qui le traversait d'un bout à l'autre. On avait soin de ne pas marcher dessus, de crainte de le salir.

Comme mobilier, il y avait des chaises de bois verni figées autour de la pièce et, au milieu, une petite table brune qui supportait une corbeille garnie d'un *poinssetta* aux larges étoiles rouges. Sur les murs, des portraits de famille, une image de Sainte-Anne de Beaupré. Une étagère contenait les livres de couvent de Marie Lauzon et des romans d'aventures appartenant à Adhémar. Le phonographe à cornet que Florence avait apporté était placé dans un angle, sur une sellette. Tout était brillant de propreté.

Le feuillage du shamrock protégé par la double fenêtre, donnait l'illusion d'une vie végétale qui se continuait malgré l'hiver. Au dehors, c'était la neige. Elle n'avait rien d'attristant. Du moment qu'on avait de quoi se chauffer et se nourrir à peu près à sa faim, et que l'amitié régnait entre les gens, on pouvait l'envisager sans crainte. Le rocher de Bonaventure était devenu un nid tout blanc haut suspendu au-dessus des eaux et déserté par les oiseaux de mer.

Florence alla dans sa chambre, passa le peigne dans ses cheveux qui craquèrent, chargés d'électricité, signe qu'il faisait un beau froid sec, rejeta en arrière de grandes mèches rousses qui brillaient comme des flammes pâles. Elle mit à son cou un long collier de verroterie assorti à la couleur de ses yeux qu'elle scruta dans le miroir taché d'humidité de la table de toilette. Ils n'étaient pas jolis, manquant de profondeur, avec des paupières enclines à rougir, mais on était trop pris par la séduction qui se dégageait de son visage pour en noter au premier abord les défauts.

Mme Lauzon ôta son tablier de ménagère et apparut dans sa robe noire dont la jupe dégageait ses minces chevilles. Elle prit dans le coffre de cèdre un châle blanc, léger comme un duvet de neige, qu'elle jeta sur ses épaules.

Ce fut Tessa Maloney qui arriva la première, dans son accoutrement de tous les jours. Elle s'était contentée de nouer sur son anorak une magnifique *ceinture fléchée*¹ qu'elle tenait de sa mère. Une « tuque » rouge était enfoncée sur ses cheveux.

1. Ceinture ancienne tissée au métier par les ménagères pendant les loisirs de l'hivernage.

Elle distingua dans la salle à demi éclairée par la lumière venant de la cuisine la silhouette d'Adhémar qui, un genou sur le plancher, sa jambe infirme allongée de côté, toute raide, essayait de faire entrer dans le poêle une grosse bûche.

Elle vint s'accroupir à ses côtés.

— Le père est au lit, expliqua-t-elle. J'ai fini par le décider. Il avait bu un coup de trop aujourd'hui. Je ne sais pas où il a pu trouver de la boisson.

Le bois qu'Adhémar avait apporté du dehors suintait d'humidité.

— Ça fume en maudit, bougonna-t-il. Voilà quasiment une semaine qu'on n'a pas allumé de feu icitte.

— Attends, je vas l'émoustiller, dit Tessa.

Elle se mit à genoux aussi et, appuyée sur ses deux mains, son visage rond projeté en avant, elle souffla sur le feu.

Le jeune homme, qui s'était reculé pour lui faire place, la regardait. Elle le fascinait par son mouvement, par sa spontanéité de jeune animal. Depuis qu'elle était apparue dans l'île, un rêve timide faisait du chemin en lui. Il répétait encore sa phrase: « Moi, je ne me marierai pas », mais d'un ton mal convaincu, pour voir ce qu'elle allait dire.

Elle ne disait rien. Les projets d'Adhémar lui étaient indifférents.

Elle ne songeait pas au mariage. Vivre au jour le jour, en picorant à droite et à gauche le grain de sa subsistance, aussi bien que les plaisirs innocents dont elle était avide, celui de flâner et de bavarder, lui suffisait. Parfois, elle s'impatiait d'être enfermée dans l'île et pensait à la grande terre, aux ports de la côte, à la vie qu'elle avait menée parmi les pêcheurs. L'image de Gautier Malo surgissait devant ses yeux, et surtout le souvenir de leur dernière rencontre à Percé. Il avait eu l'air d'un étranger ce jour-là, et c'est sur le passage d'un étranger qu'une jeune fille se retourne. Elle voyait toujours le sourire de Gautier quand il avait fini par la reconnaître. Elle songeait aussi à leur voyage de pêche ensemble. Au petit matin, elle lui avait apporté son gobelet de thé sur le pont.

Est-ce qu'elle aimerait être la femme d'un pêcheur ?... Elle n'oubliait pas la pauvre maison des Malo, ni tant d'autres du même genre sur la côte. La pauvreté était peut-être aussi grande chez les colons des terres ou de la forêt. Mais ceux-ci pouvaient du moins reconstruire leur camp ailleurs ou déplacer leur tente, avec l'espoir de trouver une rivière plus poissonneuse et un sol plus fertile.

Pourtant, elle aimait penser à Gautier. Il l'attirait par une douceur à laquelle elle n'était pas habituée et par cet air lointain attaché à sa personne.

Des pas lourds firent craquer la neige sous les fenêtres. De grosses bottes frappèrent le seuil pour se nettoyer. Mme Lauzon alla ouvrir. Ils n'étaient que deux. Mais quel volume ils formaient dans le cadre de la porte, et que les femmes pesaient peu en comparaison ! Quelle chaleur d'humanité ils dégageaient ! Comme le monde apparaissait complet soudain ! John entra le premier.

— Bienvenue ! dit Mme Lauzon à l'étranger qui passait son seuil.

La porte de la chambre de Florence était ouverte. Chacun avait coutume, en arrivant à la veillée, d'y déposer ses affaires. Florence était debout au milieu. Avec ses épaules droites, sa couronne de cheveux jaunes, sa façon aisée de porter ses vêtements, elle semblait dominer ces deux hommes qui pourtant étaient de taille. Elle tenait à la hauteur de son cœur une main qui jouait avec les perles de son collier.

— Voici mon ami Parker, dit avec une certaine solennité John Bradley. Un autre John comme moi. Va falloir l'appeler John le second, ou Jean Tête-rouge si vous préférez. Il vient de Charlottetown, mais il a pas mal rôdé dans la province de Québec, et il parle un peu français. Monsieur Parker, voici Mlle Letellier, la maîtresse d'école.

Oncle John déposa sur la couverture à losanges bariolés son paletot de chat sauvage pelé aux coutures, un héritage de famille. Jean Tête-rouge n'avait à enlever que son *muffler* qui faisait deux fois le tour de son cou. Il était vêtu des défroques de John; tricot gris à grosses mailles, avec un col vert, culottes

à genouillères de cuir. Même ses bottes appartenaient à l'autre. Tout cet attirail, qui avait l'air élimé par l'usure de la mer, rappelait son aventure. Les culottes, un peu justes pour lui, se plaquaient sur ses reins d'athlète.

Ils passèrent dans la salle. Les hommes sortirent leur pipe. John Bradley gardait au coin de l'œil son expression d'amusement. Il était fier de l'effet que produisait son marin. Celui-ci se montrait à l'aise. C'était quelqu'un qui avait roulé sa bosse du haut en bas du fleuve.

— Un beau temps fret, dit-il. Il gèlera cette nuit. On sera mieux dans son lit qu'à naviguer sur un bout de planche.

Mais John ne voulait pas qu'il fût fait allusion à son sauvetage. Cela datait déjà de deux semaines, une vieille histoire !

— Le vent a viré nordet, se hâta-t-il de répondre. La mer a commencé à raidir entre l'île et la côte. C'est bon signe. On aura le Pont de glace pour Noël.

Chaque hiver, le Pont de glace était leur espoir. Il leur permettait de reprendre contact avec la grande terre. Mais il fallait aider la nature. Le pont ne se formait pas tout seul. C'était John Bradley qui dirigeait les opérations, le moment venu. Tout le monde s'y mettait.

— Nous aurons un travailleur de plus cette année, dit-il d'un ton plein de sous-entendus.

— Je ne dis pas le contraire, répondit le marin. Le *Kitchener* est au fond de l'eau. C'est un peu tard pour trouver un engagement, surtout que la maladie m'a fait perdre deux grosses semaines.

— Et j'ai de l'ouvrage à te donner. Tu gagneras bien ta pension, crains pas !

— Vous ne vous ennuierez pas avec nous, dit Mme Lauzon. C'est don dommage que les gens aient tant peur d'une île en hiver. Moi je la trouve alors bien plaisante.

On n'allait plus reconnaître Bonaventure. La maison de Mme Lauzon était pleine d'animation. John se rappela le temps où il y venait par fidélité à une vieille habitude; au bout d'un moment, il ne trouvait pas grand'chose à dire. Depuis

l'arrivée des Maloney, depuis celle de l'institutrice surtout, il y accourait avec empressement.

Un soir — ceci se passait avant l'apparition du marin — Florence avait mis le gramophone en marche et proposé de danser. Adhémar avait immédiatement saisi Tessa par la taille et tous deux s'étaient mis à sautiller d'une façon bouffonne et gaie. Florence s'était tournée vers John.

— Je ne connais que les danses carrées, moi, dit-il, mais vos danses des Etats...

— Ne me contez pas d'histoires, Monsieur Bradley. Tout le monde sait danser un one-step. Vous n'avez qu'à vous laisser faire.

Il y prit tant de goût qu'il cria *bis* à Mme Lauzon qui, debout près du gramophone, les paupières abaissées sur ses yeux sombres, tournait la manivelle et changeait les disques. Il était rentré chez lui la tête un peu chavirée et en s'endormant il continuait à être entraîné au rythme de la danse en tenant Florence dans ses bras.

Mais il se surveillait, surtout à cause de Mary Lauzon qui trouverait qu'il manquait de sérieux. Débordé qu'il était par son propre sentiment, il ne songeait pas à se demander ce que pensait Florence.

Florence était impatiente aujourd'hui de mettre la soirée en train. Elle avait une surprise en réserve, un nouveau disque qu'elle avait reçu par la dernière malle. Tous dressèrent l'oreille, prêts à applaudir. Une voix lugubre remplit la petite maison. C'était une sorte de plainte sur l'exécution de Bruno Hauptman, le ravisseur d'enfants. Nul détail n'était épargné. Quand elle fut achevée, personne ne rompit le silence. Au dehors, le vent soulevait les bardeaux du toit qui retombaient en place lugubrement. Mme Lauzon frissonna. Tessa n'avait pas très bien compris de quoi il s'agissait, mais elle n'aimait pas cette histoire. Florence était toute déconcertée par l'effet produit.

— Il n'a eu que ce qu'il méritait, dit à la fin John Bradley : un kidnapper !

Et tout le monde émit bruyamment la même opinion.

Florence se hâta de remplacer la chanson funèbre par un disque de danse, éraillé à force d'avoir servi. Puis elle attendit, l'air indifférent. Lequel des deux hommes allait venir le premier ? Elle était bien décidée à ne pas danser toute la soirée avec John Bradley, puisqu'il y avait un cavalier plus jeune dont la tournure lui plaisait.

À sa surprise, ni l'un ni l'autre ne bougeait, s'intimidant mutuellement. Au bout d'un moment, Jean le marin se leva et alla inviter Mme Lauzon. Alors, John Bradley s'élança vers Florence qu'il regarda les yeux dans les yeux, sans rien dire, avec un sourire assuré qui l'irrita, car il exprimait qu'il avait avant tout autre le droit de danser avec elle.

Par-dessus son épaule, il regarda le couple que formaient Mme Lauzon et le marin, pour en rire un peu. Mais ils n'avaient rien de risible. Jean le Rouge transformait « la danse des Etats » en une sorte de gigue d'allure vive. Il dansait avec une grâce, une agilité surprenante, tournant sur place, marquant le rythme du talon, tenant haut levée sa tête frisottée. Et la petite Mme Lauzon était entraînée, légère, entre ses bras. Elle s'appuyait à son épaule; elle avait un corps de jeune fille et son visage était transformé quand elle s'animait. On retrouvait en elle la jolie fille d'autrefois. Ce que John ne voulait pas avouer, c'est qu'elle venait de lui rappeler cette Marie Labelle qui avait fait battre son cœur de vingt ans, et qu'il était sourdement scandalisé que sa transformation fût attribuable au volage plaisir de danser avec un étranger. Il ne lui serait jamais venu à l'idée d'inviter Mme Lauzon. Une femme qui avait un grand fils ! Il trouvait naturel qu'elle se tînt près du gramophone toute la soirée, à se rendre utile.

Pour oublier son sentiment d'irritation, il serra plus fort Florence dans ses bras.

Le marin chantait en dansant une chanson dont ils reprirent en chœur le refrain et ils se mirent à tourbillonner comme lui et à marquer le rythme en frappant le sol avec leurs mocassins. Le vieux plancher résonnait comme une peau de tambour. On

entendait à peine battre les petits pieds de Mme Lauzon, soulevée qu'elle était dans les bras de son danseur.

Ce n'était cependant pas à lui qu'elle pensait, ni à elle que pensait Jean Tête-rouge.

La pensée de Florence allait aussi ailleurs, par-dessus l'épaule de John Bradley. Tessa mâchait de la gomme et se dandinait, inconsciente de la joie d'Adhémar qui, ce soir, s'imaginait être promu au rang des jeunes gens de son âge. Nul n'avait au fond du cœur la certitude de tenir dans ses bras ce qu'il désirait. Le hasard s'était trompé en désignant les partenaires. C'était la vie. Il fallait cacher sa déception sous un air de fol amusement.

Le marin, en invitant la maîtresse de maison, avait donné l'exemple. John s'approcha à son tour et il crut devoir masquer son embarras d'une plaisanterie anodine, mais dont Mary se sentit blessée. N'était-ce donc pas une chose bien naturelle qu'elle aussi aimât danser ?

La danse alla moins bien. Ils ne retrouvaient plus l'entrain qu'ils y apportaient tout à l'heure l'un et l'autre. John y mettait moins d'ardeur et Mary moins d'indifférence. Il reprit ses aises quand il fit sautiller Tessa comme une petite fille. Jean le Rouge, en garçon qui avait des manières, invitait les trois femmes à tour de rôle.

Quand venait celui de Florence, elle redressait le buste et son regard était vague. Personne ne pouvait deviner les pulsations accélérées de leur sang, l'accord secret de leurs jambes.

À onze heures, elle suivit Mme Lauzon dans la cuisine. Elles revinrent ensemble, l'une portant une assiettée de *beignes* poudrées de sucre; l'autre un plateau garni de verres où Mme Lauzon avait versé un doigt de la liqueur de framboises, des jours de fête.

À présent que le grand froid était venu, le « fret noir » redouté des îliens, Mme Lauzon avait descendu les couchettes dans la cuisine et Florence laissait sa porte ouverte pour recevoir la bonne chaleur.

Il y avait de terribles tempêtes qui profitaient de la nuit pour s'abattre sur l'île. La maison, ramassée sur elle-même,

retenait son haleine, emmitouflée de neige jusqu'à mi-corps. Les êtres qu'elle abritait étaient contractés de peur. Ils se sentaient petits et impuissants, séparés du reste de l'humanité, frêles jouets que la nature pouvait briser.

Vers minuit, Mme Lauzon se levait pour remettre du bois dans le poêle, et de nouveau au petit matin. Adhémar voulait s'en charger, mais elle craignait qu'il prît froid. Quand elle se recouchait, toute frissonnante, elle mettait du temps à s'endormir. Elle écoutait les voix de la tempête. Il y en avait d'animales, il y en avait d'humaines, des menaçantes et des plaintives. Quelques-unes s'introduisaient à l'intérieur, rampaient sur le sol, tâtaient le pied des meubles; les autres se tenaient dehors, psalmodiant comme une séquelle de pauvres, ou gémissant au ras du seuil, à la façon d'un chien qui veut entrer. Il y en avait qui s'attaquaient au toit, sentant que c'était par là que la maison était vulnérable. Elles cherchaient à atteindre plus de force encore. Avec elles, on ne pouvait se rassurer: elles vous laissaient entendre que le pire était à venir.

Au large, les oies sauvages, qui se tenaient en longues files sur la mer, pareilles à des traînées de fumée noire, remplissaient la nuit de clameurs affolées, d'aboiements plaintifs et rauques.

On se défendait par l'immobilité. On se ramassait sur soi pour ne pas donner prise à la tempête. Elle ne s'attaquerait qu'aux grands obstacles orgueilleux dressés sur le monde. Le vent soufflait avec tant de rage qu'on pensait qu'il martelait la terre pour lui donner une autre forme.

Soudain, Mme Lauzon redressait nerveusement sa tête sur l'oreiller. Elle avait entendu un craquement dans la pièce à côté, un heurt, un souffle. Il n'y avait pas de malfaiteurs en chair et en os à Bonaventure; mais la maison devenait possédée, hantée par elle ne savait quelles présences sans forme. Le vent frappait sur les carreaux épaissis de givre gris de la fenêtre qu'il menaçait de crever. Le feu, qu'elle aimait voir rougeoyer dans les nuits paisibles, l'effrayait. Elle l'écoutait ronfler dans le poêle comme une bête, et il fallait qu'elle se levât à nouveau pour tâter les murs, et surtout le prélat afin d'être sûre qu'il n'avait pas commencé à brûler.

La respiration d'Adhémar la rassurait un peu. Tant qu'il serait là... Car, sans une présence humaine, le cœur s'arrêterait de battre. Mais rien ne paraissait sûr dans le bouleversement général. Mme Lauzon se sentait menacée jusque dans son fils. Elle était parfois assaillie par le pressentiment qu'il mourrait jeune. Et quand elle le voyait si chétif, si chancelant, avec son regard qui couvrait tant de réflexions, elle pensait qu'il était plus vieux qu'elle. Si elle avait le désir de le voir se marier, c'est qu'elle craignait que le temps d'être heureux ne lui fût mesuré. Les enfants qu'il aurait seraient pour elle une garantie pour l'avenir, un rempart contre la solitude.

L'esprit s'agitait dans le corps immobilisé. La pensée de son voisin revenait, apportant le même tourment. John n'était pas de ceux que la tempête pouvait troubler. Elle se le représentait au chaud dans ses couvertures, dormant de tout son corps, la tête au creux de l'oreiller. Comme il était proche ! Elle touchait son épaule, sa joue, sa poitrine, elle cherchait refuge entre ses bras... Peut-être était-il en train d'alimenter son feu, lui aussi. Il irait jusqu'à la fenêtre pour essayer de distinguer l'épaisseur du blizzard. Il apercevrait la lueur de la lampe chez Mme Lauzon. Est-ce qu'il aurait pitié de l'isolement d'une femme, de sa fragilité dans la tempête ? Elle entendait sa voix moqueuse : « Craignez rien, Mary, l'île Bonaventure est solide ! »

Mais non, jamais John Bradley ne lui dirait cela à cette heure de la nuit. Jamais il ne la protégerait par la tiédeur de son corps, la bonté de sa voix, son assurance d'homme. Elle n'avait qu'à essayer de se rendormir, en touchant de ses doigts, sur sa poitrine, sa médaille de la bonne mort. Mais la pensée de John était tenace. Dix ans que durait le supplice de le voir insensible. Il la trouvait pourtant jolie, autrefois. Pourquoi avait-elle été si folle, et lui maladroit ?... Elle entendait encore la réflexion qu'il avait faite, en désignant leurs champs mi-toyens :

— Tout ça abouté ensemble, ça ferait une belle terre !

Réflexion sortie des lèvres d'un défricheur qui a l'orgueil de la terre, à laquelle elle n'eût pas dû attacher d'importance, car John était le plus désintéressé des hommes. Mais Marie

Labelle était romanesque. Elle voulait être aimée pour elle-même. Et elle avait conclu qu'il convoitait autant ses biens que sa personne. Quand Lauzon l'étranger parut, il n'eut aucune peine à la conquérir, lui qui se préoccupait si peu de ses terres qu'il avait décidé qu'ils allaient tout laisser à l'abandon pour faire leur vie ailleurs.

Elle avait perdu l'espoir de réveiller en son voisin un sentiment dont il avait à peine eu conscience, et qu'il n'était même pas sûr aujourd'hui d'avoir éprouvé.

Elle voyait bien que la grande Florence lui avait tourné la tête. Aux veillées, il n'avait d'yeux que pour elle, et il fallait voir son visage quand ils dansaient ensemble ! Elle en était torturée, mais personne ne soupçonnerait sa torture. Pauvre John ! Il s'apercevrait un jour que Mlle Letellier n'était pas pour lui. Quelqu'un d'autre n'aurait pas de peine à la lui enlever. Ce quelqu'un était Jean le marin. Florence le trouvait à son goût. On ne trompait pas une femme sur ces choses. Mme Lauzon était sûre qu'il y avait des manigances entre eux. Si elle en tirait personnellement quelque espoir, elle en souffrait en même temps pour la dignité de John Bradley. Elle et John, quel que fût leur malentendu secret, étaient des amis de toujours et qui offensait l'un offensait l'autre.

Si, jusqu'à présent, l'institutrice n'avait pas rebuté M. Bradley, c'est qu'il était un des éléments les plus vivants de la petite communauté étroitement unie et appliquée à se défendre contre les sévérités de l'hivernage. Et il lui eût paru un amoureux acceptable si le marin ne fût survenu.

John Bradley était sans défense contre elle. Il n'avait eu ni le temps, ni l'occasion de rêver de toute sa jeunesse. Il avait été prisonnier de l'île, prisonnier de ses engagements. Et voilà que venait à lui une Florence Letellier qui avait de la décision pour deux. Il était sans cesse en train d'évoquer ses yeux de mer, ses grands bras hardis, son allure de barque aux voiles gonflées de vent. Son rire n'avait pas le même son que celui des autres, ni sa voix. Il lui semblait qu'elle disait des paroles jamais entendues. Elle apportait avec elle l'odeur du monde, de ce monde que John avait toujours été affamé de connaître.

Toute la côte lui était familière, Port-Daniel sur la Baie des Chaleurs, Gaspé où elle avait assisté aux fêtes Jacques Cartier. Elle parlait du pèlerinage de Sainte-Anne de Beaupré, près de Québec, et laissait croire qu'elle était allée dans le Vermont, un pays qui se trouvait dans les Etats.

Il aimait sa façon de tenir tête à un homme, la provocation de son regard. Cela répondait à l'audace qui était aussi en lui quand il s'agissait des jeux de l'amour. Elle ne serait pas comode à mener, mais la bataille lui plaisait.

Il ne savait pourquoi l'image de Mary Lauzon venait malgré lui rompre le charme. Et cela l'impatientait. Mary Lauzon, c'était la vie quotidienne. Et un homme a besoin de sa part d'aventures. Elle avait eu la sienne et n'éprouvait sans doute aucun désir de recommencer. Ils n'étaient pas au même stade de la vie. Sa résignation, sa douceur lui pesaient d'avance. Il redoutait les conseils. Avec elle, il n'avait jamais envie de plaisanter, de contredire, de se mettre en colère. Son sang n'avait pas occasion de bouillonner. Il lui reprochait de tout prendre au sérieux. John ne savait pas parler d'amour; il ne connaissait que le langage de l'instinct et il avait porté son choix sur celle qui pouvait le comprendre.

Il n'aurait pas aimé être le mari de Mme Lauzon, car elle s'occuperait trop de lui, et il était habitué à son indépendance. Son œil irlandais, qui aimait les tons vifs, voyait Florence Letellier comme une image colorée en jaune et en vert. Mary Lauzon était sans couleur.

IL glaçait dur depuis une semaine. On allait pouvoir commencer le Pont de glace à un endroit rétréci de la baie. Les travaux prendraient du temps. Les hommes qui, une fois les animaux soignés dans l'étable où ils étaient enfermés pour l'hiver, s'occupaient à réparer les clôtures et à aplanir la route au rouleau d'une maison à l'autre, après qu'il avait neigé, apportaient une ardeur extraordinaire à donner corps au Pont de glace. Il les sortait de leur routine. Ils sentaient confusément ce que l'entreprise avait à la fois de féérique et de hardi. Un pont de glace sur la mer !

John Bradley, aidé par Jean le Rouge, avait d'abord tracé le chemin, au milieu des glaces flottantes. Il fallait tenir compte des courants, des remous, de la direction des vents.

Ceux de Percé l'amorçaient en même temps de leur côté; mais ils y mettaient moins d'enthousiasme. C'étaient les plus pauvres des pêcheurs qui s'étaient décidés à venir, pour gagner le salaire d'un dollar par jour que le Ministère de la Voirie accordait pour ces sortes de travaux. Les deux équipes se rencontreraient au milieu. Tous les hommes de l'île étaient là, munis de pelles, de pioches, de râpeaux. Avec des harpons, ils

attiraient à eux les blocs de glace pour former un remblai de chaque côté du chemin.

La mer travaillait en dessous, sournoisement, creusant des failles, soulevant d'énormes glaçons qui se chevauchaient. Il fallait faire un travail de cantonnier et de jardinier, arroser et ratisser, combler les crevasses. On avançait vite sous la direction de John Bradley, qu'on appelait « Boss » dans la circonstance. Jean Tête-rouge remuait comme pailles les plus gros blocs.

— Il ferait un draveur dépareillé ! disaient avec admiration ceux qui connaissaient le métier.

Le soleil étincelait sur l'étendue givrée de la mer et y faisait resplendir des feux d'arc-en-ciel. Les hommes enlevaient leurs vestes qu'ils déposaient sur le remblai où elles formaient des taches noires. Ils apparaissaient dans leurs grosses chemises de flanelle grise, leurs tricots rapiécés. L'air vif rougissait leurs visages qui devenaient plus moussus de barbe à mesure qu'on approchait de la fin de la semaine, car on ne se rasait que le dimanche.

On retrouvait chez eux les gestes des pionniers. Ces gaillards, qui bousculaient la mer pour la forcer à leur livrer passage, avaient jadis bousculé la forêt et jeté des ponts sur les torrents. Il fallait faire vite et bien et chacun pouvait déployer son initiative. Ils voulaient que la grande jetée blanche de plusieurs milles de long fût aussi sûre qu'un chemin-du-roy et ils la balisaient, à mesure qu'ils avançaient, de jeunes sapins plantés debout pour qu'elle demeurât bien visible, même par les poudreries les plus épaisses. Ils appartenaient à une race qui avait dû, plus qu'aucune autre au monde, combattre la nature pour s'imposer et survivre. Et ils retrouvaient le plaisir de travailler entre hommes avec un esprit d'équipe. Les soucis de leur ménage, la préoccupation de nourrir leur famille étaient oubliés. Les plaisanteries allaient leur train. L'âcre fumée des pipes montait dans l'air incolore. On respirait mieux que dans les maisons calfeutrées.

Mais parfois, le temps se mettait contre eux. Un brouillard de neige les enveloppait. La glace sur la mer prenait une apparence d'écume jaunâtre soulevée en monticules. On eût dit

qu'une éruption avait eu lieu pendant la nuit. Tout revêtait un aspect instable et menaçant. On ne voyait rien à vingt pas devant soi. Avec la fatigue, le froid se faisait sentir brusquement vers la fin de la journée. John Bradley plantait son pic dans le remblai, donnant le signal de cesser le travail. Ils reprenaient leurs vestes, leurs coupe-vent, leurs bougrines. Quelques-uns portaient un bonnet de fourrure qui recouvrait leurs oreilles. Une frange de poils retombait jusqu'à leurs sourcils. Il n'y avait de vivant que ce long défilé d'hommes vêtus de sombre, aux torses épaissis par leur accoutrement, au profil vigoureusement découpé sur le crépuscule blême. Ils avaient perdu leur jovialité du matin. Leur physionomie était devenue grave, leur allure pensive plutôt qu'accablée, comme s'ils eussent senti, malgré sa désolation, la grandeur du monde hivernal.

Le jour vint où le Pont de glace fut terminé et déclaré sans danger. Dès le lendemain, chacun avait affaire au continent. Les enfants, tirant après eux leur petit chariot, s'y aventurèrent. On attela les quelques traîneaux que l'île avait conservés, taillés en forme de berceaux antiques, gaîment peints en bleu ou en rouge. On les avait la veille chargés de bois à feu, qu'on échangeait contre des provisions. Les clochettes des chevaux tintaient. Les patins des attelages grinçaient sur le sable fraîchement répandu et il fallait surveiller les bêtes qu'effrayaient les vacillements du chemin de glace. Les conducteurs debout, le bonnet à poil ombrageant leurs yeux, avaient l'air d'un cortège de moujiks remontant vers le nœud des tempêtes.

Ils s'attardèrent tout le jour dans le village, ayant des achats à faire dans les boutiques, un conseil à demander au curé, un remède aux bonnes sœurs, et surtout des nouvelles à glaner à droite et à gauche. Ils ne reprirent que le soir le chemin de l'île.

Le dimanche suivant, les femmes purent aller à la messe à l'église de Percé et se sentirent redevenues chrétiennes. Le Pont de glace durerait jusqu'à la débâcle du printemps.

LA neige est toujours bleue la veille de Noël. Elle tombe rêveusement et sans bruit pour ne pas réveiller la terre. Les sapins de la forêt l'attendent, branches offertes, incurvées comme des paumes tendues, et c'est dessus qu'elle s'assoit et se balance avant de se laisser glisser sur la mousse. À la porte de John Bradley, elle caresse le torse frémissant du bouleau et transforme ses branches en colliers d'argent.

L'île Bonaventure, mâtée de ces sapins couverts de neige, a l'air d'un bateau morutier ancré dans les glaces et pavoisé pour célébrer la fin de la campagne. Les hommes sont rentrés chez eux. Quand ils mettront le nez dehors pour aller faire un tour jusqu'à l'embarcadère, la neige leur fera une collerette, leurs sourcils deviendront des buissons fleuris, et les petits enfants les prendront pour des Santa Claus.

Les carreaux des fenêtres ont le pourtour givré. Le feu qui couve dans le poêle les empêche de se prendre complètement, et il y a au centre de chacun un œil par lequel la maison et le dehors se regardent, le feu et la neige se saluent.

Feu et neige s'abordent aussi chez les êtres. Dans l'île sauvage, comme sur le reste de la terre, ils se figent à l'exté-

rieur, tâchent de donner le change, et c'est en dedans qu'ils brûlent. Ils surveillent leurs regards, leurs paroles, mais sont moins maîtres de leur cœur, qu'ils sentent vivre, au fond d'eux-mêmes, dans sa liberté et sa vérité, alors qu'ils sont contraints d'apprêter leurs manières.

La veille de la fête, l'activité fut grande chez Mme Lauzon. Ils se sont tous mis à la crèche qui a sa place chaque année dans la salle. On a déménagé le gramophone de son coin. Florence a apporté une idée nouvelle pour la crèche. Au pied des rochers, elle a placé un petit bassin d'eau dissimulé dans la mousse et fait voguer dessus deux cygnes minuscules qu'Adhémar a taillés dans du bois de bouleau et habillés de duvet. Ils ont le col tourné vers l'Enfant.

Tout le monde s'extasie. On les admire plus que les rois mages. C'est Adhémar qui a fait le bœuf et l'âne aussi, et les agneaux sur les rochers, et le ber de l'Enfant. La Vierge est de cette année, l'autre ayant un peu noirci avec le temps. Adhémar a copié celle de la chapelle, que tout le monde aime pour sa jeunesse. On dirait la grande sœur de l'Enfant. Il eût bien voulu aussi sculpter un petit Jésus neuf. Mais il n'est pas sûr de le réussir et, de peur de sacrilège, Mme Lauzon a préféré conserver celui qui vient des anciens et qui est boucané comme un futur pêcheur.

Devant la crèche, on a recouvert un coin du plancher de mottes d'herbe verte qu'on a trouvées dans le pavage, en creusant sous la neige et piqué dedans des marguerites de papier. Cette crèche est un trésor, un miracle, un printemps en miniature. Tous les enfants de l'île défilent devant. Ils entendent prononcer le mot de « cygnes » qu'ils n'avaient jamais entendu. Ils le répètent intérieurement. Le mot mouille leurs lèvres. Il est doux comme une plume d'oiseau. Une fois hors de la maison, ils verront des cygnes flotter sur le miroir glacé de la mer.

Florence doit aller passer ses vacances chez ses parents, à Rivière-du-Loup. Jean le marin a l'intention de faire un tour du côté de la Baie des Chaleurs, pour apprendre les nouvelles de la marine. Mais ils attendront que Noël soit passé. Ce serait trahir l'amitié que de le fêter ailleurs.

La crèche terminée, il faut faire le train comme tous les jours, mais on apporte à soigner les animaux une douceur inaccoutumée, car l'étable, à cause de la vision qu'on a dans le cœur, a quelque chose de sacré, et on met de l'allégresse à aller chercher des brassées de bûches dans le hangar. Malgré le froid, Mme Lauzon épingle du linge sur la corde et il devient aussi raide que s'il était en zinc. Jean le Rouge, portant deux seaux suspendus à un joug que soutiennent ses épaules, a été le premier à aller chercher de l'eau à la source qui passe devant la maison de Tessa.

— Merry Christmas ! dit-elle de sa bouche ronde d'où flûte sa voix gentille.

Elle sait qu'elle est un peu en avance pour le dire, mais elle ignore les calendriers, et elle a une telle hâte d'adresser à quelqu'un la joyeuse salutation. Elle a deviné qu'il valait mieux qu'elle fût faite en anglais, puisque l'anglais est avant tout la langue du marin. Il ne faut pas qu'il se sente parmi des étrangers aujourd'hui, car il aurait peut-être envie d'aller au continent rien que pour s'entendre souhaiter un « Merry Christmas » par des compatriotes. D'ailleurs, Tessa elle-même, et Mme Lauzon, et John Bradley à coup sûr sont habitués à ce Merry Christmas. Ils parlent tantôt une langue, tantôt l'autre, ou un mélange des deux; ils disent volontiers « Bonne Année »; mais pour eux il n'est pas d'autre façon de traduire ce miraculeux Noël où l'humanité entière retrouve un cœur d'enfant par ce « Merry Christmas ».

Le soir arrive enfin. Ils doivent aller tous ensemble à Percé pour la messe de minuit. À pied, bien entendu, comme le veut la tradition. En attendant le départ, John Bradley, assis dans sa cuisine, fume sa pipe. Jean le Rouge, qui ne peut tenir en place, est allé visiter ses collets à l'orée du bois. Mme Lauzon, en surveillant la tourtière dans le four, prépare les galettes à la mélasse pour le réveillon. Florence a dit comme d'habitude:

— Je m'en vas prendre une marche.

John a eu bien envie de l'accompagner, mais il n'a pas osé. Il sent que l'offre doit venir d'elle. Si elle ne dit rien, elle qui n'a pas froid aux yeux, c'est qu'elle ne tient pas à sa compagnie.

Elle va peut-être jusque chez les Francœur. Pourvu qu'Absalon Laflamme ne soit pas à rôder par là...

Il vient à la fenêtre du sitting-room qui donne sur le chemin et sur la mer. C'est une vraie nuit d'amoureux. La lune monte dans le ciel, éclairant la mer, éclairant le Pont de glace qui forme une allée luisante entre les panaches des sapins et va se perdre dans la brume bleue des lointains. On dirait qu'il y a à l'horizon une autre forêt, plus douce que la vraie forêt, où les hommes peuvent errer, aussi légers que des âmes. Comme il aimerait s'en aller sur le Pont de glace, ce soir, seul avec Florence ! Est-ce qu'elle y consentira un jour ? Est-ce qu'elle accepterait d'être la femme de John Bradley, cultivateur à l'île Bonaventure ? C'est la première fois qu'il se pose cette question. Il préfère éviter d'y répondre. La présence de Florence suffit à son occupation de chaque jour. Il vaut mieux ne pas envisager l'avenir.

Quelqu'un appuie sur le loquet. C'est Tessa, qui trouvait le temps long dans sa maisonnette où Joë Maloney ronfle déjà dans son lit. Elle n'a jamais aucune idée de l'heure et c'est bien long d'attendre seule. Il faut aussi ménager l'huile de la lampe. Elle n'ose pas en demander trop souvent à son voisin.

Elle est tout étonnée de trouver M. Bradley dans le sitting-room.

— Hou, Hou ! Oncle John. Qu'est-ce que vous faites là, tout seul comme un loup-garou ? Et la messe de minuit ? Faudrait pas retarder ce soir, nous autres !

— Pour sûr que non, Tess de mon cœur. Mais n'aie pas peur. Il me faut cinq minutes, à moi, pour m'appareiller. Montre-toi ! T'as l'air du Père Noël avec ta tuque rouge.

Tessa n'est pas très renseignée sur l'aspect du Père Noël. Mais comme Oncle John a fait cette réflexion avec son ton habituel de taquinerie sans malice, elle prend cela pour un compliment.

Elle est vraiment pittoresque, sans qu'elle s'en doute. Elle a mis ses culottes de matelot, car elle n'a pas de robe assez chaude pour la randonnée nocturne ; mais elles se devinent à peine sous la casaque indienne à frange de cuir qui les recouvre,

et ses mocassins montent jusqu'à ses genoux. Sa ceinture fléchée où le vert, le rouge et le jaune se fondent harmonieusement, fait deux fois le tour de sa taille et flotte en deux longs pans sur sa hanche. Dans le secret de son cœur, elle espère qu'il y aura des pêcheurs de Belle-Anse et de Saint-Pierre à la messe de minuit, en particulier Gautier Malo. Et c'est pour cela qu'au dernier moment elle a plaqué une pastille de rouge sur ses pommettes.

Elle secoue sous le nez d'Oncle John ses mains gantées de moufles épaisses, de la même couleur que son bonnet.

— Ça tient chaud, t'sais ! Et je n'ai jamais eu de si belles mites.

Par moments, dans la joie générale qui règne, elle tutoie Oncle John, comme font les autres.

John Bradley est content. C'est lui qui a donné les mites pour Noël.

— Poor kiddie, dit-il, en parlant d'elle, ça n'a pas beaucoup de génie, des fois ; mais quand on manque de tout, qu'on a le derrière nu, qu'on n'a jamais plein son ventre...

Il supporte sa présence dans la cuisine ; il la laisse fourrer le nez dans les casseroles sur le fourneau pour voir s'il n'y a pas quelque chose à gratter, un reste de fricot de lièvre ou de perdrix, par exemple. Il tâche de la dresser au ménage, de lui apprendre à être propre. « Dirty little pig ! » s'exclame-t-il, en désignant du doigt les taches et les accrocs de sa robe. S'il lui dit cela en anglais, c'est parce que c'est en anglais qu'il s'exprime quand il essaie de gronder un enfant ou un animal qui ont fait une sottise et qu'il ne veut pas effrayer.

Tessa frotte la tache la plus visible sur sa poitrine, avec sa main, en rond, dissimule un accroc dans un pli.

M. Bradley lui inspire une considération énorme. Il lui est arrivé après avoir reçu semblable remontrance, de mettre une bassinée d'eau à chauffer et de laver sa robe sur le poêle, noyant en même temps le feu et éclaboussant le plancher.

— T'as pris ton souper, Tessa ? demande-t-il.

— Paraît que oui, répond-elle en ouvrant déjà les narines,

— Si tu cherches bien, tu trouveras quelque chose dans la dépense.

Sur une étagère, il y a un plat émaillé qui contient un reste de pouding au raisin confectionné par Jean le Rouge, qui a gardé un certain nombre de recettes du temps où il débutait comme marmiton sur les cargos.

— Et le thé est encore chaud. Sers-toi toute seule. Et ne viens pas me badrer pendant que je me rase.

Il procède à son installation, place sur la table le miroir qu'il appuie à la lampe pansue, verse de l'eau chaude dans son bol à barbe, et, affourché sur sa chaise, il commence à se raser.

À l'autre bout de la table, l'Indienne racle vigoureusement le plat, lèche sa cuiller, avale coup sur coup deux tasses de thé fort, et lève les yeux sur John Bradley dont les joues disparaissent sous la mousse de savon.

Elle éclate de rire.

— T'as l'air d'un pouding à la crème, Oncle John !

John, qui voudrait paraître à son avantage ce soir, n'aime pas beaucoup qu'on le compare à un pouding à la crème.

Il lui fait une grimace. Son regard tombe sur la tache charbonneuse que le plat a laissée sur la table soigneusement lavée et le cercle brun de la tasse de thé.

— Ça n'est pas regardable ! Veux-tu bien te dépêcher de me nettoyer ça ! s'écrie-t-il.

— Tout de suite, tout de suite ! chantonne-t-elle. Elle enlève son plat, laisse tomber sa cuiller, court au poêle et se brûle à l'anse de la bouilloire.

Il ne réussit pas à l'effrayer. Elle se trouve bien dans sa compagnie. Cette cuisine chaude et confortable est devenue son home. Il lui semble qu'elle a toujours vécu avec lui, qu'elle est sa petite sœur, ou sa fille, ou sa servante. Ce soir, il lui paraît plus intime encore et elle est tout à fait heureuse de le regarder se faire beau pour la messe de minuit. Il lui tourne le dos maintenant, savonne ses oreilles rouges, son cou brun. Ses bretelles pendent sur ses pantalons de corduroy. Elle devine qu'il ne faut pas l'énervier. Elle tâche de laver les « vaisseaux » avec le moins de dégâts possible. Elle va et vient du buffet au poêle,

silencieuse sur ses mocassins, de gestes dégagés maintenant qu'elle a ôté sa casaque. Elle voudrait bien demeurer là toujours et que John joue un peu avec elle. Elle est comme son chat Chikopi, qui aime la chaleur et les caresses.

Cette nuit, au réveillon chez Mme Lauzon, il y aura des surprises pour tout le monde. Elle en a une pour John Bradley: un *foulard*¹ de laine tricoté par elle, sous la direction de Mme Lauzon, et elle y a eu du mérite, elle qui ne peut tenir en place et à qui on n'avait jamais appris à tricoter.

— Dis, Oncle John, est-ce que ton présent est prêt pour Mme Lauzon ?

Oncle John, occupé à passer sous son col sa cravate de tricot bleu, s'arrête et la regarde.

— Qu'est-ce que tu jargonnes là ?

— Ben oui, t'sais. Tout le monde met quelque chose dans le sapin. Moi je lui donnerai une bourse de perles que mouman avait brodée.

Il reste ébahi. Il n'a jamais songé à faire un cadeau à Mme Lauzon. Il n'est pas chiche sur ses services. Mais les cadeaux, c'est bon pour les jeunesses. Il n'en attend pas lui-même.

Cependant, Tessa a peut-être raison. Un petit souvenir, c'est gentil. Tout le monde devrait avoir le cœur chaud d'amitié ce soir. Il regrette de n'avoir pas pensé à Mary Lauzon.

— J'ai une musique à bouche pour Adhémar, une belle. Elle lui fera perdre son vent, celle-là. Il y a longtemps qu'il en voulait une neuve, dit-il en guise d'amendement.

Il ne dit pas ce qu'il a acheté pour Florence. Mais Tessa, qui a l'œil vif, a repéré, sortant en biais de la poche de son capot de poil qu'il mettra tout à l'heure, une boîte attachée avec un large ruban rouge. Ce ruban lui paraît somptueux et, pour sa part, elle s'en contenterait. Que peut-il y avoir dans la boîte ? Tessa n'a rien vu dans sa vie; sans cela elle eût reconnu une boîte de chocolats « Laura Secord » que John a trouvée au magasin général à Percé et qui lui a coûté le prix d'un jambon fumé.

1. Cache-nez.

L'idée qu'il aurait peut-être bien fait d'avoir en même temps une babiole à offrir à Mme Lauzon le tracasse.

— Qu'est-ce que tu veux que je trouve, à c't'heure ? Moi, je n'avais pas envisagé ça, dit-il en faisant du regard le tour de la cuisine, comme s'il allait découvrir des cadeaux de Noël pendus aux poutres, entre les paquets de maïs et les torquettes de tabac.

Une étagère occupe tout un mur. C'est dessus qu'il range son bric-à-brac, dans lequel Tessa farfouille quand il n'est pas là. Il y a, au milieu, cachée sous d'autres objets, une grande boîte de carton qu'elle n'a jamais osé ouvrir. Sur le couvercle, il y a écrit : « Chaussures ». Mais elle ne sait pas lire. C'est peut-être dedans qu'Oncle John met ses argents et ses médailles, choses sacrées pour elle.

Son regard a conduit celui de John Bradley. Il lève les deux bras, descend la boîte avec précaution et la pose sur la table.

Qu'est-ce qu'il y a dedans ? M. Bradley feuillette des pape-rasses. Tessa est déçue. La dernière lettre d'Annette : « Oncle John, pourquoi que tu te maries pas ? » Une carte de Noël, souvenir d'une Américaine blonde qui passa un jour devant sa porte, s'enquit du chemin des rochers aux Oiseaux, et s'invita à venir prendre une tasse de thé dans la cuisine. La visite se prolongea et les rochers furent oubliés. Il avait raconté sa vie. Les yeux bleus de l'inconnue étaient pleins de sympathie. À la Noël suivante, il avait reçu cette carte. Et puis, plus rien. Des années après, il rêvait encore à elle.

La boîte contient aussi des colifichets qui ont appartenu à Annette, une fleur artificielle, un petit flacon de parfum à moitié vide. Tout cela est trop frivole pour Mme Lauzon. Tessa fouille de ses doigts prestes jusqu'au fond de la boîte. Elle pousse un cri de joie : elle vient d'en retirer un petit Jésus de porcelaine rose placé dans un soulier de sucre.

John Bradley le reconnaît. C'était un de ses premiers cadeaux de Noël à sa filleule. L'enfant, éblouie, n'avait pas consenti à y toucher. Depuis ce temps il reposait, intact, dans son lit d'ouate.

— Il faut donner le petit bon Dieu à Mme Lauzon pour la crèche, dit gravement Tessa.

— Tu crois ça, toi, kiddie ?

— Certain ! L'est bien plus frais que le sien qu'est tout noiraud.

— Alors, attrape-moi un bout de gazette sur la planche. Je vais lui paqueter ça de première classe. Dépêchons ! Il va être l'heure de partir.

Ils ont à peine fini leur paquet que la porte tourne sur ses gonds ouatés de neige. C'est Jean le Rouge qui revient de sa tournée. Son visage brille sous les piqures du froid. Son bonnet est enfoncé sur ses oreilles. Il décroche de son clou le rouleau de tabac à chiquer. Rien de tel qu'une bonne chique pour empêcher les joues de geler.

Des voix au dehors, celles de Mme Lauzon et de Florence. Adhémar est engoncé dans son paletot fourré. Les voilà tous sur le chemin, foulant la neige de leurs longues raquettes terminées en queue de poisson. Un groupe les attend au pied du Pont de glace : ce sont les Francœur et les Paget. En arrivant de l'autre côté, ils appelleront Yves Quémeneur.

La nuit continue à être claire, mais il y a des rafales d'un vent cinglant et la neige crisse sous les raquettes.

— Si le blizzard s'en vient, dit Josias Paget, on sera peut-être obligé d'écourtiner la messe. Il ne fera pas bon au retour.

— Va falloir que les dames abrillent bien leur nez dans leur bougrine, répond John.

QUATRE heures. Une femme est inquiète, en cette même veille de Noël, là-bas, sur la côte. Deux femmes plutôt: Mme Quémeneur et sa fille. Claudine n'a que dix ans, mais une petite fille qui partage l'inquiétude de sa mère est une grande personne. Illéana dort dans son berceau. Yvonne s'exerce dehors à marcher sur des skis taillés dans deux bouts de planches. On a laissé les trois autres aller à Bonaventure, chez les cousins Paget qui les attendaient pour midi. Ils devraient être de retour. Mme Quémeneur a bien recommandé à Hilda, qui a sept ans, de ne pas se quereller avec son besson, et surtout de prendre soin du petit Mars. Mars ne pourrait faire la route à pied. On a attelé son traîneau — une caisse à savon montée sur deux patins — à Jupiter, le chien esquimau, l'inséparable compagnon des enfants.

Il n'y a aucune raison d'inquiétude. Les enfants des pêcheurs jouent à longueur de journée sur le Pont de glace, et les petits Quémeneur sont parmi les plus débrouillards. Mais c'est la première fois qu'ils sont allés seuls à Bonaventure.

Mme Quémeneur sort à chaque instant sur le seuil pour regarder dans la direction de l'île dont elle distingue encore

la masse grise. Mais bientôt le Pont de glace va se noyer dans la nuit. La lune ne se lèvera que dans quelques heures.

Tout d'un coup, elle se décide.

— Je vais aller au-devant d'eux, Claudine. Non, non, tu ne peux pas venir. Il faut que quelqu'un reste. Si Illéana se réveillait ? Ton père n'est pas près de rentrer, un jour de même où il faut endimancher l'église. Je prends le fanal. Appelle Yvonne. Et ne laisse pas brûler le gâteau.

Elle met sur sa tête un châle qu'elle noue autour de son cou, enfile un vieux paletot de cuir doublé de laine de mouton qui sert à Quémeneur dans les chantiers, et la voilà sur le Pont de glace. Les sapins qui le jour gardent entre eux leurs distances se rapprochent à la faveur de l'ombre. On croirait pénétrer dans une allée forestière. Le cœur de la mère se serre. Il n'est pas possible que Mme Paget n'ait pas fait partir les enfants à temps. C'est une femme pleine de bon sens. Qu'est-ce qui a bien pu arriver ?

Elle hâte le pas, prêtant l'oreille, sondant du regard les ombres grises qui commencent à envelopper la mer. Le chemin est lisse, nettement balisé, et protégé par les blocs de glace entassés sur ses bords. Elle tâche de se rassurer.

Soudain, elle distingue l'éclat jaune d'une lanterne. Quelque chose lui dit que ce sont eux, bien qu'ils ne babillent pas comme de coutume et qu'ils marchent moins vite.

Bientôt le cortège se dessine. C'est Hilda qui est en tête, Hilda en qui le sens de la responsabilité vient de s'éveiller... Le cousin Josias les a bien mis en chemin presque aussitôt après le dîner, mais une fois livrés à eux-mêmes, ils ont rencontré la bande des Francœur qui glissaient sur les pentes le long de la côte, sur une traîne sauvage que le père leur a faite pour Noël. Et il a fallu l'essayer. En échange, on a prêté le chien et la caisse à savon, et Jupy n'était pas celui qui s'amusait le moins. Mme Francœur, en entendant ses aboiements de joie, est venue voir ce qui se passait et s'est aperçue que les petits Quémeneur étaient encore là. Elle leur a donné une bonne volée de reproches, a mis une lanterne entre les mains d'Hilda, bien qu'il ne fût pas complètement noir encore, et une fois qu'ils ont été

engagés dans leur chemin, elle les a suivis des yeux un long moment.

Hilda marche sur le côté du Pont de glace qui forme une piste battue où on ne peut passer plusieurs à la fois. Elle tient à la main la lanterne, faite pour les grandes personnes, et qui touche presque à terre. Le manteau de Claudine qu'elle porte aujourd'hui, trop long pour elle, lui donne l'air d'une petite fille déguisée en femme. Elle marche avec précaution, en étudiant le chemin. Les sapins, avec leur petite croix de pèlerins à leur sommet, indiquent la route. Puis vient Jupy, énorme et noir, qui répand de la chaleur et de l'assurance autour de lui. Il voudrait bien prendre les devants, mais Hilda ne le lui permet pas. Mars, à moitié endormi, est tapi dans la paille dont les bonnes gens de Bonaventure ont garni son traîneau. Il tient dans sa main une orange. La lumière jaune de la lanterne tombe sur son front bouclé. Jean, qui ne veut pas rester derrière tout seul, marche à côté de l'attelage. Il porte un petit panier d'écorce où Mme Paget sa marraine a mis des cakes de sa fabrication et des noisettes enveloppés de papier d'étain. Jean est si fier de son panier qu'il ne se rend pas compte que sa main commence à geler au bout de son bras.

Le cortège avance lentement et en silence, précédé de la lumière jaune. Derrière lui se referme l'avenue de sapins rendue moelleuse et bleue par l'ombre et la neige. Une douceur infinie s'en dégage. Tout est d'un tel calme qu'on oublie qu'on marche sur la mer. Bientôt, dans chaque petite église des villages, les cloches carillonneront pour la messe de minuit.

Mme Quémeneur a senti confusément le caractère divin de la procession enfantine, l'harmonie qu'elle présente avec la célébration qui se prépare. Elle oublie de gronder. D'ailleurs, a-t-elle jamais su le faire ? Des cris d'une joie aiguë arrivent jusqu'à elle : « Mouman ! V'là Mouman ! » Quelle joyeuse mêlée au milieu du Pont de glace. Elle débarrasse Hilda de sa lanterne, se courbe vers Mars qu'elle embrasse, se laisse lécher le visage par le gros Jupiter, prend dans sa main pour la réchauffer la main de Jean.

On arrive à la maison en même temps que le père, et toute la famille, qui n'a pas fini de conter les aventures de l'après-midi, s'attable devant le repas de poisson salé et de pommes de terre bouillies. Mais il y aura un gâteau pour dessert et les sucreries de cousine Paget. Le poêle sue de chaleur.

Puis on couche les enfants, tout ensommeillés après leurs ébats, au point qu'ils n'ont même pas remarqué que le feu n'est pas allumé comme les autres veilles de Noël dans la grande cheminée, et qu'ils n'ont pas songé à y mettre leurs souliers. Il n'y a que Claudine à s'en apercevoir, mais Claudine sait se taire.

La maison devient une vaste crèche. Tous les lits sont alignés du même côté du mur. Celui du père et de la mère est un lit de bois au chevet imposant dont les ornements sculptés rappellent ceux des stalles d'église. À côté, le berceau d'Illéana. Les couchettes des enfants sont serrées les unes contre les autres, sans espace entre elles. Celle de Claudine est la dernière. Elle a le privilège d'un coin libre, contre le mur, occupé par une caisse que son père a transformée en étagère où elle met son chapelet et ses rubans.

La pièce est séparée en deux par un rideau qu'on ferme dans la journée pour dissimuler le dortoir. C'est en réalité la cuisine. On y transporte les lits en hiver pour avoir plus chaud. La maison Quémeneur, vue du dehors, a grand air pour une maison de pêcheur. C'est une de ces charmantes habitations anciennes en pierres du pays comme on en voit encore dans la province de Québec, en bas du fleuve. Elles sont plus rares en Gaspésie. Elle fut achetée par l'aïeul à un habitant qui la tenait de ses ancêtres, et porte sur le linteau de sa porte, au-dessous du nom de La Renardière, la date de 1760. Elle a cet air recueilli des logis au toit fortement incliné et la mer vient se découper dans ses fenêtres à petits carreaux. En arrière, son rideau de peupliers proclame son ancienneté.

Le trait le plus surprenant de l'intérieur est cette vaste cheminée que ne connaissent point les autres maisons de la côte. Les ancêtres y faisaient fumer les jambons d'ours. Elle ne

sert pas depuis fort longtemps, mais à chaque veillée de Noël, Yves Quémeneur la libère de son panneau.

Cette année, il est resté en place. On a pensé qu'il était inutile d'y mettre les souliers. L'argent est rare. Mme Quémeneur en surveille l'emploi avec plus de sévérité que de coutume. Mais en agissant ainsi, elle n'invoque pas leur pauvreté; elle dit simplement: « Faut être raisonnable ! »

Les enfants dorment. La mère a pris son tricot, près du poêle. Yves sera le seul à représenter la famille à la messe de minuit. Depuis bien des années, c'est lui qui chante le *Minuit Chrétiens*. Mais il craint que sa voix ne baisse. C'est une voix qu'on prendrait pour celle d'un adolescent, puissante et rauque, et qui par moments se brise. Il s'est exercé au presbytère avec le jeune vicaire à l'harmonium. Et tout à l'heure, il est allé sur le Pont de glace qui aboutit sous leurs fenêtres. Mme Quémeneur était chargée d'écouter pour voir si ça portait. La nouvelle église de Percé est si grande et il y aura tant de monde, ce soir ! Il a déboutonné son col, et le cantique a résonné si fort que Mme Quémeneur a craint qu'on ne l'entendît du village. Car Yves a oublié qu'il s'agissait d'une répétition. Quand il s'est trouvé seul sur le Pont de glace, entouré par la mer et les étoiles, il lui a semblé qu'il était choisi pour annoncer au monde la grande nouvelle.

Bientôt, les amis de Bonaventure vont taper aux carreaux. Il a promis de les attendre pour leur donner une bonne place à l'église. Il va et vient dans la pièce. On dirait que quelque chose le préoccupe.

— Qu'est-ce que tu as donc à virer et revirer comme ça ? dit Mme Quémeneur.

— Ah ! ça n'est pas une veillée de Noël comme les autres. Qu'est-ce qu'ils vont dire, les enfants, demain matin ?

— J'ai déjà expliqué à Claudine...

— Claudine comprendra, certain. Elle ne comprend même que trop, la pauvre gosse. C'est dommage qu'elle ait déjà sa part de nos soucis. Mais les autres... J'aurais voulu acheter une petite catin à Yvonne...

— On leur dira qu'il y a eu une grosse tempête pendant la nuit, que le père Noël n'a pu venir. Justement je ne serais pas étonnée d'un coup de blizzard.

— Où as-tu vu ça, toi, un Père Noël qui a peur du blizzard ? Tu sais bien qu'ils ne te croiront pas... Et cette cheminée bouchée me fait peine, à moi. Dans la journée on ne s'en apercevait pas, mais ce soir !

Il regrette la bûche flambante, la joie des enfants à ranger leurs souliers sur la pierre.

— Écoute donc, Yves, il n'est pas trop tard. Allume le feu. Les enfants se réveilleront... On peut toujours mettre les galoches. Faut pas grand'chose pour les contenter.

Quémeneur décroche le lourd panneau, et pour que tout soit comme de coutume, il va chercher une brassée de bois dehors et allume le feu. Mme Quémeneur se baisse pour cueillir au pied de chaque couchette les chaussures des enfants. Voici celles de Claudine, des souliers laissés par une voyageuse de l'hôtel, l'été dernier; le père a rogné les talons; la petite met par-dessus des « claques » pour aller à l'école. Elle se plaignait d'abord de ne pouvoir marcher avec, mais elle s'y est accoutumée. Hilda porte des bottes de caoutchouc qu'on a ramassées, en fort bon état, sur la grève. Les plus jeunes ont la chance de n'avoir ni reçu de cadeaux, ni fait de trouvailles: ils portent de gros souliers achetés pour eux.

Le bord du foyer est garni comme autrefois de sa rangée de chaussures. Mais qu'est-ce qu'on va mettre dedans ?

— Les boutiques restent ouvertes toute la soirée, dit le pêcheur en évitant de regarder sa femme.

— Tu veux encore faire des extravagances ! Non, non, pas de jouets cette année. Ils coûtent trop cher. Tu sais combien il nous reste ?

— Je m'en vas voir tout de même, dit-il en hésitant, si je pourrais trouver quelque chose.

Il se dirige vers la porte. Il a les mains dans les poches, il regarde à terre, l'air préoccupé.

Mme Quémeneur, elle, ne conserve pas longtemps sa gravité. Sa joyeuse nature reprend le dessus.

— Et où vas-tu « trouver » quelque chose, pauvre innocent ? Le voilà qui n'ose pas m'envisager, et qui baisse le nez comme s'il allait ramasser des cadeaux de Noël entre ses pieds !

Elle quitte le ton de la plaisanterie.

— Il ne faut rien prendre à crédit, Yves, tu sais. Tiens, je vas te donner un cinquante cents. Tu leur achèteras des babioles avec.

Il regarde sa femme. Ses yeux bleus rient. Et elle sait que ces yeux-là la trompent. Et ces yeux-là admettent qu'elle le sache et continuent à rire. Ce n'est pas pour rien qu'il a ses mains dans ses poches. Il y a bien quelques pièces d'argent au fond. Et il va rapporter tout à l'heure des jouets, en s'étonnant devant elle de leur bon marché !

Elle le pousse par les épaules.

— Dépêche-toi ! Tu vas voir que ceux de Bonaventure viendront de bonne heure.

Il s'en va. Mme Quémeneur se couche, car elle ne peut laisser Illéana pour aller à la messe de minuit. Une heure passe. Elle ne s'inquiète pas. Il n'est jamais pressé, le cher homme ! Il faut bien qu'il prenne un peu de bon temps. Le voilà enfin, l'air joyeux.

— Le magasin était plein de monde. Je suis resté jaser, dit-il. J'ai acheté des bonbons avec les cinquante cents, des beaux, et le marchand n'a pas été mietteux. Regarde donc, on dirait des œufs d'oiseaux, et il y en a de toutes les couleurs. Je n'en ai jamais vu de pareils. Ils auront tous la même chose et ne se jalouseront pas.

Il s'agenouille devant le haut foyer de pierre pour faire sa distribution. On voit l'ombre de son bonnet de fourrure dodeliner sur les poutres du plafond. Il compte tout haut, se trompe, recommence. Il s'agit non seulement de mettre le même nombre de bonbons, mais il faut que chacun en ait des verts, des jaunes, des bleus, des rouges. Mme Quémeneur, penchée au bord du lit, une épaule découverte, le regarde. L'un et l'autre sont trop absorbés pour s'apercevoir de ce qui se passe dans le dortoir. Car il se passe quelque chose. Hilda s'est réveillée. Elle a dressé la tête et vu ce Père Noël qu'elle connaît bien, avec

son gros capot relevé jusqu'à ses oreilles, et son casque enfoncé jusqu'à ses sourcils, accroupi au bord du foyer. Depuis longtemps, elle se doutait de quelque chose. Ses yeux malicieux comme ceux de son père rient. Quémeneur a entendu bouger dans un des lits. Il se retourne, essayant de masquer la cheminée de sa volumineuse personne. Prestement, Hilda enfouit sa tête sous les couvertures et, dès qu'il est de nouveau absorbé dans sa besogne, elle l'en sort. Elle joue longtemps ce jeu, et s'aperçoit tout à coup que sa mère a surpris son manège. Toutes les deux échangent un sourire complice. Mme Quémeneur met un doigt sur ses lèvres, puis désigne son mari d'un hochement de tête. Cela signifie :

— Pour l'amour du Seigneur, ne montre pas à ton père que tu l'as vu ! Il est si heureux, le pauvre homme. Et ne dis rien aux autres demain.

Hilda hoche aussi la tête, plusieurs fois, pour faire entendre qu'elle a compris.

LE blizzard règne depuis le matin. Il fait sombre à trois heures de l'après-midi. Mme Lauzon est assise près de la fenêtre, occupée à mettre des genouillères de cuir aux pantalons d'Adhémar. Elle pose les pieds sur le petit banc où il s'assoit pour recoudre les déchirures de ses bottes. Il est parti au point du jour avec les deux voisins pour une corvée de bois. Ils ne reviendront que pour le souper. Elle n'a pas d'inquiétude à avoir : à trois, il n'y a pas de danger de « s'écarter ». Mlle Letellier est à son école. Elle va rentrer d'un moment à l'autre. Elle en prend à son aise, l'institutrice, encouragée par M. Bradley qui, sous prétexte qu'il est commissaire d'école, ouvre la porte de la classe les jours de mauvais temps et crie :

— Mamzelle Letellier, la tempête s'en vient ! Avec des chemins pleins d'encombres de même, vaut mieux renvoyer vot' marmaille. Vous serez plus confortable chez Mme Lauzon.

Mais John Bradley est dans le bois aujourd'hui. Florence n'osera peut-être pas renvoyer avant l'heure sa douzaine d'écoliers.

Mme Lauzon est contente d'être seule. De temps en temps, elle oublie de tirer l'aiguille pour regarder au dehors. Le gel

des carreaux a fondu à la chaleur du poêle. Il y a une fascination à suivre de l'œil les tourbillons argentés de la neige. Le jardin, dont la clôture a disparu, est transformé en une terrasse où elle virevolte sans contrainte, patine, bondit, fait des pointes. Elle se résout en fumée blanche à chaque obstacle qu'elle frappe, tourbillonne en flammes incolores au bord du toit. On dirait qu'un incendie couve là-dessous. Et tout d'un coup elle disparaît de la scène. On ne sait dans quel trou elle s'est fourrée. La terrasse qu'elle a formée redevient lisse. Une paix étonnante règne. Tout est floconneux. Rien n'a de contours. Rien ne blesse l'œil. Le tocsin sourd de la neige dans les chemins bouchés du ciel, son bourdonnement d'essaim désorienté ont cessé. Qu'on est bien dans l'enveloppement du blizzard, ténébreux à force d'être blanc, musical à force d'être muet. Le sentier de la falaise a disparu. Il semble que tout ait été détruit et nivelé à la suite d'un bouleversement et que le sol se reforme pour une humanité nouvelle.

Ah ! si la plainte qui est au fond du cœur pouvait aussi cesser ! Cette plainte a nom « John ». Mme Lauzon, dont les lèvres sont scellées, l'entend résonner en elle chaque fois qu'elle est seule.

La tempête n'est rien, ni l'isolement, ni la vie besogneuse, si elle pouvait sentir à ses côtés la présence de John Bradley. Elle la mènerait même éternellement, avec joie, cette vie-là, si pareille promesse lui était faite. Ce nom de John prend en elle l'accent de la tendresse, de l'intimité, de la prière. Parfois, c'est une plainte de bête blessée qu'elle pousse. Et elle sait bien que le supplice va durer toute la vie. Encore, si elle ne le sentait pas si près. Une fois, il est allé voir Annette à Montréal, et pendant la semaine qu'a duré son absence, elle a éprouvé un apaisement bienfaisant. Tout son être s'est détendu. Elle n'avait plus peur qu'on le lui vole, son John Bradley, elle ne souffrait plus de ses attentions pour les autres. Quand il se montre débordant de gaieté en compagnie, c'est à elle qu'on vole quelque chose. N'a-t-il pas organisé chez lui une veillée pour l'institutrice, la semaine passée ? Elle avait dit que c'était sa fête, et voilà mon John qui fait des mystères et s'en va au continent

acheter des friandises tout exprès. Et c'est elle apparemment qui lui a soufflé l'idée des bonnets de papier dont ils se sont tous coiffés. Celui de Florence semblait avoir été choisi pour elle : une sorte de tiare émeraude poudrée d'argent qui brillait sur ses cheveux jaunes. Mary, qui n'était pas gaie, se sentait ridicule avec son visage contracté sous son chapeau bariolé. Elle n'a pu s'empêcher de dire que c'étaient des folies.

— Mais, Mary, a-t-il répliqué d'un air surpris, c'est la fête de Mlle Letellier !

Est-ce que c'était une raison ? Est-ce qu'il s'inquiétait de savoir quel jour était sa fête à elle ? Il fallait être une effrontée pour en parler et faire faire des embarras à tout le monde.

C'est curieux qu'un homme de bon sens se trompe à ce point sur Florence. Elle n'est guère aimable, pourtant, quand elle n'a pas un cavalier à traîner dans ses jupes ; sa grande figure blondasse toute bâillante d'ennui n'est pas plaisante à voir. Et s'il croit qu'elle est faite pour élever des enfants ! Mme Lauzon, qui voit l'école de chez elle, sait bien des choses. Les gosses grillent des noisettes sur le poêle et jouent aux billes sur le plancher. Ils ne sont pas capables de réciter les dix commandements et ils ânonnent *Le Devoir du Chrétien*. L'institutrice n'est bonne qu'à leur apprendre des chansons.

Mme Lauzon a honte de ses pensées amères. Elle n'a jamais voulu de mal à personne. Pourquoi Florence est-elle venue se mettre entre eux ? Elle était résignée à vivre côte à côte en bonne amitié avec John Bradley sans espérer autre chose. Il avait sa place marquée au coin de son feu chaque hiver. Ils étaient presque comme un vieux ménage. Et voilà qu'il faisait le jeune avec une autre et qu'il serait assez fou pour l'épouser !

Des larmes coulèrent sur son visage. Elle se sentit petite et faible, abandonnée, plus pauvre qu'aucune autre femme puisqu'elle ne savait pas conquérir celui qu'elle aimait. La neige s'était remise à tomber comme si elle allait ensevelir la maison. Le jour était maintenant tout gris au dehors, et personne ne passait.

Son ouvrage avait glissé à terre. Il y avait une certaine douceur à pleurer comme si cela ne devait jamais finir. Toutes

ses humeurs mauvaises s'en allaient. Elle se sentait vidée de tout, même du goût de vivre.

— Eh bien, Mary, on jongle dans la noirceur, toute seule ?

Elle sursauta. Elle n'avait pas entendu John venir. Il plaisantait comme d'habitude. Jongler toute seule, ah ! il ne croyait pas si bien dire. Elle n'osa répondre. Elle n'osa se lever pour allumer la lampe. Elle mourrait de honte de lui laisser voir ses larmes.

— On est arrivé à la brunante. Le vent est tombé maintenant; mais ça faisait un ravaud dans le bois ! On a rencontré Absalon Laflamme. Il a emmené les deux jeunes avec lui. Ils ne vont pas tarder. Je sais que vous êtes inquiéteuse. Je suis venu vous prévenir.

— Alors je vais mettre le souper à chauffer, fit-elle, pour dire quelque chose.

Sa voix le surprit. Il approcha du poêle un éclat de cèdre qui s'enflamma, et vit le visage de Mary Lauzon. Ses paupières étaient abaissées sur ses yeux mouillés. Il ne l'avait jamais vue ainsi, repliée sur elle-même, rapetissée, misérable. Il distinguait la pâleur de son visage encadré par ses cheveux noirs légèrement défaits.

— Qu'est-ce que tu as ? fit-il, porté à croire qu'elle était malade, et attendri à l'idée qu'il était seul à pouvoir lui venir en aide.

Elle ne répondit pas. Comme si c'était de maladie qu'il s'agissait ! Ses larmes recommencèrent à couler. L'allumette de cèdre s'étant éteinte, il ne pouvait les voir dans la pénombre, pas plus qu'on ne pouvait voir la neige au dehors. Mais cependant, quelque chose avertissait que la neige continuait de tomber.

— Mary ! Que ça me démonte donc de te voir pleurer !

Il s'était remis à la tutoyer, sans s'en apercevoir. Sa voix traduisait son effarement devant cette douleur silencieuse qu'il ne comprenait pas. Jamais il n'avait vu Mary Lauzon pleurer. Jamais il ne l'avait entendue se plaindre. Il ne l'avait jamais trouvée ainsi, inoccupée, laissant baisser le feu et oubliant d'allumer la lampe.

Il ne cherchait pas encore ce qui pouvait la faire pleurer. Il en était à la surprise, au choc que lui causait cette peine, à la pitié qu'il éprouvait pour une Mary Lauzon désarmée. Il sentait l'écrasement de cette forme féminine comme dissoute dans les ténèbres grises.

— Marie ! répéta-t-il avec douceur, prononçant à son insu son nom comme autrefois.

Ce tendre appel acheva de la bouleverser. Elle cacha son visage dans ses mains et fut secouée de sanglots.

— John ! gémit-elle en réponse.

Elle ne dirait rien de plus. Elle n'avouerait jamais. Mais ce nom dont elle avait une telle habitude sortait malgré elle de sa bouche.

Il s'avança, se heurta au petit banc d'Adhémar, s'assit dessus, effleurant la robe de Mary. Au bout de quelques instants, elle s'essuie les yeux. Elle a honte de sa faiblesse. Elle voudrait inventer une explication : une querelle avec Florence, une inquiétude au sujet de son fils. Elle ne sait pas que cette faiblesse a plus fait pour lui regagner le cœur de John que toute sa fierté passée.

Elle n'ose troubler le silence. Une paix inexplicable l'envahit. Jamais il n'y a eu entre eux un tel moment. Comme il est proche ! Comme il ressemble à l'image qu'elle s'était faite de lui ! Elle sent la chaleur de ses genoux contre sa robe. Son haleine monte vers elle. Elle ne sait plus si c'est son propre cœur ou celui de John qu'elle entend battre. Si la vie pouvait continuer ainsi ! Elle ne demande rien d'autre. John ne dit rien. Béni soit le silence ! Il semble réfléchir.

Il réfléchit en effet. Il a compris. Le cri de Mary l'a éclairé. Jamais il n'a soupçonné une telle profondeur de sentiment ; il n'aurait jamais cru que Mary Lauzon pût pleurer à cause de lui. Elle est si douce dans son chagrin, si résignée ! C'est cela qui le touche. Elle a l'air de lui en demander pardon. Et lui qui la croyait autoritaire ! Il voudrait faire des choses pour elle, allumer la lampe, mettre tout sur la table avant l'arrivée d'Adhémar pour qu'il ne s'aperçoive de rien. Il a envie de dire : « Ne bouge pas. Je sais où sont les affaires. » Il éprouve

un vertige. Le passé revient se dérouler devant lui. Elle a eu le courage, toutes ces années, de se taire. Quelle force ont les femmes sous une apparence de faiblesse ! Il est profondément troublé. Il songe au temps où tout jeune homme il guettait du seuil de sa porte l'apparition d'une jeune fille fiérote, aux idées d'indépendance, qui devait s'en aller de l'île au bras d'un Ernest Lauzon, commis de chantier. Un Lauzon qui parlait anglais, beaucoup plus par pose que par nécessité. C'est ainsi que Marie était devenue Mary. Et Mary elle était restée.

John l'appelle encore une fois. Mais elle ne répondra pas. Elle a trop peur de mettre fin à cette torpeur de tout, à cet arrêt de tout, au bercement qu'apporte une présence, à la douceur de la neige qui tombe maintenant en larges et silencieux flocons. Les grisailles du dehors sont un voile nuptial autour de son cœur. Il n'y a plus rien ni personne entre eux. John n'est pas assis à sa place habituelle, dans la grande chaise, de l'autre côté de la pièce. Il est tout près. Si elle faisait un mouvement, elle le toucherait de son corps.

Cependant, elle a porté la main à son visage pour essuyer la trace de ses larmes. Elle a peur d'être laide. John s'est mépris sur son geste. Est-ce que cela va recommencer ? Il a envie de lui dire : « Conte-moi ta peine ! Abandonne de pleurer ! » Mais ces mots-là ne veulent pas sortir. Il pose les mains sur les genoux de Mary et murmure :

— Old girl...

On entend des voix à l'extérieur. Florence et Adhémar se sont rencontrés sur le chemin. Ils vont entrer dans un instant. Mary Lauzon se lève de sa chaise avec sa vivacité coutumière. Allumant la lampe posée sur la plus haute étagère du poêle à trois ponts et sans se retourner vers John Bradley, elle court ouvrir la porte et il l'entend qui les accueille d'une voix claire.

IL n'y a pas plus camarades que les deux John. Il n'est jamais question entre eux du service que l'un a rendu à l'autre. Un service n'est pas ce qui fait l'amitié. Ils « s'adonnent » bien ensemble, voilà tout. Jean le Rouge se sent chez lui dans la maison de John Bradley. Quand il a envie d'une chique de tabac, il coupe avec son couteau un bout du rouleau noir qui pend au plafond et il n'a pas été en reste avec son hôte quand il s'est agi de vider les quelques chopines d'alcool de grain fabriqué dans l'île, qui constituaient la provision d'hiver. Ils partagent tout en frères, jusqu'à leurs chemises, et si le marin, avec ses grands pieds lestes, n'est pas long à faire bâiller une paire de bottes appartenant à John, il n'est pas long non plus à enfiler une aiguille de fil d'acier mou pour les recoudre.

Il a une passion pour la peinture, comme tous les gens de mer, et la maison ne se reconnaît plus sous son badigeon saumon rehaussé d'un trait vert aux ouvertures. Il a l'esprit inventif et tout ce qu'il entreprend a un aspect ingénieux et naïf. Il n'oublie pas cependant les solides travaux: la barque a été radoubée et les clôtures renforcées des pacages ne permettront plus à la vache d'aller faire un tour sur la falaise.

Les deux hommes sont occupés ces temps-ci aux coupes de bois. Des commandes de billes de bouleau sont venues du continent. Le transport est facile, l'hiver, à cause du Pont de glace. Ils mettent veste bas pour travailler. On voit à leur cou le cordon du scapulaire auquel est épinglée la médaille du tonnerre. La hache fait le bruit d'un piverf féroce qui attaque les troncs.

— Avec du travail forçant de même, dit Jean le Rouge en riant, on n'a pas le temps de penser aux créatures !

Les « créatures » sont, comme chacun sait, les femmes.

Ils emportent des vivres avec eux le matin, dans un sac de peau qu'ils enfouissent dans la neige en arrivant, pour que le pain et la brique de lard ne gèlent pas, et le moment venu, ils allument le feu en plein air pour chauffer leurs fèves¹ dans la poêle et faire bouillir leur thé. Ils mangent leur repas assis sur un arbre renversé, l'assiette bosselée bien calée entre leurs genoux. Des écureuils s'approchent en sautillant et viennent prendre dans leurs mains des morceaux de pain.

Ils travaillent dans une talle de bouleaux encerclée de sapins. On y respire mieux qu'ailleurs. On lève les yeux malgré soi vers le sommet des bouleaux qui forme une fumée rousse sur le ciel. Et dans le moment de délas qui suit le manger, on appuie le dos à leur tronc lisse, la pipe au bec. Quand il neige, ils deviennent aussi légers que des elfes qui dansent une ronde dans les flocons. John aime ses bouleaux, comme il aime les femmes gaies, les choses et les êtres clairs. Il a soin de n'abattre que les plus vieux arbres.

Au milieu de leur chantier, ils ont bâti une maisonnette de bois rond pour y prendre leurs repas quand il fait mauvais temps et s'y cabaner la nuit, au lieu de retourner chez eux quand la bordée de neige est trop forte. Les murs sont de cèdre, le toit de bardeaux. Le poêle où ronfle le feu les défend contre le froid. À peine étendu sur le lit d'épinettes odorantes, et roulé dans ses couvertes grises, Jean le Rouge s'endort.

1. Nom donné aux haricots blancs.

John Bradley devrait dormir aussi. Dans la journée, il était content de bûcher dur, au cœur du bois, aussi perdu que dans les chantiers du Saint-Maurice dont il a fait l'expérience dans sa prime jeunesse, et qu'il lui arrive de regretter. Dans le bois, le bûcheux ne pense qu'à l'arbre qu'il a devant lui et qu'il s'agit d'abattre. Il est délivré de ses préoccupations. Mais la nuit, elles reviennent faire le tour d'un homme pour le tracter.

La neige enveloppe la hutte abritée par les bouleaux. Elle frappe là-bas la maison sans défense de Marie Lauzon. Il l'appelle plus volontiers Marie depuis le jour où il l'a surprise en larmes, comme engloutie dans la tristesse du monde. Son cœur devait avoir froid. La maison a besoin de feu pour vivre. Et le cœur a besoin d'une présence pour se réchauffer.

Marie n'est pas seule, il est vrai. Mais Florence Letellier, qui dort dans la chambre à côté, est-elle une compagnie ? Elle est si vivante, si sûre d'elle-même, que la tempête ne doit pas la troubler. La détresse d'une autre ne compte pas.

John s'agite. Il s'est conduit vis-à-vis de Florence, ces temps derniers, avec plus de discrétion, mais il sent bien qu'il est toujours sous son empire. Elle représente toute la nouveauté, tout l'inconnu de la vie. Son esprit s'en va à l'aventure quand il songe à elle. Il est remis dans l'humeur où il était, en ce lointain matin d'été où il nouait une cravate neuve à son cou pour aller à Montréal voir sa filleule.

Annette, Florence, Tessa même, il les confond quelquefois toutes les trois. Il emprunte à chacune ce qui est nécessaire pour parfaire son rêve. Il retrouve avec leur souvenir jeunesse et entrain. Il s'évade de son île, il parcourt des rues éclairées de grande ville, sa curiosité éveillée, il est emporté dans un vertige de bruit, de lumière et de mouvement.

Florence représente l'heure de folie que tout homme devrait avoir dans sa vie, et qu'il n'a pas eue. Il ne sait pas exactement ce qu'il veut; mais il sait que cela s'appelle « autre chose ». Il revoit Florence avec sa coiffure étincelante, durant cette veillée dont elle était la reine. Lui portait un bonnet écossais aux gais rubans. Elle l'a suivi dans la cuisine où il est allé

chercher les rafraîchissements, et là, dans la pénombre, il l'a saisie contre lui en refermant les bras sur elle. Il était ivre de joie, d'amour et d'amitié. Il eût embrassé n'importe quelle femme, même s'il croit que Florence est seule à compter.

Il a eu peur, à son retour dans la salle, qu'on ne s'aperçût du tremblement de tout son corps.

Florence, elle, à la grande admiration de tous, allumait une cigarette. Elle n'était pas troublée, ayant l'habitude des fougueuses démonstrations. Un cavalier de plus !

John se tourne et se retourne sur son lit de branches. Jusqu'alors, il n'a pas eu à se débattre avec des problèmes. Deux visages de femme le hantent. L'un vient le défier, rieur et hardi, et faire bouillonner son sang; l'autre se détache à peine de l'ombre, et cependant le force à se pencher vers lui. Désir et tendresse, sagesse et déraison se combattent. Il ne sait comment cela finira.

LE mot de passe a circulé de l'un à l'autre: on se réunit entre compères chez les Francœur. Par le petit chemin de falaise, ils arrivent, heureux de se retrouver. Voici John Bradley et Adhémar, puis Josias Paget, Absalon Laflamme, qui n'a rien à faire l'hiver qu'à prêter l'oreille aux propos qui s'échangent au téléphone entre des abonnés isolés, sur le continent. Yves Quémeneur est venu de Percé par le Pont de glace. Ils remplissent la cuisine où ils sont les maîtres, Mme Francœur ayant annoncé en souriant qu'elle allait se coucher avec ses enfants. Elle a eu soin de tirer le rideau de la fenêtre. On est loin de Percé, mais sait-on jamais?... Une odeur de feu de bois, de vêtements de cuir se mêle à celle du tabac. Les cartes sont sur la table pour la partie de « quat'sept ». Tous attendent le moment où la bouteille de gin ou de whisky blanc paraîtra sur la table. Il n'y a pas, à vingt milles à la ronde, sur la côte, de magasin de la « Commission des Liqueurs » qui seul a l'autorisation de vendre des alcools. Sur la porte des églises, on peut lire des affiches de ce genre:

« Avis public est à présent donné à tous les électeurs que la loi locale défend la vente en aucune quantité et en aucune

manière quoi que ce soit de toutes les liqueurs enivrantes, dedans les limites de cette municipalité. » ¹

Les étrangers qui viennent l'été en Gaspésie savent où en trouver, de la liqueur, et sans l'autorisation du Gouvernement. Et il faudrait que les pêcheurs s'en passent ! Heureusement qu'ils sont plus fins que ça !

Lorsque le père Francoeur sort enfin la bouteille du buffet, personne ne fait de questions, mais elle est saluée par des exclamations joyeuses. Du rhum, cette fois ! L'honneur de l'étreñner appartient à Josias Paget comme étant l'aîné de la bande. Chacun, après avoir lampé sa gorgée, essuie le goulot avec sa main. Quand la bouteille revient à Francoeur, il la lève au bout de son bras, constate qu'elle est encore aux trois quarts pleine : on n'est pas là pour prendre une brosse, mais pour déguster une honnête boisson entre amis. Entre amis, tout est là. C'est curieux comme une bouteille donne une nouvelle par-tance à l'amitié. Et dans ce domaine d'amitié, il n'y a que les hommes à régner. La femme est pour le moment oubliée. Les yeux brillent, les langues se délient. Ils n'ont pas envie de parler de pêche. Le métier de fermier, de bûcheron ou d'ouvrier d'usine a remplacé celui de pêcheur. On s'entretient de ceux qui ont trouvé de l'embauche. C'est le petit nombre, cet hiver. Les autres vivotent du secours de chômage. Les débrouillards n'ont pas désarmé leur goélette. Pas besoin d'aller bien loin pour se trouver sur le passage de navires marchands venant d'Europe.

C'est Yves Quémeneur qui en a le plus à conter. C'est un homme solide, avec des épaules gonflées de force et de hardiesse. On lui donnerait quarante ans. Il en a près de dix de plus. On ne se doute de son âge qu'à l'église, quand il ôte sa casquette et montre son crâne qui se dégarnit.

On l'appelle le Français, bien qu'il soit né en Gaspésie, et son père avant lui ; mais son grand-père vient des vieux pays, de Honfleur, « par là-bas », explique-t-il en faisant un geste vers le large. Sa pauvreté à lui ne date pas de plusieurs géné-

1. Eglise de Barachois.

raisons. Il est resté Normand par certains traits de caractère; il a plus d'indépendance que de résignation. Il rit haut et regarde droit. Il a gardé son esprit d'initiative. Ses idées ne sont pas toujours bonnes; mais il pense qu'il vaut mieux essayer de se tirer d'affaire soi-même que de compter sur les autres.

Il tient de son aïeul que l'amour de l'aventure avait dans sa jeunesse poussé jusqu'aux côtes gaspésiennes, où il s'est établi; la pêche alors y était florissante. À la fin de sa vie, il était propriétaire d'une flottille de barges.

Yves est moins chanceux. Quand la pêche n'a plus nourri son homme, il est parti dans les forêts du Nord, en laissant sa famille derrière lui. Il a voulu faire de la colonisation à lui tout seul. Il a bâti sa cabane, défriché, ensemencé la terre; il a connu le froid, la faim et le tête-à-tête avec la nature sauvage. Ses animaux ont dé péri, rien n'a poussé dans le sol pauvre, son bois est resté sur place, faute de moyens de transport. Il est revenu dans le village, maigre et noir comme un vieux sapin, mais avec le même sourire magnifique, ayant l'air de sortir non d'un échec mais d'une aventure. On est content de le retrouver. C'est un homme dont la vue donne chaud au cœur des hommes. S'il avait réussi, peut-être l'accueil serait-il moins chaleureux.

Que n'a-t-il essayé ! L'élevage des renards, celui des moutons, des oies. Il est le premier qu'on voit le matin sur la grève, affairé, joyeux, et le dernier à rentrer chez lui. Il est toujours chaussé de ses grandes bottes. Il a un panier au bras avec des outils, un quignon de pain. On se demande où il va, ce qu'il entreprend. Il a un air de contentement. Beaucoup de gens ont cet air, mais on n'ose les imaginer autrement que bien portants et prospères. Ce qui donne la mesure d'un homme est la certitude que le malheur ne changerait pas son visage. Yves est de cette race-là. On ne le voit point la pipe à la bouche, cette pipe qui entretient l'oisif dans sa torpeur. Les autres n'en reviennent pas de cette singularité.

Cet hiver, comme il n'a rien trouvé dans les chantiers, il remplace le bedeau à l'église. Il s'occupe du chauffage, déblaie les alentours après les bourrasques et fait les mêmes travaux au presbytère. Il est chantre en même temps. C'est lui qui mène

le chœur, du haut de la tribune où se tiennent les jeunes gens. Sa voix fait se retourner le petit Mars quand on l'emmène à l'église. Il reconnaît à peine son père à cause de son surplis de servant de messe et des lunettes fumées qu'il met pour lire dans son livre.

Il a mangé dans ses entreprises tout ce que le grand-père a laissé. Au printemps prochain il reprendra le métier de pêcheur.

Il traverse fréquemment le Pont de glace pour aller à Bonaventure où tous lui font amitié, et il est un habitué de leurs réunions. Il connaît autant que le père Francœur lui-même la provenance de cet excellent rhum. Il a expérimenté les émotions de certaine chasse sur l'Océan. Il est initié au code de signaux. Il sait comment se termine parfois l'aventure, la vedette de la police spéciale qui arrive à feux éteints sur vous... les sommations... la saisie... l'amende. Quand ça tourne bien, l'affaire est tout bénéfice. Et l'on peut traiter ses amis comme ce soir. À Bonaventure, on est tranquille. Il n'y a pas besoin de se cacher pour déguster un rhum de choix. C'est au tour des Francœur de raconter leurs expériences. Les cartes sont délaissées. On en oublie même de boire. Dans son lit, là-haut, Mme Francœur rit toute seule à écouter leurs histoires.

Soudain, John Bradley commande par signe de se taire. L'expression des visages se transforme. On y lit une anxiété terrible. Ils tendent l'oreille, se redressent sur leur chaise, regardent la fenêtre. Francœur le père se lève d'un bond, soulève le coin du rideau. La nuit est noire sur la baie. Il ne voit rien, mais il entend le crissement d'un traîneau léger qui avance au trot rapide de ses deux chevaux. Dans quelques instants, ils auront atteint la tête du pont. Ce traîneau n'a rien de commun avec les lourds équipages de l'île.

— La police ! crie-t-il.

C'est le sauve-qui-peut. John Bradley et Adhémar galopent par le chemin encore libre. Absalon Laflamme, habitué à faire des acrobaties dans les rochers, s'est blotti dans une anfractuosité et attend. S'il y a du grabuge, il risque de perdre sa place. Les autres rentreront chez eux par une piste du bois et si on fait la fouille dans les maisons, ils sortiront de leur lit, l'air ahuri de

voir la police. Yves Quémeneur passera la nuit chez ses cousins Paget.

Il ne reste en présence que le père et le fils. Ils ont bien pensé à éteindre la lampe, mais il est trop tard, on a dû la voir du Pont de glace, ils tiennent dans leurs mains raidies les cartes. Mais la bouteille, là, au pied de la table ? Où la cacher ? Ils n'ont pas le temps d'aller l'enfouir dans la neige. Le père la saisit et, perdant la tête, la jette dans la gueule du poêle. La bouteille saute, les flammes jaillissent, en même temps que la porte de la maison s'ouvre du dehors. Deux policiers, le visage rouge sous leur casquette plate, le col de leur capote militaire kaki relevé jusqu'à leurs oreilles, le stick à la main, entrent. Ils embrassent la scène d'un coup d'œil. Albert tape sur les flammes à coups de casquette. Elles atteignent le plafond de sapin. Un policier arrache de son clou la houppelande de chat sauvage que l'un des fuyards a laissée après lui et la jette sur le feu. On entend là-haut un remue-ménage. Une voix de femme crie : « Qu'est-ce qu'il y a ? » Le père s'élance vers l'escalier sans rampe. Mais quand il redescend, portant le plus petit de ses enfants, suivi de sa femme et du reste de la bande, il n'y a plus dans la cuisine qu'une fumée épaisse, une odeur d'alcool et de poil roussi. Le plafond est marqué d'une grande tache noire. Albert est pâle. Le policier qui a éteint le feu s'essuie le front. La femme pleure. Les petits regardent la scène de leurs grands yeux clairs, remplis à présent de plus de curiosité que d'émoi. Aline, la plus grande des filles, qui a douze ans, achève de se rhabiller. Un policier prend l'enfant qui est le plus près de lui par les épaules.

— Une belle affaire, hein, boy ! Vous faites mieux de les recoucher, madame Francœur. Ils vont prendre du froid.

Le père a retrouvé son calme. Agenouillé devant le poêle, il s'applique à le rallumer comme si c'était la seule chose qui fût d'importance.

Albert, un poing sur la hanche, se tient à l'écart. Son regard va de l'un à l'autre des policiers qui se sont assis et tendent les pieds au feu qui commence à briller.

— Maintenant, dit le chef en se levant, il faut nous montrer la marchandise !

Francoeur hausse les épaules. Il est résigné.

— Oh ! on n'a pas de cache dans les bois, nous autres, ni dans les rochers. Pour quelques gallons... Albert, prends le fanal. Tu sais où ça se trouve...

Le jeune homme soulève un panneau dans le plancher. Il faut se baisser pour regarder dans la cave. Le fanal éclaire le réduit. Il n'y a même pas besoin d'y descendre pour l'inventorier. Dans un coin, on voit luire un bidon que les officiers reconnaissent : cinq gallons de rhum. Tans pis pour Francoeur, son compte est bon.

Ils remettent leurs gants de cuir fourrés.

— Prends ton capot, Francoeur. On est obligé de t'emmener.

Le pêcheur recule, saisi.

— M'emmener ? Pourquoi faire ? Je paierai l'amende !

— On a des ordres. Il faut que la contrebande cesse. Il y aura un procès. En attendant, tu viens avec nous.

La prison !... Albert a compris. Il se place devant son père.

— C'est moi que vous emmènerez ! chef. Le père n'a rien à voir dans cette affaire. Le bootlegger, c'est moi, si vous voulez savoir. Je suis prêt à le leur dire, aux juges !

— Comme tu voudras ! Dépêchons ! Tu feras bien d'apporter ton linge.

— C'est correct ! Le temps de dire au revoir à la mère...

De là-haut, Mme Francoeur a entendu. Refoulant ses larmes, elle est occupée à préparer le butin de son fils, une chemise de laine, les meilleures chaussettes, le gilet tricoté par elle. Il ne fait peut-être pas très chaud dans la prison. Cependant, elle n'est pas trop effrayée. Ce sont des histoires qui arrivent aux pêcheurs. Elle comprend qu'Albert, se soit mis en avant pour partir. Il est moins utile que le père à la maisonnée. Mais au moment où il va disparaître, son cœur se fend. La prison ! Cette honte sur son aîné...

La séparation se fait simplement, comme s'il s'agissait d'un voyage ordinaire à Percé. Aline s'est glissée dehors. C'est elle qui attelle et dételle le cheval de son père, et elle est venue voir de près les deux beaux gris qui attendent à la porte et commencent à s'impatienter, grattant la neige de leur sabot. Avec ses cheveux courts et ses culottes, et son assurance à approcher l'attelage, on la prendrait pour un garçon, mais sa manière de caresser une crinière, de tirer sur les flancs givrés la couverture à carreaux rouges et noirs, est d'une femme.

Les hommes se serrent sur le même siège. La grande couverture de buffle est bordée autour de leurs genoux.

— Boutonne ton collet, conseille l'un des policiers. On va avoir le vent dret dans la figure.

Le traîneau démarre. On se tait. Chacun se ramasse sur soi pour donner moins de prise au froid. Ce n'est pas le silence de ses compagnons qui inquiète Albert. C'est celui de ce petit traîneau rouge démuné du tintement des gaies clochettes auquel il est habitué. Et il va à une telle vitesse sur ses patins étincelants, alors que le Pont de glace ne voit défiler que de pesants attelages à l'allure nonchalante. La mer qui bat sournoisement par-dessous n'est pas faite pour rassurer.

FLORENCE redevint la préoccupation de ses journées, une cause à la fois d'énervement et d'expectative.

Quand John avait entendu pendant la nuit les petites explosions produites par l'eau qui se congelait dans un seau laissé à la porte de la cuisine, sa première idée était de courir à l'école avant que personne ne fût levé pour allumer le poêle. Il sciait le bois dans le bûcher, battait le chemin entre l'école et la maison de Mme Lauzon. Depuis la venue de Florence, il avait l'impression que tout était changé pour lui, que sa vie avait un but. Elle occupait son esprit, alimentait sa curiosité. Il sortait de la tranquillité presque animale dans laquelle on vivait l'hiver. À présent, il se passait enfin quelque chose à Bonaventure. Pour John, perpétuel observateur de la mer, le spectacle se transportait sur la terre et Florence en était l'animatrice. Elle apportait un souffle d'ailleurs; elle était une image neuve de la femme. Parce qu'elle traitait les hommes de haut, elle donnait du prix à sa conquête. Elle riait aux éclats des boutades de John, boutades dont il était si peu sûr qu'il avait besoin d'y être bruyamment encouragé, l'assurait qu'il dansait bien, lui faisait compliment de la couleur de sa cravate, tout en ajoutant un grain de moquerie à ses marivaudages.

Elle le forçait à s'extérioriser, à se dépenser en mouvements et en paroles, lui procurait cette surprise, à son âge, d'être taquiné, contredit, défié, traité en jeune homme. Grâce à elle, il renouait sa vie présente à celle de ses vingt ans. Il oubliait la période où il avait été père de famille. Les deux orphelins recueillis avec tant d'insouciance générosité l'avaient retenu à l'île. Sans eux, il eût largué l'amarre comme les autres. Et voilà qu'au moment où il était libre, Florence venait lui apporter le chant du monde.

Au fond, il n'était pas sans méfiance. Sa sagesse de paysan l'avertissait d'un danger. Mais le danger a son attrait pour un homme. Il ne pouvait résister au désir de s'en approcher de plus en plus pour en sentir le feu et le crépitement, quitte à se sauver au dernier moment. Peut-être que Florence Letellier se moquait de lui; mais il la traiterait si hardiment qu'une fois la chose prouvée, c'est lui qui aurait l'air de s'être moqué d'elle.

Il en voulait à Mary Lauzon d'assister à toutes ces manigances. Un homme avait besoin de pousser sa folie jusqu'au bout, comme de faire de temps en temps une bonne ribote, sans que personne vînt vous morigéner. Car, depuis que l'autre avait repris son pouvoir, il s'était mis de nouveau à attribuer à Mary ce rôle de mentor dont elle était si éloignée. Il se rendait compte de sa mauvaise foi, ce qui achevait de provoquer son humeur. Il l'appelait entre ses dents « la veuve ».

Elle faisait celle qui ne voyait ni n'entendait. Pourquoi ne disait-elle pas ce qu'elle avait sur le cœur ? Il se serait défendu, ou bien il aurait revendiqué avec colère le droit de se gouverner seul. Si elle avait été la première à rire de son humeur volage, il en eût ri lui aussi, il ne se serait pas obstiné dans la mauvaise voie. Que ne lui parlait-elle doucement, comme il imaginait qu'elle pouvait le faire, un soir qu'ils se trouveraient seuls tous les deux, au lieu de l'exaspérer par son visage fermé ?

Mais elle semblait se désintéresser de lui. Quand il arrivait pour la veillée, elle faisait exprès de se retirer de la conversation; à moins qu'elle ne l'accueillît avec la banale amabilité qu'on réserve à un étranger, ce qui était encore plus exaspérant. Il avait toujours le sentiment que la véritable Mary Lauzon se

cachait sous ces apparences. Il songeait à la pétulance qu'elle avait à dix-huit ans, à sa colère quand il chiffonnait de sa grosse main les boucles de ses cheveux noirs.

Aujourd'hui, elle s'est refermée sur elle-même. Elle est, comme son île, en dehors du monde. C'est une étrange femme quand il s'agit de l'amour. Pour elle, il doit demeurer un miracle, un don gratuit. On ne peut rien pour le conquérir. En présence de John, elle perd ses moyens. Ce qu'elle lui dit à haute voix ne correspond pas aux paroles qui mitonnent dans son cœur quand il n'est pas là.

Elle pense souvent à leur tête-à-tête, le soir où le blizzard faisait rage. Elle sait que le miracle était présent. Elle se nourrit de la douceur qui lui en est restée. Mais elle n'y fait jamais allusion. Le prétexte lui paraîtrait grossier pour provoquer chez John Bradley une manifestation d'amitié. Elle préférerait le perdre à jamais s'il ne doit pas revenir à elle de sa propre volonté et, pour ainsi dire, malgré sa volonté.

Ce qu'elle ignore, c'est que John aurait besoin, au contraire, pour sortir de la crise d'adolescence à retardement qu'il traverse, d'être pris en main, avec autant de fermeté que de clairvoyance. Il est perdu dans sa faiblesse d'homme, faiblesse à laquelle se mêle une certaine fatuité. De faire la cour à une jeunesse le conserve lui-même parmi les jeunes.

Il en vient à souhaiter que Marie Lauzon s'en aille faire un voyage hors de l'île. Moins préoccupé, il verrait un peu plus clair dans ce blizzard moral où il se débat. Resté seul avec Florence, il faudrait bien qu'il découvre ce qu'elle cache derrière ses yeux en apparence si transparents, en réalité si indéchiffrables. Il était las des mignoteries de surface, des provocations subtiles sous des airs de sainte nitouche. Cette diablerie s'amusait à vous faire perdre la tête et vous laissait tout pantois, conscient que vous n'aviez pas eu le beau rôle.

La présence d'Adhémar l'irrite. Il avait eu beaucoup d'amitié pour lui quand il était enfant, les ménagements dont on entoure un être qui n'est pas destiné à vivre. Cependant, l'enfant avait grandi. C'était John qui lui avait appris son métier de saleur, qui l'avait initié au travail de la terre. À présent, Adhé-

mar était un homme, plus solide qu'on ne pensait, mais un malingre dont la vue faisait peine à un bien portant. Il n'y avait pas grande chance qu'il quittât jamais la maison et on ne voyait pas bien la place d'un autre homme à ce foyer. Adhémar demeurerait le chéri de sa mère. Elle avait trop pris l'habitude de le dorloter. Cela donnait au garçon un aspect efféminé qui agaçait John. Il ne souffrait plus de sa jambe. Mary Lauzon ferait mieux de moins le couvrir.

Il manifestait par intervalles le désir de s'en aller essayer du métier de commis de chantier comme son père. « Viens-tu fou ? » lui disait John. Le pauvre garçon ! Il ne savait pas ce que c'était que d'hiverner dans le bois. Six mois à la grosse nourriture, sans voir personne que le cook et le foreman et les bûcheux aux repas du soir et du matin, tous gens peu habitués aux civilités, qui se grattent quand ça les démange, et crachent où ça leur chante. Les jurons, la vermine, le froid... John était d'avis que sa mère le laissât plutôt courir sa chance à la ville. Le garçon était plus instruit que la plupart et il avait une bonne tête. On le voyait très bien à la caisse d'un magasin général...

ON se tromperait en croyant que John Bradley n'était attiré que par le côté « sirène » de Florence.

N'importe quelle femme jeune et inconnue débarquée dans l'île et lui apportant les manières d'ailleurs eût exercé sur lui une fascination.

Il demandait à l'amour de lui présenter un visage nouveau. Il fallait qu'il pût aller à cette femme comme à quelqu'un qu'il cherchait depuis longtemps sur la terre. Il attendait d'elle qu'en se révélant à lui, elle lui révélât une autre face du monde. Elle serait l'objet de sa curiosité inlassable. Le hasard avait voulu qu'elle s'appelât Florence. Parfois Florence et l'inconnue à laquelle il avait rêvé se confondaient; parfois elles se dissociaient, et tantôt l'une, tantôt l'autre régnait seule. Il lui posait un tas de questions: « Comment était-elle, ta maison, « quand tu étais petite ? Il y avait un ruisseau à la porte, avec « trois pierres au milieu où tu passais en te mouillant les pieds, « et ta mère te grondait ? — Tu allais à l'école du rang ? Et « les petites filles avaient de petites couettes de cheveux rouges « de même, tout autour de leur cou ? — Tes parents faisaient « de la terre neuve ? Ils sont plus avancés par chez toi, peut-

« être bien, avec des machines à traire les vaches, une beurrerie
« dans chaque village ? — Est-ce que les vieilles tissent encore
« des catalognes et racontent l'histoire de Geneviève de Bra-
« bant ? Y a-t-il des vieux qui sont coureurs des bois et trafiquent
« avec les sauvages ? — Est-ce que des marins de la côte nord
« débarquaient chez vous, nommant des pays qu'on ne connaît
« pas par ici: la Rivière-au-Tonnerre, la Rivière-Pentecôte, les
« Iles-de-Mai ? — As-tu entendu parler des Esquimaux qui
« habitent la Baie Saint-Paul ? Ils descendent jusqu'à Natash-
« quan avec leurs kayaks. — Et les Montagnais, tu n'en as
« jamais vu ? Paraît qu'ils mettent encore leurs coiffures de plu-
« mes d'aigle les jours de cérémonie. Ça ne les empêche pas de
« porter leur bagage de médailles sur leur poitrine. Les mission-
« naires s'entendent bien avec eux. Il y a à l'Anse-à-Beaufils un
« Père oblat qui a passé un hiver à la Rivière Moisie où ils ont
« une réserve. Il dit que c'est du monde comme les autres. De
« fameux chasseurs ! L'hiver, sur leurs raquettes rondes, ils
« courent les bois comme des chevreux. À part ça, des fainéants.
« Les sauvagesses, c'est pas des mauvaises femmes, mais c'est
« boucané, pour sûr, et les vieilles ça sent méchant. Elles sont
« trop paresseuses pour se laver.

« Moi, quand j'étais gamin, j'aurais voulu être missionnaire
« pour aller jusqu'au Labrador. Je leur aurais conté ça, le
« catéchisme et les avocasseries... Ou bien postillon de la malle,
« avec une demi-douzaine de bons chiens de traîne. J'aurais fait
« la tournée des gardiens de phare en haut du fleuve et porté des
« messages d'amour à leurs filles. C'est plus plaisant que d'être
« colon. Ceux du Nord ne sont pas plus heureux que dans nos
« paroisses. Il y a encore des seigneuries là-bas comme chez nous.
« On paie des redevances à des bourgeois qui vivent dans les
« vieux pays et n'ont jamais mis le pied au Canada. Tu ne peux
« pas pêcher un saumon ni tirer un caribou sans leur permission.
« On ne sait pas où ils sont allés chercher leurs droits sur nos
« forêts et nos rivières, mais le Gouvernement est emmanché
« avec eux, certain. En m'en revenant chez nous, j'aurais visité
« Manche-d'Epée, Pointe-à-la-Frégate, Pointe-à-la-Renommée.
« C'est les premiers Français qui ont baptisé ces pays-là. »

Ces vocables le faisaient rêver, comme on rêve à la vue d'une plume d'oiseau de grande envergure abandonnée sur un rivage.

À côté de cet univers que John pressentait, il en était un autre, plus petit et personnel qu'il renfermait en lui et qu'il eût voulu partager avec la jeune fille inconnue. C'était celui de sa jeunesse. Mary Lauzon, élevée à ses côtés, n'avait rien à apprendre là-dessus. Il eût désiré paraître intéressant aux yeux de quelqu'un, leste, débrouillard, évoquer ses escalades des falaises, à la poursuite des nids d'oiseaux de mer, avant que Bonaventure ne fût surveillée. Et ses voyages de pêche ! Les jeunes n'avaient pas froid aux yeux, alors. Ils allaient pêcher jusqu'aux grands bancs. Ils y laissaient quelquefois leur peau, comme dans ce grand coup de mauvais temps qui avait envoyé par le fond une dizaine de voiliers. Il était de ceux qui avaient échappé au naufrage. Des journalistes étaient venus de Québec pour lui faire raconter son histoire. Il aurait bien aimé voir son nom, au moins une fois, sur les gazettes.

L'inconnue aurait écouté tout cela et vu qu'on n'était pas des sauvages à Bonaventure. Les étrangers ne s'intéressaient qu'aux mouettes. Ils ne levaient même pas les yeux pour regarder les gens. Exception faite pour l'Américaine qui avait bu sa tasse de thé en tête-à-tête avec lui. Une belle fille ! Et pas fière ! Il aurait dû être plus hardi avec elle. Elle avait pensé à lui : la preuve cette carte de Noël.

Au fond, il avait une timidité de primitif en matière de sentiment. Voilà ce que Mary Lauzon aurait dû comprendre. Lui qui parlait légèrement de l'amour en avait une grande crainte. C'était un sentimental refoulé. Mary était trop absorbée, trop opprimée par son propre débat intérieur pour bien comprendre la nature de John. Un homme a besoin qu'on l'écoute, qu'on l'admire, qu'une femme, au moment où il raconte son enfance, trouve qu'il n'a pas été un gosse comme un autre. Il n'avait manqué à John Bradley pour devenir quelqu'un que de naître ailleurs. Lorsqu'il parlait à l'inconnue, il se sentait grandir, augmenter de poids et de mesure. Mary Lauzon ne cherchait pas à se le représenter sous de brillantes couleurs.

Quand il se laissait emporter par son imagination devant des étrangers, elle se forçait à rire, disant pour l'excuser :

— Ne l'écoutez pas. Le voilà qui dépare !

Dans le secret de son âme, John lui était destiné et ils étaient éloignés l'un de l'autre par ce qui lui paraissait être un maléfice. Elle ignorait que ce qu'il y avait entre eux, c'était elle-même, la préoccupation où elle était sans cesse de son amour. Elle se cherchait dans les récits de John et était dépitée de n'y jouer aucun rôle. Son attitude n'était jamais désintéressée, ni son jugement libre.

Il s'attendrissait à l'idée de prendre comme confidente une jeune fille venue d'ailleurs, qui l'écouterait sans rien ramener à soi de ce qu'il disait, et qui croirait en lui, John Bradley, bâtisseur de ponts et spécialiste de sauvetages.

EN somme, Mary Lauzon et John Bradley se tenaient sur la défensive. Ils avaient peur l'un de l'autre. John craignait que Mary ne le jugeât d'un œil sévère; Mary était persuadée qu'il n'y avait rien en elle qui pût intéresser John. Ils croyaient se connaître, alors qu'ils ne connaissaient que la manière extérieure que chacun adopte dans la routine de la vie. Mary Lauzon était revenue à l'île après une aventure conjugale qui avait été sans joies. Elle avait acquis une gravité que son compagnon d'enfance prenait pour de la sécheresse. Elle agissait avec trop de mesure, elle n'avait plus le don de l'étonner. Son imagination d'homme s'extériorisait en paroles, tandis que Mary Lauzon s'appliquait à demeurer maîtresse de la sienne. L'un avait besoin d'enjoliver la réalité; l'autre se tenait par prudence sur une certaine réserve, préférant laisser les choses s'embellir d'elles-mêmes à mesure qu'elles se rapprochaient.

Des deux, Mary était la plus forte. Elle était capable de supporter sa solitude. John aussi la supportait, mais en faible qui avait besoin autour de lui de présences, si intermittentes et superficielles qu'elles fussent. Quand Mary voyait sur la neige la trace de ce pas d'homme sans femme et sans enfants, son

cœur se serrait. Aucune empreinte de pas humains ne va droit; mais elle attribuait le vacillement de ceux de John au fait d'être seul.

Ces années de fidélité qu'elle lui avait consacrées ne lui avaient point apporté le bonheur. Elles avaient même, jour après jour, causé en elle un cruel rongement. Mais elle s'apercevait qu'elles n'avaient pas été stériles. Loin d'en éprouver un sentiment d'amertume, elle finissait par se sentir fortifiée par cette possession secrète à laquelle personne ne pouvait toucher. John avait rempli sa solitude de femme. Il avait été, toutes ces années, le centre de ses préoccupations. Il y avait eu en elle un foyer de vie chaude à cause de lui, car le cœur s'alimente autant de sa souffrance que de sa joie. C'était un homme qui ne se laissait pas connaître. Quand elle croyait l'avoir compris, une attitude, une parole le mettaient en contradiction avec lui-même. Elle recommençait alors à faire le tour de lui, à chercher la brèche par laquelle il serait accessible. Comme toutes les femmes qui aiment, elle refusait de s'arrêter aux apparences. Sous sa légèreté extérieure, elle se plaisait à lui attribuer une profondeur où il y aurait place pour elle. Elle ne croyait pas à son aveuglement total vis-à-vis de Florence. Il n'était pas possible qu'elle trompât tout à fait son bon sens d'homme.

Elle et John n'avaient pas été compagnons; cependant tous ses souvenirs du passé n'avaient de chaleur que mêlés à lui. Son amour s'était nourri de sa propre vie intérieure, sans rien exiger, sans rien accepter. Il était demeuré intact, n'ayant jamais connu ni doute ni fléchissement. Elle aimait pour sa nécessité et son aliment. Elle abritait en elle un sentiment sacré, qu'elle avait fini par séparer de celui qui en était l'objet.

Elle pensait à ses années de mariage avec plus d'humiliation que de chagrin. Qu'elle se fût trompée à ce point en s'amourachant d'un homme qui devait heurter tout ce qu'il y avait en elle de délicatesse native lui paraissait inexplicable aujourd'hui. Elle n'avait que dix-huit ans: là était son excuse.

Ce nouvel amour la relevait à ses yeux. Mais il fallait qu'il demeurât parfait. Il n'y avait pas de meilleure protection que de le renfermer en elle. Qu'elle eût renoncé aux joies qu'il

eût pu lui apporter lui avait donné une grande maîtrise de soi. D'ailleurs, les manifestations de l'amour telles qu'elles s'étaient imposées à elle n'avaient laissé que dégoût dans sa chair et révolte dans son cœur. Ah ! si John l'avait aimée... Mais il ne semblait rien deviner. Il gardait ce ton exaspérant d'ironie légère. Ses manières étaient joyeuses quand ils partageaient les travaux du dehors, ou quand il y avait du monde autour d'eux. Il était flatté d'entendre dire de lui : « C'est un homme qui est toujours du bon bord. » Il aimait la société de ceux qui étaient à l'unisson de son humeur. Mary eût préféré plus de discernement dans son choix. Il ne recherchait pas les occasions de tête-à-tête. Une femme avait besoin d'emporter son amour avec elle dans l'intimité de sa maison, comme une bête emporte son petit dans son repaire, de s'asseoir un instant, les mains sur les genoux, pour y rêver, une fois la besogne terminée, pendant que le crépuscule tombe sur la terre et qu'un bienheureux amollissement envahit le cœur. Sentir, tout près, une présence.

Cela ne se réalisait jamais. Il fallait remplacer cette présence vivante par un fantôme. Sa maison eût été vide sans la pensée de John. Son seuil avait aussi son bouleau argenté, qui était la pensée de John, et penchait au-dessus de la porte. Seulement, il n'y avait qu'elle à le voir.

Elle avait bien, par intervalles, essayé de se libérer, principalement quand elle avait été jalouse de Florence, car l'amour malheureux est plein de contradictions, de changements d'attitude et de tactique. Mais à tirer sur sa chaîne pour se délivrer, elle ne réussissait qu'à l'enfoncer plus profondément dans sa chair. Aussitôt qu'elle entendait John dans le voisinage, elle reconnaissait, à son cœur qui s'ouvrait tout d'un coup, qu'il y avait toujours sa place. La voix de John habitait entre les murs de sa maison. Elle dressait l'oreille comme s'il allait l'appeler. La distance était si courte entre les deux logis. La première année de son mariage, quand elle demeurait dans son camp, au bord du lac Noir, et que Lauzon venait de partir pour la grande tournée d'été mesurer le bois abattu, de chantier en chantier, elle prêtait ainsi l'oreille. Le camp était relié par téléphone aux autres postes forestiers. Il avait promis de

l'appeler sitôt arrivé à une cabine de garde-feu. Elle était amoureuse alors, ou croyait l'être. Elle osait à peine s'éloigner de la maison. Il lui semblait à chaque instant que le téléphone allait sonner... De temps en temps, elle décrochait le récepteur et c'était l'immense silence de la forêt qui entraînait dans son oreille.

Plus tard, quand elle avait découvert sa brutalité, et qu'elle n'éprouvait plus que du soulagement à ses absences, c'était sans émotion qu'elle entendait la sonnerie vibrer dans la solitude. Qu'est-ce qu'elle annonçait ? Le passage d'une équipe de bûcherons, un convoi de vivres, l'arrivée d'un ingénieur de la Compagnie pour qui il faudrait préparer un repas et un lit ? Ou serait-ce un incendie de forêt, et tout ce qui allait suivre : l'épouvante, la fuite aveugle à travers les pistes où une femme ne pouvait se reconnaître ?

Elle avait gardé de ce temps l'habitude d'être en état d'alerte perpétuelle. Les murs, l'air, la solitude étaient habités, prêts à vous transmettre des nouvelles tragiques ou douces. À présent, c'était toujours la pensée de John qu'ils apportaient, le bruit de son pas, le son de sa voix. Il fallait être prête à accourir.

Quand il restait passer la nuit dans son camp, au cœur du bois, toute la vie se retirait de la maison. Elle avait la sensation physique que les murs étaient devenus sourds et qu'elle était privée de communications avec l'humain. Elle restait assise sur sa chaise, appuyée à la table, la main sur ses yeux, essayant d'imaginer la voix de John. Et ses yeux se remplissaient de larmes. L'espace était une chose morte. Pendant son absence, elle passait devant sa maison dont elle regardait, librement alors, les fenêtres, et celles-ci avaient un regard atone.

Elle se doutait bien qu'elle ne savait pas prendre John Bradley. Où l'eût-elle appris ? Ses années passées dans la brousse, avec l'appréhension du retour de son mari, ne l'avaient pas habituée à des manières expansives. Il n'y avait eu de secours à attendre de personne. Le mariage était un lien contre lequel on ne se rebellait pas. La mort de Lauzon l'avait libérée.

Elle était revenue à son île natale comme au refuge le plus sûr, avec l'arrière-pensée que son ancien camarade de jeunesse

ne l'avait pas oubliée. Ayant été déçue par l'amour, elle se tiendrait sur ses gardes. Mais elle n'eut pas à se défendre. John, une fois revenu de son sentiment de surprise mêlée de curiosité en voyant se rouvrir la maison voisine, était accouru pour lui faire accueil et proposer ses services. Mais il n'avait pas montré d'émotion particulière. Elle n'était plus Marie Labelle: pour lui, c'était la veuve Lauzon qui reparaisait dans l'île.

Elle n'allait pas s'imposer à lui. Elle était de ces femmes qui entrent silencieusement dans la vie d'un homme, à la façon des étoiles dans le ciel. On lève les yeux et on s'aperçoit qu'elles sont là. Mais John ne levait pas les yeux. Les enfants qu'il avait recueillis tenaient la première place dans ses préoccupations, et Annette, qui entrait dans l'adolescence, regardait Mary Lauzon comme on regarde une étrangère.

Mary cacha au plus profond de son cœur sa déception. Et les années passèrent.

LA piste fait une coulée bleue dans la nuit. La lune, à travers les sapins, ne l'éclaire que faiblement. Elle s'en va en serpentant comme si elle voulait échapper à ceux qui la suivent.

Ils sont deux: un homme, une femme. L'homme, aux reins puissants, va devant. Il foule de ses longues et larges raquettes la neige de la dernière bordée. Deux êtres de belle stature, couronnés de cheveux roux. Ils représentent assez bien le couple primitif qui habita la terre.

Florence devait passer la soirée chez les Francœur. Jean le marin allait visiter ses pièges. Ils se sont trouvés à quitter la maison en même temps, et, arrivés à l'endroit où la piste forestière s'amorce au chemin, ils s'y sont engagés ensemble. Cela s'est accompli sans avoir été réglé d'avance. Ce n'est pas la première fois qu'ils entrent côte à côte dans la forêt.

— Et Mme Francœur qui m'attend ! dit la jeune fille en riant un peu fort.

— Eh bien ! vous lui direz demain que vous avez eu envie d'une promenade en raquettes. Justement la neige est bien marchante ce soir.

Jean le Rouge lui a jeté ces paroles par-dessus son épaule, négligemment, comme si cela n'avait pas d'importance. Elles dissipent toute trace de malaise. C'est la vérité en effet. Une simple promenade à raquettes, comme elle en a déjà fait, comme tout le monde en fait... Seulement, ce n'était pas en tête-à-tête avec un Jean le Rouge.

Ils s'avancent sans parler. Ni la nuit, ni la forêt, ni l'agitation des cœurs n'engagent à la conversation. Le recueillement austère des arbres impose le silence. La voix déchirerait quelque chose. Ils sont là au milieu d'une majesté qu'ils ne définissent pas, mais qu'ils sentent peser sur eux. Ils sont soumis à la même fatalité qui force la nature à se replier sur elle-même.

Florence s'aperçoit bien qu'on a dépassé la ligne des pièges, mais elle marche comme dans un rêve. Il y a une sorte d'envoûtement délicieux dans le silence. On se laisse dérouler avec le chemin blanc; on est comme lui sans commencement ni fin, plein d'une sensation de bien-être sans cause, de torpeur heureuse. Quelque chose de cotonneux entoure le cerveau; le cœur repose dans les lointains abrités de l'être; la gorge est paralysée. On fait une chute lente, douce et sans fin dans les abîmes du temps. On n'a plus de lien avec personne. L'air pèse comme une eau légère sur les membres. On souhaite que le silence dure et qu'il ne vienne pas à l'idée du compagnon de le rompre.

La clairière apparut, formant une nappe de lumière bleutée d'une paix si profonde, d'une rêverie si mystérieuse qu'ils s'arrêtèrent un instant, hésitant à franchir la ceinture de bouleaux qui la défendait. Leurs raquettes enfonçaient légèrement sous le poids de leurs corps immobiles, imprimant dans la neige le dessin de gros poissons à écailles brillantes.

En face d'eux, sur l'autre bord de la clairière, le petit camp de cèdre de John Bradley formait un îlot sombre. Il était suggestif de chaleur et d'abri. Ils redevinrent humains. Le sang se remit à circuler dans leurs veines.

— Une attisée ne nous fera pas de mal, dit-il en se dirigeant résolument vers la cabane, et s'engageant sur la surface blanche de la clairière qui brillait comme une eau lumineuse.

Ils s'assirent sur le seuil pour dénouer leurs raquettes qu'ils placèrent côte à côte, debout contre le mur de rondins. Jean fit tourner le taquet de bois qui maintenait la porte en place et entra.

À l'intérieur, le sol était un peu en contre-bas.

— Prenez garde ! dit-il, pendant qu'il cherchait sur le poêle les allumettes.

Le froid était plus pénétrant qu'au dehors; ils le sentaient monter du sol à travers leurs mocassins de peau; mais bientôt le feu flamba. Florence attira à elle un petit banc, le banc où s'asseyait John Bradley pour fumer une pipe avant de se coucher. Fumer une pipe en rêvant à Florence. Elle ôta ses gants de laine et tendit ses mains au feu.

Le marin ne s'occupait pas d'elle. Il allait et venait dans la cabane, et il n'était presque pas besoin du feu pour le guider. Il vérifia l'eau de la bouilloire sur le poêle, prit la boîte de thé sur l'étagère, les deux gobelets d'étain. Il avait les gestes assurés des solitaires habitués à se servir et leur air absorbé par ce qu'ils font. Quand le thé fut prêt, il le but debout, à larges gorgées, le coude levé. Florence laissait la chaleur de sa tasse lui pénétrer les mains. Elle avait un air rêveur. Ses paupières étaient abaissées. Elle faisait tourner lentement la tasse, paraissant penser à autre chose. Peut-être se fortifiait-elle contre ce qui allait venir et qui lui immobilisait le cœur.

Il vint s'asseoir près d'elle, sur le banc étroit. Il passa son bras autour de ses épaules.

— Réchauffée ? murmura-t-il.

Sa voix lui pénétra les moelles. Il n'eût pas pris un autre ton pour dire : « M'aimez-vous ? » Elle émit un vague chantonement d'aise, ne voulant pas se risquer à prononcer une parole.

Il l'attira à lui, prit ses lèvres. Elle lui rendit son baiser, mais quand il voulut resserrer son étreinte, elle dégagea ses épaules et le repoussa.

— Il faut nous en aller, murmura-t-elle.

— On a le temps !

— Non, non, reprit-elle plus fermement, moi je veux rentrer.

— Pourtant, on est bien ici... Vous n'aimeriez pas avoir un petit camp pareil pour nous deux, Florence ?

— Ah ! non, certain ! fit-elle d'un ton catégorique.

Jean le Rouge se redressa.

— Ah ! je croyais... dit-il au bout d'un moment, d'une voix changée.

— Vous croyiez quoi ?

— Que l'idée de rester avec moi ne vous déplairait pas trop.

— Ici, au fond du bois ?

— Ici ou ailleurs. On se marierait.

Elle ne répondit pas. Son silence était une réponse.

— Je vois que j'ai été bien fou, dit-il.

— Mais, mon pauvre Jean, on se marierait, avec quoi ?

— Je n'ai jamais rien demandé à personne. Je gagne ma vie.

— Pas celle d'une femme, ni d'une famille.

— Les autres se tirent d'affaire.

— Ou crèvent de misère. J'en ai assez vu chez nous. Moi, j'en veux pas, de la misère !

— Vous préférez rester fille ?

— Je n'ai pas dit ça. J'attendrai.

— Alors, vous recherchez l'argent ?

— Non pas. Mais il en faut pour faire sa vie. Je ne veux pas compter sur le secours de chômage pour manger.

— On a de bons gages sur les cargos. Vous savez bien que si je suis resté à Bonaventure cet hiver, c'est à cause de vous.

— Ah ! bien oui, marier un homme qui serait tout le temps parti !

— Ceux de par ici ne restent pas garder leurs femmes non plus : la moitié de l'année à la pêche, l'autre moitié dans les bois... Vous aimeriez peut-être mieux un colon ?

— Un colon ? C'est pire ! Chez nous, on était colons. Le plus proche voisin demeurait à deux milles. On vit comme des sauvages et on travaille comme des bêtes, et juste pour avoir sa nécessité.

Il ne trouva rien à répliquer. Elle le déconcertait. Il ne l'aurait pas crue capable de ces calculs.

— Alors, vous n'aviez pas de sentiment pour moi ? Tout ça, c'étaient des menteries ?

— Mais non. On était bien d'accord. Qu'est-ce que je serais devenue à Bonaventure, entre la veuve et le vieux Bradley ? Je crois que j'aurais tout planté là sans votre compagnie.

— C'était seulement de la compagnie qu'il vous fallait ?

— Pourquoi vous fâcher ? Moi, je veux prendre du bon temps. On n'est pas mis sur la terre pour se faire de la bile. À quoi cela avance-t-il ? Si vous voyiez les étrangers, l'été, à l'hôtel des Trois-Pistoles ! Il n'y a personne comme les Américains pour profiter de leur jeunesse. Ça danse, ça rit, ça se promène, c'est heureux. Les femmes ne sont pas tout le temps occupées à mettre au monde des enfants, à les moucher et à les nourrir. Elles restent camarades avec les hommes. Quand elles ont les cheveux blancs, on dirait qu'elles en font exprès. Ça garde une peau rose, ça s'habille de blanc, et c'est leste, et c'est aimable. Si vous les voyiez sauter dans leur auto pour aller jouer au golf...

— Et ça embrasse les hommes ?

— Mais oui, pourquoi pas ?... Vous voulez dire que je vous ai embrassé ?... Vous n'étiez pas content peut-être ! Vous n'avez pas été le premier à tourner autour de moi ? Si on ne faisait jamais plus de mal !...

Elle avait vu les jeunes étrangers, filles et garçons, dans les jeux du bain, puis dans les flâneries à corps étendus sur la plage, visages rapprochés, bouches chuchotantes, faisant couler le sable entre leurs doigts, lentement, comme s'ils pesaient leur destinée... Et les randonnées en auto où ils s'entassaient les uns sur les autres, en maillots ou en shorts, inconscients de la nudité de leur peau bronzée, les pique-niques au bord des rivières. Ils ne songeaient pas à se cacher. On les voyait se promener dans le plein soleil sur la grève, se tenant par les épaules, le visage ouvert, dans une fraternité de jeunesse. Ils n'avaient pas encore atteint le stade des gloutonnes, insatiables et féroces

exigences. La terre revêtait grâce à eux la voluptueuse innocence des premiers âges.

Il fallait dans le sillage d'une fille un garçon prêt à porter le sac de golf — encore qu'elle préférât le porter elle-même — à partager les frais des cocktail-parties, à servir de partenaire pour le tango ou le bridge, à prendre son tour au volant d'une auto, à mener le canot à moteur quand elle avait envie de faire de l'aquaplane. Ils pouvaient se marquer une préférence mutuelle, mais il n'était pas question de droits l'un sur l'autre, ni de couvrir leur inclination comme une maladie. Chacun demeurerait libre et c'est pourquoi leurs rapports gardaient ce caractère charmant de préférence. Amoureux, cela va sans dire, puisqu'ils en étaient à l'éveil de la vie, mais en groupes plutôt que par couples et alliant leur sentiment à beaucoup de camaraderie, humant le parfum des peaux fraîches, goûtant la diversité des contacts, le charme multiple des êtres, apprenant dans de tendres batifolages la maîtrise de leurs sens qu'ils avaient plaisir à amuser, à aguicher et à dominer tour à tour plutôt qu'à rassasier.

Ils n'étaient pas encore prêts pour un amour exclusif. Ils savaient qu'il leur fermerait tout un monde. Faire un choix et opter pour le mariage serait s'exclure volontairement d'un laboratoire ouvert au soleil où toute une jeunesse charmante se livrait à de légères expériences qui exerçaient sur quelques-uns la sourde griserie de dangers possibles.

Cette vie de plaisirs faciles, de relations à la fois libres et restreintes entre les sexes semblait idéale à Florence. Pour elle non plus, le mariage ne pressait pas. Elle reviendrait chez son oncle. Plusieurs saisons encore, elle vivrait dans l'ambiance de remuante gaîté des Trois-Pistoles. Il y avait peu de chances qu'elle trouvât un mari parmi les étrangers... Mais Percé avait ses commis de banque, ses employés d'industrie et surtout ses marchands prospères...

Jean rinça les tasses, repoussa les braises au fond du poêle. Il était distrait, maniait les objets avec des gestes indifférents. Comme il n'y avait plus rien à ranger, Florence se leva et lui

mit les mains sur les épaules, cherchant son regard dans la pénombre.

— Jean ! Vous êtes fâché ?

— On s'en va. Il est temps !

Il n'y avait pas de colère dans sa voix, rien que la froideur de quelqu'un qui a réfléchi, et la maîtrise d'un homme qui se reprend.

Il alla dehors chercher les deux paires de raquettes et laissa Florence ajuster les siennes. Elle franchit maladroitement le seuil. Elle soupira. Elle ne pouvait cependant pas parler autrement qu'elle l'avait fait. Il n'avait jamais été question de projets d'avenir entre eux. Ils ne s'étaient rien promis. Lui aussi avait flirté avec d'autres jeunes filles dans sa vie. Ils étaient quittes.

Elle était persuadée que jusqu'à ce soir il n'avait pas pensé au mariage. Il n'avait pas caché son intention de partir au printemps, aussitôt que la navigation aurait repris. Tout serait bien ainsi : de son côté, elle serait prête à quitter l'île, l'école se vidant de ses écoliers aussitôt les travaux de la terre commencés.

Mais ils sentaient l'un et l'autre qu'ils venaient de détruire quelque chose. Et ils avaient pour cela bien mal choisi l'endroit et le moment. Ils avaient hâte maintenant de fuir la cabane. Au dehors, tout leur sembla changé. La neige était devenue collante sous leurs raquettes, l'air humide. L'écharpe de Florence, que sa respiration avait mouillée, mettait une sensation désagréable à son cou.

Elle essaya de dire des choses indifférentes, mais il ne répondait pas. Il allait de l'avant sans se soucier si elle pouvait le suivre. Il était devenu tout d'un coup un étranger.

Son cœur à elle était lourd. Elle se sentait victime d'une injustice. Le hasard l'avait forcée à une explication qu'elle croyait ne jamais avoir à donner, qu'elle ne s'était même jamais donnée à elle-même. Était-ce une raison pour que Jean cessât de chercher à lui plaire ? Elle pensa même qu'il se conduisait comme une brute, et qu'il l'aurait bien abandonnée dans la forêt.

Ils souffraient tous les deux d'une déception profonde. Les êtres légers, qui veulent éviter la souffrance, n'y échappent point. Et elle a une façon bien plus insupportable de s'imposer à ceux qu'elle étonne et qui ne la croyaient point faite pour eux.

Ni l'un ni l'autre n'avait pensé à John Bradley.

JOHNN supportait mal la solitude des soirées.

Ce soir-la, on n'entendait aucun bruit chez ses voisins. Tessa n'avait pas frappé à ses carreaux en passant. Il n'y aurait sans doute pas de veillée chez Mme Lauzon. Jean le Rouge rôdait il ne savait où. Et John n'aimait plus aller chez Mme Lauzon quand la compagnie n'était pas au complet. En présence des deux femmes, il devenait plus conscient de son embrouillamini sentimental.

Il prit son bonnet, noua autour de son cou son foulard de laine. Il allait aller jusque chez Pierre Francoeur. Depuis la visite des policiers, ceux qui avaient été mêlés à l'affaire éprouvaient plus souvent le besoin de se voir. Ils n'en finissaient plus d'en commenter les détails, de revenir sur leur affolement, sur la façon dont chacun s'en était tiré. Ils l'avaient échappé belle ! Cette fois, ç'avait été le tour des Francoeur de payer pour les autres. Francoeur prenait la chose en plaisantant, comme cela se devait. On trouvait toujours moyen de payer l'amende. Le shérif était patient. Et on n'en était pas plus pauvre. Seulement, il y avait Albert dans la prison de Percé, là-bas, sur l'autre bord, Albert dont on avait bien besoin à la maison.

Pourvu qu'on le relâchât à temps pour la pêche, qui commençait au début de mai !

— Tiens, dit Mme Francœur, comme John ouvrait la porte, je croyais que c'était Mlle Letellier ! Elle devait venir après souper.

— Avec un froid de même, on est mieux à jaser auprès du poêle que sur les chemins.

— C'est don d'valeur ! J'ai fait du sucre à la crème cette après-dînée, pour en apporter à Albert dimanche, et la demoiselle aime bien les douceurs.

La porte s'ouvrit de nouveau. C'était Absalon Laflamme qui vivait seul avec son père et s'ennuyait, une fois le bonhomme couché. Il se hâtait de bourrer le poêle de bois et accourait chez ses voisins, quel que fût l'état des chemins. Ses yeux brillaient sous son vieux chapeau de feutre. Il était grand, maigre, mal rasé, toujours affamé de compagnie, et on était d'autant plus content de le voir arriver qu'il apportait généralement des nouvelles. Il n'avait qu'à décrocher son téléphone pour en cueillir.

Mme Francœur essuya la table de sapin et alla suspendre dehors, contre la muraille, la bassine à vaisselle. Puis elle mit à tremper les pois pour la soupe du lendemain. Les enfants étaient couchés, à l'exception d'Aline qu'on traitait comme une grande personne à présent qu'elle aidait au ménage.

Assis devant le poêle, les jambes croisées, les hommes fumaient. Un crachoir de fer-blanc, de dimensions imposantes, était posé à terre, au milieu d'eux, sur le prélat brillant. L'atmosphère avait quelque chose de patriarcal. Les regards exprimaient le repos; mais une pensée joviale les traversait de temps en temps et venait détendre les mâchoires maigres et dures.

Quand elles eurent mis tout en place, Mme Francœur et Aline approchèrent à leur tour leurs chaises du feu.

— Alors, madame Francœur, Albert commence à se tanner, là-bas ?

— Parlez-m'en pas ! J'ai peur que ça dure des semaines et des mois, cette affaire-là ! Ils en ont ramassé trois autres...

Etienne Lavallée, Jean Bourget, Wilfrid Beaudoin, là-bas sur l'aut' bord. Ils transportaient leur part dans une auto, pour aller la mettre dans une cache dans les bois, en arrière de Percé. C'est pas de chance !

— Faut pas trop les plaindre, quatre jeunes ensemble, dit le père. Et à la bonne nourriture. La soupe de Mme Sauvé est de première classe, et elle n'est pas regardante sur les portions.

— Ils jouent aux cartes, dit Aline. Il y a une grande table au milieu de la chambre, avec des bancs. Et M'sieu Sauvé leur avait prêté son journal, celui du samedi, qui a beaucoup de pages, avec des images bleues et rouges. Mais Albert ne lisait pas.

— Albert n'a jamais aimé rester en place, dit Absalon, qui avait accompagné la famille à la prison, un dimanche.

— Comme de raison, c'est plus dur pour lui, gémit la mère. Les autres ont engraisé; ils n'étaient pas habitués à manger à leur faim. Nous, on n'est pas riche, mais Albert a toujours eu tout son souï.

— J'irai le voir dimanche, dit John Bradley. On ne va pas le laisser se décourager. Je connais M. Sauvé. C'est un bien bon homme. Il ne me refusera pas la permission. Et il ne viendra pas voir ce que j'ai dans mes poches.

— De la boisson ? Non, non ! Ça amènerait un malheur. Il y a eu des histoires. Un peu plus, M. Sauvé perdait sa place. Il fait la fouille maintenant, et il reste dans la chambre pendant la visite.

— C'est donc dommage, dit le père. Un petit verre de gin leur remettrait le cœur en place.

Il essayait de plaisanter, pour encourager sa femme, mais lui-même était inquiet.

— Ils sont installés comme le Premier Ministre, reprit-il, avec le chauffage comme à l'église, et une grande fenêtre qui s'ouvre.

— Avec des barreaux gros comme ton bras, Pierre !

— Que veux-tu, ma pauvre femme, faut bien des barreaux à une cage, et ça n'empêche pas de chanter.

La mère se rappelait cette fenêtre, large et haute en effet. Albert lui tournait le dos et regardait devant lui la porte que l'ombre des barreaux, après avoir fait le tour des murs blanchis à la chaux, gagnait lentement. De sorte qu'il semblait y avoir des barreaux aussi bien à la porte qu'à la fenêtre.

L'expression d'Albert lui avait fait de la peine. Wilfrid Beaudoin, les coudes sur la table, les poings dans les cheveux, continuait à regarder sans la lire la page du journal placée devant lui. Etienne Lavallée, si plaisant d'habitude, lui avait à peine dit bonjour. Il avait l'air maussade, presque hostile. Les autres fois, quand les Francœur arrivaient, ils s'approchaient tous, comme si la visite eût été aussi bien pour eux. Ils faisaient les honneurs de la chambrée, insistaient pour qu'on vînt toucher le radiateur où sifflait la vapeur.

— Ah ! reprit la mère avec amertume, tu peux en parler, de leur fenêtre ! À quoi que ça leur sert ? Ils ne voient qu'une cour avec de la neige haute comme dans un cimetière. Si au moins ils avaient pu voir la mer, et les bateaux de pêche, ce printemps.

— Mais je pense bien qu'on les relâchera avant le printemps, la mère !

Le visage de Mme Francœur demeura fermé. Elle avait ses idées là-dessus.

— C'est des bons garçons, tous les quatre, a dit M. Sauvé, continua Francœur avec satisfaction. Il pense que c'est un malheur de les voir en prison. Quand les touristes viennent visiter, il les fait entrer, et ils peuvent jaser avec eux un moment. Il y en a qui donnent des cigarettes. Le tabac, c'est permis, mais il est bien strict sur la liqueur.

— Il paraît qu'il y a une prisonnière cette semaine, dit John Bradley.

— Oui, la grande Hazel, la fille à Ladouceur qui a une terre à L'Échourie, déclara Absalon qui paraissait renseigné.

Mais avant qu'il pût continuer l'histoire de Hazel, Mme Francœur fit signe à Aline de monter se coucher. Une histoire de prisonnière n'était peut-être pas convenable.

— Hazel n'est pas une méchante fille, dit Absalon avec chaleur. Mais faut pas lui chicaner son bien ! C'est la blonde de Joseph Doré, leur plus proche voisin. Ils se fréquentent depuis qu'ils étaient à la petite école ensemble. Il a fait la grand' demande quand elle a eu ses seize ans. Mais le père ne voulait rien entendre avant que sa fille ne fût en âge. C'est grand et large, mais ça n'a encore que dix-huit ans. Mon Joseph commençait à se lasser d'attendre et on dit qu'il avait rencontré l'hiver passé aux veillées l'aînée des filles Paradis, vous savez, les Paradis de Belle-Anse, une fille sans honte qu'est prête à mettre la patte sur tout. Hazel les a trouvés ensemble. Elle revenait du bois. Elle a couru après la Paradis. Elle l'aurait menacée avec sa hache, paraît-il. De son côté, Hazel prétend que l'autre lui a tiré des poignées de cheveux. Deux poules après un coq, c'est pas rien ! Mais pourquoi que Jeanne Paradis n'a pas été arrêtée aussi ? C'est bien choquant ! Hazel dit qu'il n'y a pas de justice, mais que Jeanne ne perdra rien pour attendre.

— Comment as-tu appris tout cela, Absalon ?

— J'ai parlé à Hazel l'autre jour. Elle était dans la cuisine avec Mme Sauvé. Elle repassait les robes des demoiselles qui attendaient leurs cavaliers ce dimanche-là. On la fait sortir de sa chambre le matin. Elle pleurait toute la journée, et Mme Sauvé ne pouvait pas la laisser toute seule. Elle serait tombée malade. Pensez donc, une jeunesse de même, pas habituée à être enfermée. Une belle fille, si c'est pas malheureux ! Paraît qu'elle a une vraie chambre, avec une place pour mettre son manteau, un lit de fer comme à la ville, et l'eau, et l'aisance, et tout. Mais c'est tout de même la prison.

Le sujet étant épuisé, John, après avoir pris rendez-vous pour la visite à Albert le dimanche suivant, souhaita le bonsoir à la compagnie. Il pensa qu'il arriverait peut-être assez tôt chez Mme Lauzon pour les prières.

Tout en suivant la falaise, ses regards se portaient au loin, par-dessus la baie, jusqu'au village de Percé où l'on voyait luire les lumières électriques dans les maisons basses. En arrière, le Mont-Joli formait un écran sombre. La mer se déployait au pied

des falaises. Ce paysage, au lieu de rapetisser l'homme, lui prêtait de sa grandeur. John respira largement. Il puisait de la force à boire l'air pur et glacé qui venait de la mer. Par contraste avec la nature hivernale, les petites maisons où des hommes étaient blottis exhalaient un sentiment d'intimité. Le Pont de glace établissait entre eux et lui un lien. Il prenait un élan aussi magnifique à cette heure qu'une étoile filante. On sentait sa volonté d'unir, en dépit de tout ce qui séparait. Il devenait un symbole, celui d'une amitié partant du cœur de l'homme pour rayonner dans toutes les directions vers les hommes, et en particulier vers les solitaires de l'île Bonaventure.

John l'associait à ses rêves et à ses nostalgies. Le Pont de glace, c'était la force qui bondissait de lui, l'image du destin étincelant et dur pour lequel un homme est fait, mais qui lui échappe. Il aurait voulu être dessus à cette heure avec une femme à ses côtés, épaule contre épaule, de façon à ne former qu'une ombre sur la mer. Elle eût marché d'un pas aussi hardi que lui. Une fois au large, elle fût devenue craintive et eût murmuré son nom. Sans le savoir, il lui prêtait la voix tremblante de Mary Lauzon. Peut-être celle de Florence manquait-elle de douceur. Il se mettait à passer en revue toutes les femmes qu'il connaissait pour savoir avec laquelle il aimerait s'en aller sur un Pont de glace sans fin. Et aucune ne convenait. Il n'y a pas un être dans le monde entier à convenir à un autre. La recherche était désespérée. Il se retrouvait seul.

De l'autre côté du chemin s'étendait la forêt, dense, cousue de noir, dont le murmure sourd faisait une réplique mystérieuse et peut-être menaçante au chant astral qui tombait du ciel nordique. Il semblait que la lumière se tînt au-dessus de la mer et l'ombre au-dessus de la forêt.

Elle n'inspirait cependant aucun effroi à John Bradley, n'éveillant en lui que les instincts du chasseur et les préoccupations du bûcheron. Il regardait les sapins dressés sous le ciel. Ils étaient, entre tous les arbres, faits pour porter noblement le froid, la privation, le silence.

En approchant de la trouée qui marquait l'entrée de la piste conduisant à son chantier, il tourna la tête. Il pensa avec

amitié à la cabane dont le toit lourdement vêtu de neige devait s'incliner, tout sommeillant, sous son bouquet de bouleaux.

Il avait là, comme tous les hommes des bois, un petit camp, une cabane où il lui arrivait de coucher après une longue journée de pêche au printemps, et surtout de chasse en automne. Il s'y trouvait dans son élément, sentant se nouer autour de lui la forêt et la mer, dégagé des servitudes de sa confortable maison, retrouvant avec amitié le feu préparé, le poëlon pour la truite, le quignon de pain durci. Il était en présence, non de femmes capricieuses, mais de lui-même, un John Bradley plus jeune, qui n'avait pas besoin d'autre compagnie.

Le clair de lune tombait en plein sur le sentier. John remarqua l'empreinte des raquettes et sourit: Jean le Rouge était passé par là. Il reviendrait avec un lièvre suspendu à sa ceinture. Depuis qu'il était dans l'île, on ne manquait pas de gibier, ni chez John, ni chez Mme Lauzon. Et quel enragé à la besogne ! Il gagnait largement les modestes gages que John l'avait forcé à accepter. Une entente, qui n'avait pas besoin de s'exprimer en paroles, s'était établie entre les deux hommes, et John n'envisageait pas sans ennui le moment où le marin bouclerait son sac. Ce serait le Pont de glace qui lui donnerait le signal: tant qu'il tiendrait bon, que la débâcle n'aurait pas commencé sur le fleuve, il ne serait pas question de départ. Jean avait déclaré qu'il voulait être le dernier à passer dessus.

John fit quelques pas dans le sentier. Le quadrillage des raquettes se détachait avec un relief brillant. Il envia Jean le Rouge. À son âge, on n'avait pas peur de se geler le nez.

Soudain, il se pencha, appuyant ses mains à ses genoux, comme pour examiner une piste d'animal... Il venait de remarquer que les empreintes n'étaient pas les mêmes. Il y en avait de deux tailles... Curieux !... Des raquettes de femme. Mais on pouvait compter les femmes à Bonaventure et il n'en connaissait pas qui, à cette heure de la nuit...

Il se redressa lentement. Il venait de comprendre: c'était Florence qui était passée là en compagnie du marin !

Il demeura frappé de stupeur, s'adossa à un arbre comme s'il allait tomber. Le sang qui, sous le coup de la découverte,

lui était monté à la figure, reflueait lentement. Tout s'éclairait, et non seulement les faits les plus récents, l'absence de Florence ce soir chez les Francœur, mais le cruel éclairage s'étendait au passé. John tremblait de tous ses membres, éprouvait des nausées comme s'il eut senti les effets d'un empoisonnement le gagner. Cet homme qui, pour se défendre, s'appliquait à se donner une apparence de légèreté, offrait à la souffrance inattendue une prise massive. La plaisanterie qui était son arme habituelle lui faisait défaut. Il n'y avait à se présenter à lui que des images cruelles.

Fou qu'il était de n'avoir pas compris plus tôt ! Ainsi, quand ils dansaient ensemble, ils se préféraient déjà, alors qu'il avait cru qu'il n'y avait entre eux que l'accord naturel de la jeunesse. Et quand l'institutrice sortait, sous prétexte d'aller prendre l'air. « Je vas faire une petite virée », disait-elle. Il entendait encore sa voix, qui était corrosive à présent dans son souvenir... Et les collets que l'autre allait poser, à croire qu'il en mettait d'un bout à l'autre de la forêt ! Et les perdrix qu'il voyait partout, après lesquelles il courait le dimanche après-midi, manquant les vêpres à Percé. Florence disait : « Moi, je reviendrai après la messe. J'aime pas rester à lambiner dans le village. »

Comme il avait été crédule ! Il ne s'était aperçu de rien. Mais les autres, Mme Lauzon, les voisins ? Il lui semblait maintenant que les yeux noirs d'Adhémar avaient un air ironique dans son visage jaune. On avait dû rire de lui et pensé qu'il était aussi bien pris qu'une morue au bout d'une ligne.

Qu'est-ce qu'ils faisaient dans le bois ? Parbleu, ils étaient allés jusqu'à sa cabane. « Ils sont en train de se becquer », pensa-t-il. L'idée de plus grandes licences ne se présentait pas à son esprit. Elles n'étaient pas dans les mœurs. Un homme peut trouver une revanche dans l'idée que la femme qu'il aime s'est irrémédiablement perdue en lui préférant son rival. Il n'avait pas cette amère satisfaction : Florence se tirerait indemne de l'aventure.

Mais la pensée qu'ils avaient choisi son camp pour leurs roucoulades l'indignait. La solitude inviolée de la cabane où

il avait dormi d'un honnête sommeil les nuits de tempête changeait d'aspect. Il disait « honnête sommeil » pour continuer à nourrir sa colère. Il savait bien qu'en imagination il avait tenu Florence entre ses bras, qu'il était allé jusqu'à la possession, et voilà pourquoi son repaire lui paraissait sacré. Ironie des choses: Florence y était bien venue, mais avec un autre, et les caresses n'avaient pas été pour lui. Il y aurait toujours désormais l'ombre des deux amoureux côte à côte dans ce lieu qui avait abrité son rêve.

John Bradley était comme honteux de sa découverte.

— Elle m'a trahi ! dit-il tout haut.

Étant homme, il parlait de trahison parce qu'une femme lui avait préféré un autre. Pourtant c'était cette « trahison » qui lui donnait le courage de s'avouer à lui-même son sentiment. Il s'était toute sa vie tenu dans une attitude de défiance et d'ironie devant l'amour et il en était puni. Pourquoi ne s'était-il pas déclaré plus tôt ? Pourquoi avait-il laissé prendre sa place ?

Et Jean Tête rouge ?... Il était encore plus surpris de ce côté-là. Le marin parlait souvent des femmes, ce qui lui avait fait croire qu'il ne s'intéressait à aucune en particulier. Il l'avait même soupçonné d'avoir un faible pour la veuve Lauzon. Qu'il eût été capable de dissimuler qu'il courtisait Florence indignait John. Lui avait partagé sans restriction tout ce qu'il possédait. L'autre eût pu se montrer moins avare de confidences. Cela eût empêché bien des sottises. Tout lui manquait à la fois. Il souffrait dans son amour-propre, il souffrait dans son amitié, ce qui était plus grave. Une femme, ça se remplace, mais un ami ! John avait satisfait, par cette amitié tardive, le besoin de dévouement qui était en lui. Il avait goûté une joie presque puérile dans la vie à deux, rentrant ainsi dans la communauté des hommes, évitant cette désapprobation qu'il sentait sur lui, à certains moments, parmi les larges familles de la côte, d'être seul.

Il n'y avait plus rien d'humain dans le paysage. Les lumières des maisons de Percé ? Est-ce que quelqu'un se souciait qu'il était là, dans l'abandon, à souffrir ? Le Pont de glace même était pourri par en dessous.

Il fut ramené à la pensée des deux complices. Il ne lui serait jamais venu à l'idée d'aller les surprendre, de se montrer sur le seuil de son camp pour jouir de leur mine. Cela lui eût paru de l'impudeur. Une fois revenu du choc que lui avait causé sa découverte, une sorte de considération pour les êtres élus par l'amour vint se mêler à son dépit. Il n'aurait même pas voulu être rencontré par eux, lui qu'on laissait de côté, comme un vieux. Jusqu'à présent, il s'était plutôt tenu du côté des jeunes, et voilà qu'il dégringolait subitement au rang de ceux qui ne comptent plus pour les femmes. Il fallait le temps de cacher sa honte en dedans.

Il jeta un dernier regard aux empreintes des raquettes qui tissaient à perte de vue leur chemin d'argent, chemin qui n'était pas fait pour John Bradley, se hâta vers sa maison et une fois arrivé, il ne prit pas la peine d'allumer la lampe et se coucha à moitié habillé dans son lit creusé comme une tombe.

IL y avait une contrainte dans l'air. Elle planait sur tous. Ceux qui n'en comprenaient pas les causes en sentaient la présence. Ils feignaient d'attribuer le malaise général au changement de saison prêt à se faire. Le sang circulait mal. On avait subitement trop chaud dans la maison. « Si on ouvrait le châssis ? » criait quelqu'un. Une bouffée d'air froid vous le faisait vite refermer.

Jusqu'à présent, ils avaient trouvé le réconfort à leur existence précaire dans l'entente qui régnait entre eux. Les êtres simples ont moins que d'autres les moyens d'échapper à une préoccupation. Elle s'empare d'eux; ils n'ont rien à lui opposer. L'isolement de l'île les avait rapprochés. Et maintenant encore, dans l'impossibilité de se fuir, dans leur maladresse à trouver des prétextes pour changer leurs habitudes, ils continuaient à ne former qu'une famille, mais désunie. La rancune prenait la place de l'amitié. Ce qui avait été une déception de sentiment devenait une blessure d'amour-propre. Sur ce rocher de Bonaventure, on était comme des oiseaux sauvages mal à l'aise dans le même nid, mais qui avaient peur de s'élancer dans le vide.

Les veillées continuaient parce que chacun tenait à conserver les apparences. Manquer une veillée eût été presque aussi grave

que de manquer la messe. L'amitié entre îliens était un culte ancestral. Mais il n'était plus question de danser. On ne se regardait plus en face. Les propos portaient sur tout ce qui était extérieur, sur la fonte des neiges dans la ravine, les premiers brins d'herbe à se montrer sur les talus exposés au soleil. On guettait fiévreusement l'apparition du premier cormoran sur les rochers et de la première voile sur la baie.

Dès le premier jour, rien qu'à voir la figure de John, Mary Lauzon avait deviné qu'il s'était passé quelque chose. John rencontrait parfois son regard pensif. Elle était tranquille et douce: elle attendait. Florence et Jean le Rouge étaient trop occupés de leur propre déconvenue pour s'apercevoir de la contrainte de John. De son côté, celui-ci se rendait compte qu'ils se battaient froid, mais il n'était pas loin de croire que c'était pour mieux tromper le monde.

Tessa gardait son insouciance. Cependant, l'approche du printemps réveillait dans ses veines ses instincts migrateurs. Elle ne se sentait plus aussi à l'aise chez Oncle John dont elle ne pouvait comprendre le changement d'humeur. Aussi passait-elle son temps à braconner dans la forêt avec son père, et quand il faisait beau, elle enfilait lestement le Pont de glace pour aller vendre leur gibier. Les pêcheurs accueillaient toujours chaleureusement Matelot. Elle s'informait auprès d'eux de ce qui se passait dans les petits chantiers de la côte où chacun commençait à se préoccuper de sa barque. Celle de Joë Maloney, chavirée sur la berge de Belle-Anse, à côté de la goélette de Thomas Malo, n'était plus qu'une vieille carcasse. Il lui prenait l'envie de ne plus revenir à l'île, de continuer devant elle, de village en village, jusqu'à Saint-Pierre de-la-Malbaie. Elle n'avait pas vu Gautier depuis la nuit de Noël, à Percé.

Adhémar, avec la sagacité vieillotte qu'il devait à sa condition, avait vite compris les raisons de la brouille qui couvait. Les gens bien portants lui paraissaient absurdes de se créer tant de tourments pour des raisons sentimentales. L'amour était une chose secondaire. Ce qui comptait, c'était la santé. Il s'était fait illusion un instant à l'apparition de l'Indienne à son foyer; mais devant l'indifférence que cachaient ses allures de sauva-

geonne, il n'y avait pas persisté. Il était comme sa mère d'une susceptibilité ombrageuse. Cela le sauvait. Il refusait d'être un objet de compassion. Cette fois, il était vraiment convaincu qu'il avait peu de chances de se marier. Mais il n'était plus aussi sûr qu'il suffirait au bonheur de sa mère et au sien qu'il restât près d'elle. Les instables que le hasard avait poussés cet hiver-là dans l'île lui avaient communiqué leur fièvre. Les vieux rêves d'aventure de son enfance lui revenaient en tête. Il y voyait le moyen d'avoir une destinée, lui aussi, une destinée d'homme à défaut de celle d'un chef de famille. Il avait toujours eu la passion de la mer. Ah ! s'il avait pu suivre Jean le marin. Il se gardait d'exprimer un tel désir. On se serait moqué de lui. Et pourtant... Deux ans plus tôt, à Gaspé où il était allé pour les fêtes Jacques Cartier, auxquelles la marine de guerre française était représentée, il avait croisé dans la rue un groupe de cols bleus. L'un disait :

— Mon frère est parti comme radio sur *La Gracieuse*.

Il n'entendit pas la réplique :

— Le mien est en mission sur *La Gloire*.

La Gracieuse... Un nom de femme... Il lui était interdit de rêver à une femme... Mais *La Gracieuse* pouvait représenter cet « autre chose » mal défini auquel il aspirait, et chaque fois qu'il pensait à un changement dans son existence, à un départ, à une évasion, la phrase du matelot français lui revenait à la mémoire. Finirait-il, lui aussi, par s'embarquer sur *La Gracieuse* ?

Il ne désespérait pas de trouver une sortie. Il possédait plus d'instruction que la plupart des îliens, ayant gardé de ses convalescences le goût de lire. Il savait par cœur son « Croc-blanc » et « Vingt mille lieues sous les mers », et il avait dévoré tous les récits de missionnaires et d'explorateurs qu'il avait pu se procurer sur le Labrador et la côte nord.

Quand il allait à Percé, il regardait, en passant devant l'agence maritime, une jeune fille qui tapait à la machine à écrire. Il était fasciné par la rapidité de ses mains. Il était sûr qu'il pourrait apprendre, lui aussi. Mais il fallait attendre que tout fût remis en ordre à Bonaventure.

UNE succession d'explosions sourdes réveilla John Bradley au milieu de la nuit. Il dressa l'oreille: c'était la débâcle du Pont de glace qui commençait. Des craquements s'étaient déjà produits la veille; des fissures s'étaient montrées, et maintenant la mer, soulevée par une tempête de fin de mars, se précipitait à l'assaut, arrachant les derniers panaches de sapins, brisant la glace par blocs que le courant entraînait. Les piétons pourraient encore passer pendant quelques jours; mais il devenait dangereux pour les attelages. John planterait dès demain à la tête du pont l'écriteau qui servait d'année en année: *Défence de trotté sur le pont — Ice bridge unsafe.*

Au petit jour, il entendit Jean le Rouge remuer dans la soupente. Les détonations l'avaient réveillé lui aussi, il descendit plus tôt que d'habitude, ranima le feu, mit à réchauffer la casserole de soupape qui avait mitonné sur un coin du poêle le soir précédent.

Quand tout fut prêt, les deux assiettes mises en face l'une de l'autre sur la table, il alla accrocher à la fenêtre de la cuisine la glace devant laquelle ils se rasaient. Ce n'était pourtant que le milieu de la semaine. John, qui venait de s'asseoir à sa place,

leva la tête. La plaisanterie traditionnelle revint malgré lui à ses lèvres:

— On se toilette pour aller voir les dames ?

— On s'en va, boss ! répondit Jean le Rouge d'un ton grave.

Il s'en allait ! John se rappela qu'il voulait être le dernier à passer sur le Pont, leur Pont qu'ils avaient construit ensemble avec tant d'ardeur. La nouvelle n'eût pas dû le surprendre. Au fond, il en était tout chaviré, bien qu'il n'en montrât rien et continuât à avaler sa bouillie de gruau à cuillerées régulières.

Jean le Rouge essuya son rasoir, le rasoir de John, lentement, soigneusement, le remit à sa place au bout de l'étagère, frotta avec son coude les bords du miroir où ses gros doigts avaient laissé leurs marques.

Puis il vint s'asseoir en face de John qu'il évita de regarder. L'idée du départ le tracassait aussi. Son col était ouvert, sa figure lisse et colorée et à cause de sa préoccupation ses grosses lèvres prenaient un pli morose.

— Alors, tu pars ? dit lourdement John.

— Faut bien ! Le brise-glace a dû commencer son travail en bas du fleuve. Dans deux semaines les bateaux du large pourront remonter jusqu'à Montréal.

Après avoir rapidement avalé son repas, il se trouva embarrassé de sa personne. Au lieu de se lever pour aller aux travaux coutumiers, il restait cloué sur sa chaise. John ne bougeait pas non plus. Il fouillait dans sa blague à tabac, quoiqu'il n'eût pas envie de fumer.

— Ton paqueton est paré ?

— Ça ne sera pas long. Vous savez bien que c'était tout vot'butin que j'avais sur le dos.

— Comme de raison, puisque tu avais tout perdu !

— J'achèterai du butin en route. J'ai tout l'argent de mes gages. Vous ne m'avez laissé rien dépenser.

— Ménage ton argent. Et méfie-toi des magasins. Les pêcheurs ne connaissent pas les prix. Ils en profitent.

Il alla au coffre de cèdre du sitting-room où il tenait ce qu'il appelait son linge d'hiver.

— Emporte toujours ce tricot. C'est ma défunte mère qui avait filé la laine. Ça dure toute la vie. Ça sera confortable pour la mer.

Jean le retourna entre ses mains, d'un air embarrassé.

— Mais c'est votre tricot du dimanche !

Ils revinrent dans la cuisine. Les bottes que Jean le Rouge portait d'ordinaire étaient posées sur l'étagère aux chaussures, bien graissées, avec des lacets de cuir tout neufs. John regarda d'un air ironique les souliers minces dont le jeune homme était chaussé.

— C'est avec ça que tu vas traverser le Pont ?

— Des bottines de monsieur ! On pourrait aller au bal avec.

— Oui ? Eh bien, garde-les pour le bal et remets tes bottes. Tu pourras chercher dans les magasins les mieux gréyés d'Halifax avant d'en trouver de pareilles ! Ce n'est pas avec leurs machines et leur espèce de guenille de cuir qu'ils fabriquent des bottes comme à Bonaventure.

Le sang était monté à la figure du marin, tant le cadeau lui causait de plaisir. Avec de belles bottes dont il avait expérimenté la souplesse et la solidité, il se trouvait richement équipé. Mais il ne fallait pas profiter du monde. Il ne fit pas un mouvement pour aller les prendre.

— N'aie pas crainte, dit John, tu les as bien gagnées. Et moi je serai content de te voir partir avec.

Alors il se décida à les chausser, puis prenant dans sa main ses souliers tout battant neuf :

— Ils ne valent pas cher, dit-il avec hésitation ; mais au beau temps, pour aller à Percé... Vous me feriez plaisir en les gardant pour vous.

— Ça n'est pas de refus. Mets-les sur la planche. Je ferai le gentleman avec.

— De cette façon, on ne pourra pas s'oublier.

Jean eût voulu dire combien il lui était dur de quitter cette maison où il avait été traité en frère dès le premier jour. En fait de services matériels, ils étaient à peu près quittes. Ce qui allait lui manquer, c'était l'amitié qu'il y avait trouvée, le

contentement que John avait témoigné de sa présence. Il n'avait jamais eu de foyer. La maison de John lui en avait offert un, dont il avait usé comme du sien, où il connaissait la place du tabac, de la boisson et de la mangeaille, du feu et de la chandelle, et, à tâtons, le chemin de son lit. Jamais il n'avait remercié John Bradley et maintenant les mots ne venaient pas. Il se reprochait de n'avoir eu en tête, ces dernières semaines, que sa brouille avec Florence, au point d'avoir été indifférent à tout le reste. S'il avait pu se soulager par une confidence, se plaindre du mal qu'on lui avait fait... Mais il était trop tard. Dans quelques instants il aurait quitté la maison.

— Je vais me trouver tout dépareillé sur un bateau, à présent.

— Et moi, quand tu seras parti... J'étais acclimaté à toi...

John Bradley oubliait sa rancune. Florence disparaissait, comme soufflée au large, sur la mer.

— Oui, vous allez rester tout fin seul. Une île, c'est quasiment un bateau abandonné. Heureusement que vous avez de bons voisins. C'est une femme comme il n'y en a pas beaucoup, Mme Lauzon.

— Et Mlle Letellier, répliqua John d'un ton brutal, c'est une fille comme il n'y en a pas beaucoup non plus, il paraît !

Les mots étaient partis de sa gorge malgré lui. Et son regard, pénétrant comme une lame d'acier, cherchait celui du marin pour le forcer à avouer la vérité.

— Un beau brin de fille, on ne peut pas dire le contraire, mais qui n'est pas pour nous autres.

— Tu veux dire pas pour ceux de Bonaventure.

— Ni pour ceux de Charlottetown.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Elle me l'a dit elle-même, dret dans ma figure. Vous ne connaissez pas Florence. Elle veut quelqu'un qui aura de quoi. Alors, moi je laisse la place au millionnaire. Bonsoir ! D'ailleurs, ajouta-t-il avec un rire qui voulait être gouailleur, mais qui laissait percer son amertume, deux têtes rouges ensemble, on n'aurait pas pu s'accorder.

Il parlait sans aucune gêne. Il n'avait pas eu le moindre soupçon des sentiments de John vis-à-vis de l'institutrice. Ses attentions pour elle ? Il était dans sa nature d'en avoir pour tout le monde; de plus à titre de commissaire d'école, il était naturel qu'il essayât de la retenir dans l'île.

John respira. Mais il avait son air le plus ironique. Il se moquait de lui-même. Sur le moment, ce « nous autres » dans lequel le jeune homme l'avait englobé lui avait fait plaisir; mais son absence de soupçons lui montrait qu'il ne le considérait pas comme un rival possible. Décidément, on le traitait comme s'il avait passé l'âge de porter ombrage.

— Je ne vais pas la déranger dans son école, reprit le marin. Elle sait que je pars. Bonjourez-la pour moi. Mais je ne voudrais pas m'en aller sans dire au revoir à Mme Lauzon. C'est une dame, celle-là, « a true little lady » ajouta-t-il en anglais pour donner plus de force à ce qu'il voulait dire, et il faut bien faire les choses avec elle.

Une dame... Tête-rouge avait raison. Il n'avait jamais pensé à la définir ainsi: « A lady »... C'est peut-être pourquoi il la trouvait si distante. On n'eût pas songé à l'appeler un gentleman, lui. Il n'était qu'un habitant de l'île Bonaventure, un cultivateur pure laine.

Quand le marin reparut, John avait mis sa casquette et chaussé ses bottes. Ils descendirent la falaise et s'engagèrent sur le Pont de glace. Il s'effritait sur les bords, mais la chaussée était intacte.

— Vous savez, si un jour vous aviez besoin de moi... dit celui qui partait...

— C'est entendu. Je t'enverrais mon message par une mouette de Bonaventure.

— Je parle sérieux, vous savez. Pour les foins, comment allez-vous faire ? Moi je pourrais toujours venir, pendant une relâche, vous donner un coup de main.

— All right, my boy ! dit John brièvement, parce qu'il ne voulait pas s'attendrir.

Quand ils furent à mi-chemin, ils s'arrêtèrent, se serrèrent la main en se regardant dans les yeux, et John Bradley revint

sur ses pas. Une fois à couvert dans l'ombre projetée par la falaise, il se retourna. La silhouette de Jean le Rouge, encore agrandie par le paqueton qu'il portait sur ses épaules, demeurait visible. Il n'avait pas l'air de se douter qu'un regard le cherchait, de l'autre bord. Bonaventure était déjà du passé. Dans un instant, il serait arrivé à l'embarcadère.

John sentit une tristesse écrasante l'envahir, un sentiment d'abandon comme il n'en avait jamais connu. Il revenait à une terre subitement privée de chaleur et d'accueil, et ce pont qu'il avait construit avec tant de zèle vacillait, entraînant dans sa débâcle le seul ami qu'il croyait avoir jamais eu sur la terre.

LES mouettes étaient revenues. Elles avaient repris possession de leur fief. Loin de chercher à picorer les secrets de la sombre forêt, elles se maintenaient sur la falaise, établissant un lien gracieux entre l'île et la mer, précipitant soudain vers la surface plongeante des eaux leur aile blanche, ainsi qu'une mariée lance, du haut d'un escalier, son bouquet aux jeunes filles qui attendent leur chance d'en bas. Du moins, c'est ce qui avait eu lieu quand un jeune couple qui n'était pas de leur bord s'était marié dans une petite chapelle protestante du voisinage et après la cérémonie avait donné une petite fête dans l'hôtel où ils séjournaient.

Pour le moment, les histoires du continent n'intéressaient pas Absalon Laflamme. C'était l'époque où, la taille ceinturée d'une corde, il se laissait couler sur les entablements du roc et dans les failles pour prendre au nid les oiseaux qu'il fallait baguer.

L'été éclatait dans toute la péninsule gaspésienne avec la violence d'un torrent qui rompt ses digues. La terre semblait vouloir se dégorger de l'eau du dégel dont elle était gonflée en un ruissellement de végétation. Une Gaspésie formidable et

bardée de roc, dressée à la proue du continent Amérique, montrait au voyageur debout à l'avant des paquebots venant d'Europe un front chevelu.

Bonaventure devenait l'île d'émeraude et les habitants de Percé pouvaient voir à travers la baie le tapis verdoyant que formaient les champs. Les façades des maisons grises abandonnées souriaient au soleil qui était aussi doux, au faîte de chaque toit en ruine qu'une rangée de pigeons. L'absence de troupeaux étonnait. Ceux qui connaissaient leur histoire savaient que l'élevage des moutons avait fait la prospérité de plus de cinq cents colons, jadis, au temps de l'exil imposé aux vaincus.

L'île retournait peu à peu à sa solitude primitive. La forêt reprenait ses droits. L'îlien était de son époque: il cédait aux sollicitations d'une vie plus facile. Il craignait surtout de mourir sans les secours du médecin et du prêtre. Quand du haut de la falaise il voyait glisser, au fil d'une route du continent, une petite boule de mercure qui était une auto de tourisme, il se disait que ça donnait moins de mal à mener qu'une charrue ou une barque. Et les jeunes filles, à la grand'messe de Percé, étudiaient chaque détail de la toilette des étrangères. Elles n'étaient pas loin de raisonner comme Florence Letellier: « Pourquoi pas nous ? »

Cependant, les semailles étaient menées bon train par ceux qui étaient restés fidèles à la terre. Ils se félicitaient de la belle partance que le beau temps allait donner à toute chose. Mary Lauzon, malgré sa fragilité apparente, aidait son fils dans les travaux. Le printemps la revêtait de lumière, et son corps mince avait, dans sa robe d'un vert délavé qui avait vu plusieurs saisons, quelque chose de tendre et de fondu qui s'apparentait au jeune feuillage du bouleau penché sur le seuil de la maison Bradley.

Lorsqu'elle rentrait le soir pour préparer le repas, elle apercevait John sur la hauteur. Ses vêtements étaient bruns, de la même couleur que la terre fraîchement charruée. Sa silhouette se détachait, dépouillée et puissante, sur la nudité du champ. Il montait lentement avec le sol vers l'horizon. Il avait l'air

d'un produit magnifique de cette terre brusquement éclatée en sillons.

Le cœur de Mary allait à cet homme. Il n'en était pas d'autre sur la terre. Elle l'appelait tout bas. La pelle qu'il portait sur son épaule était un signe qu'il avait fini sa journée. Il serait si naturel qu'ils rentrassent ensemble. Il s'assoierait à table, lourd de fatigue. Elle dirait: « Tu vois, j'ai mis la nappe à carreaux jaunes. » Et son regard tomberait sur la nappe qu'il n'avait pas vue. Il répondrait: « Qu'est-ce que tu vas nous donner à manger ? » Elle l'entourerait de soins tremblants, puisqu'il était dans sa nature d'être tremblante.

Mais il s'éloignait, happé par l'autre versant du coteau.

L'institutrice était partie. Comme l'école s'était vidée dès les premiers jours de juin, elle n'avait pas attendu l'expiration de son contrat. Le séjour dans l'île lui était devenu insupportable. Elle ne comprenait pas le changement d'attitude de John Bradley et était prête à se considérer comme une victime d'un sort injuste. Elle songeait à Jean le marin qui avait renoncé à elle si facilement. Son souvenir lui brûlait le sang. Elle le regrettait. Elle n'était pas sûre de n'avoir pas commis une sottise en le repoussant. Elle se reprochait d'avoir manqué de courage. La sagesse commençait à venir. Un hiver à Bonaventure lui avait presque fait passer le goût des frivolités d'une station balnéaire, et le séjour dans la petite maison ordonnée et tranquille de Mme Lauzon avait été une cure après l'agitation qui régnait là-bas, à l'hôtel des Trois-Pistoles.

Jean le Rouge parti, elle n'osait plus dire tout haut: « Moi je veux avoir du bon temps ! » Son départ faisait un vide en elle. Mais il était inutile de chercher à le rattraper. Il n'était pas de ceux qui reviennent sur leurs pas... Ni de ceux qui restent fidèles à un amour ou à un chagrin. Il se consolait vite. Son sort à elle serait peut-être celui qu'elle redoutait tant: d'épouser un petit cultivateur, de vivre dans la brousse où elle élèverait une bande d'enfants, et de revenir malgré elle aux traditions ancestrales.

Les jeunes contrebandiers étaient toujours dans leur prison. Ils tournaient à la neurasthénie, au grand souci du gardien.

Yves Quémeneur remuait ciel et terre à leur sujet. Il parlait d'eux à son curé, il harcelait le député du comté. Il cherchait des volontaires pour se rendre à Québec pour remettre une pétition au Premier Ministre.

Ils furent enfin avisés que leur procès viendrait en octobre. Malgré la déception de ne pas être libérés pour la saison de la pêche, ils éprouvèrent un soulagement. Dans leurs âmes de simples, ils finissaient par se demander si on n'allait pas les oublier en prison toute leur vie. Ce futur procès donna un aliment nouveau aux conversations. Ils allaient pouvoir compter les jours.

Adhémar avait fait plusieurs voyages à Gaspé. D'accord avec sa mère, il décidait enfin de chercher les moyens de prendre le large, lui aussi. Car une terre que ses habitants désertent semble atteinte d'un mal mystérieux, et ceux qui restent ne résistent pas longtemps. D'un séjour à l'hôpital de Gaspé où il avait été soigné d'un abcès à la hanche, quand il avait quinze ans, il avait gardé un souvenir heureux. Il alla trouver l'aumônier qui était venu chaque jour passer un moment auprès de son lit. Le Père Lessard était vieux aujourd'hui. Cependant, il n'avait pas oublié Adhémar Lauzon et il promit de l'aider à trouver une place.

Les bateaux s'armaient pour la pêche. Des rumeurs pessimistes circulaient, venues on ne savait d'où, et que les pêcheurs, qui ne disposaient d'aucun moyen d'information, n'étaient que trop portés à croire. Le prix du poisson allait encore tomber plus bas que les années précédentes. Certains marchés d'Europe, l'Italie par exemple, allaient lui être fermés. « Il y a la guerre par là », disait-on. Ils enviaient le trafic lucratif que représentait l'île aux Oiseaux pour les malins comme Roméo Ridell. Plusieurs offrirent de prendre la place d'Albert Francœur sur sa vedette.

Les villas du continent se rouvraient; des peintres plantaient leur chevalet sur la falaise, vis-à-vis de la fameuse Roche-Percée. Les touristes faisaient leur apparition. Des pêcheurs tondaient les pelouses, lavaient les autos, portaient les bagages; d'autres commençaient leur guet anxieux sur la route ou rôdaient autour

des hôtels. Le plus grand nombre, cependant, reprenaient vaillamment la campagne de pêche. Yves Quémeneur était de ceux-là.

Ce ruban de route onduleuse qui courait le long de la côte gaspésienne se déployait dans le paysage le plus grandiose et le plus varié du monde, tantôt surplombant la mer de falaises vertigineuses, tantôt s'abaissant à son niveau, passant de la montagne couverte de bois épais à la vallée riante. À chaque tournant brusque, à chaque descente rapide, à chaque précipice côtoyé, elle offrait à l'automobiliste une chance de se rompre le cou, et ceci expliquait son attrait aux yeux des audacieux. On n'imaginait pas mieux comme « scenic railway » chez les Américains. Les sportifs se fussent méprisés de n'avoir pas fait le tour de la Gaspésie. Elle avait plus de vogue que les chutes du Niagara dont on parlait vraiment depuis trop longtemps.

Grâce à cet engouement, le pays prenait un air d'animation. Les enfants couraient pieds nus sur les chemins échauffés. Les dollars tombaient dans les escarcelles des bourgeois: marchands, tenanciers d'hôtels et de restaurants. L'indigène n'en profitait guère. N'ayant rien à offrir, il ne pouvait rien attendre. Les légumes et les fruits venaient à grands frais des villes. Le colon ne savait rien des méthodes de culture moderne, et il ne fallait pas compter sur lui pour approvisionner les hôtels.

En cette deuxième quinzaine de juin, une agitation régnait dans les villages de la côte. Le Canadien National organisait un train d'excursion qui devait coïncider avec la fête de Saint-Jean-Baptiste célébrée en grande pompe à Montréal. Les femmes étaient les plus enthousiastes.

— Un beau voyage, disaient-elles, un jour et une nuit dans les chars ! Et ça ne coûtera que sept piastres.

Elles eurent vite fait de trouver l'argent de leur billet, même celles qui, n'ayant pas la moindre notion de l'économie, s'apercevaient souvent qu'il leur manquait cinquante cents pour acheter de la farine. Et au jour dit, elles grimpèrent gaîment le marchepied des hautes et larges voitures.

— Dépêchons-nous, criait-on, le char va être paqueté !

Les hommes s'installèrent dans les fumoirs, gardant sur

leur tête leur chapeau de feutre et mettant veste bas. Affalés sur les coussins de cuir, la pipe au bec, ils devisaient entre eux comme d'habitude. Il était question du prix du bois et du poisson. Le bois et le poisson les conduisirent à la politique. Ils jetaient de loin en loin un coup d'œil sur le pays forestier coupé de terrains défrichés, qui n'était pas nouveau pour eux. Leur intérêt se réveillait à l'apparition d'un clocher argenté de village niché au creux d'une baie ou dans une échancrure de forêt, d'une tour blanche à coupole rouge de phare à la pointe d'un cap. Un ciel immense et bleu se déployait sur les maisons aux gaies couleurs, et les voiles des barques de pêche occupées à picorer la mer penchaient sous le vent. L'air qui entraînait dans le wagon sentait la morue fraîche, le trèfle et l'écorce de sapin.

Au passage de stations isolées, on voyait des jeunes hommes dont on ne distinguait pas bien à leur équipement — chemise kaki, chandail rouge, hautes bottes lacées — s'ils appartenaient à la terre, à la mer ou à la forêt, appuyés au bâtiment de bois brun de la gare, dans une attitude abandonnée, un rêve dans les yeux, une pesanteur songeuse sur les traits. Le paysage leur communiquait son immobilité. On eût dit qu'ils étaient là depuis longtemps, et qu'ils allaient rester là longtemps après que la fumée du train aurait disparu.

Les femmes avaient pris possession des banquettes de velours vert qui leur donnaient la sensation d'un confort inouï. Elles avaient fait pivoter les dossiers des sièges pour se grouper selon leurs affinités, relevé les stores, ôté leurs chapeaux. Les plus jeunes exhibaient une indéfrisable toute récente. Une joie débordante régnait. Tous soucis étaient oubliés. Il n'y avait plus à cuire le pain et à traire la vache. On allait se nourrir des galettes qu'on avait apportées, des sandwiches au beurre de cacahuète ou à la mélasse. D'heure en heure, un employé apparaissait dans l'allée centrale, portant, suspendue à une courroie passée à son cou, une large corbeille remplie de friandises: chocolat à la noix, nougat, pastilles de menthe. Les enfants, qui s'étaient peu à peu enhardis et quittaient à chaque instant leur place pour aller remplir leur timbale de papier à l'appareil distributeur d'eau, se rapprochaient de leur mère, la suppliant des

yeux. Oranges, bananes, petites bouteilles de ginger ale où trempait une paille étaient tentantes. Quand vinrent les cornets de crème glacée, on n'y put résister. Bah ! on n'était pas des touristes tous les jours. Tant qu'on aurait quelques sous dans sa bourse... Les illustrés du marchand avaient moins de succès. Lire ne leur avait jamais paru une occupation de voyage. Et d'ailleurs toutes ne savaient pas lire.

Quelques-unes n'étaient peut-être pas là pour leur plaisir. Trois femmes encore jeunes et une petite fille venues du même village étaient assises ensemble. Rien ne les distinguait au premier abord des autres. Elles montraient à cette première étape du voyage la même animation joyeuse. L'une avait mis du rouge à ses pommettes; ses yeux brillaient d'un éclat aigu.

— C'est la maladie des poumons, dit-elle. J'irai à la radio à l'Hôpital Général. Le médecin a dit que c'est nécessaire. Il fallait profiter du voyage à bon marché.

— Moi, je ne sais pas ce qu'est. Des nuits entières à tousser. Mon linge est tout trempé le matin. Faudrait boire du lait et pas travailler. Qui est-ce qui va faire le ménage ? On est dix à la maison. Du lait ? On n'a pas tout à la main, nous autres ! Avec quoi qu'on nourrirait une vache ? On est sur une terre qu'est pleine de roches.

La troisième dit :

— Moi, c'est les rognons. Je vais aller trouver le Frère André. Et pour ma mère aussi. Elle a le cancer. Son estomac est creusé comme une citrouille.

L'enfant, qui se portait bien, écoutait ces histoires de maladies avec un intérêt énorme.

Le conducteur en uniforme marine et casquette galonnée, chemise blanche empesée et cravate noire impeccable traversait le train sans se presser, pour le contrôle, avec un regard de bonhomie derrière ses lunettes. Il s'informait dans son langage bilingue, de la santé et des affaires des voyageurs qu'il reconnaissait, répondait aux questions de ceux qui prenaient le train pour la première fois. Il levait les glaces qui avaient résisté aux efforts des femmes, posait la main sur la tête des petites filles qui

sautillaient dans le passage, plantait dans le ruban du chapeau des hommes le carton qu'il remettait en échange du billet.

Ils étaient trois voyageurs de l'île Bonaventure: Mme Lauzon, son fils et John Bradley. Celui-ci allait voir Annette. Adhémar s'était joint à un groupe de jeunes gens; John avait filé vers le fumoir.

Mary s'assit à côté de Mme Quémeneur qu'elle fut heureuse de trouver là. Mme Quémeneur joignait à sa bonne humeur souriante une certaine retenue. Mary se sentait un peu étrangère parmi les autres, n'ayant jamais eu le goût des familiarités et des bavardages.

Quand l'effervescence se fut calmée, elle se tourna vers la vitre et laissa son regard errer sur l'immense paysage. Au pied des hauteurs boisées et sévères apparaissaient des anses blondes d'une indicible douceur et le regard bleu de la mer. Tant que la voie ferrée serra de près la côte, elle ne se trouva pas trop dépaysée. Anse-du-Cap, Anse-aux-Gascons, Port-Daniel, tous ces noms lui étaient familiers, et même lorsqu'on fut entré dans la Baie-des-Chaleurs dont les contours se perdaient à l'horizon, les villages clairs continuaient à être posés comme des colombes dans les échancrures de la forêt. Le sable de la grève revêtait une belle coloration rougeâtre et la mer vaporeuse était douce comme les eaux d'un fleuve. Mais à mesure qu'on approchait de la grandiose vallée de la Matapédia, les habitations devenaient plus rares et les voyageurs sentaient avec angoisse se refermer sur eux la forêt trouée de lacs qui gardaient leur aspect inviolé. Ils ne voyaient en levant les yeux que la procession des sapins dont les cimes se détachaient sur le ciel crépusculaire. Une ferme isolée dans la brousse présentait un aspect saisissant, tirant une noblesse de son isolement, refusant de participer à la vie étroite des villages, opposant son silence à leurs bavardages, et les parcelles défrichées qui l'entouraient faisaient songer à des morceaux d'âme autant qu'à des morceaux de terre, émouvants témoignages de fortitude humaine. Au milieu du déroulement des collines velues apparaissaient des prairies d'une grâce virgilienne où se pressaient les pâquerettes, comme si la nature eut attendu la présence de l'homme pour produire la fleur. Le

train s'arrêtait en pleine solitude, au milieu d'un pont enjambant une petite rivière crêtée d'écume, on ne savait pourquoi, peut-être pour écouter les eaux parlantes, qui sont la voix du paysage.

Il faisait presque nuit quand on arriva à la station de Matawaki. Le conducteur vint annoncer qu'il y aurait un arrêt suffisant pour permettre de souper. Il leur désigna un bâtiment de gare.

— Le repas coûte trente-cinq sous, dit-il obligeamment. Vous pouvez aussi trouver des sandwiches, du thé et du café chauds. On repart dans trois quarts d'heure.

La plupart restèrent à leur place et déballèrent leurs provisions.

Mary se laissa glisser à terre. Adhémar avait disparu avec ses camarades. Elle n'avait pas faim. Elle prit un petit chemin qui s'ouvrait devant elle. Au premier tournant apparurent les lumières d'un village, celui qui donnait son nom à la station. Les maisons n'étaient pas groupées, mais s'échelonnaient, avec un air d'indépendance, le long du chemin. Après cette longue journée d'immobilité, elle avait plaisir à marcher et à sentir fléchir et rebondir sous son pas le trottoir de planches bordé de hautes herbes. Les gens n'étaient pas couchés. Elle entendait un pas d'homme derrière elle.

Il la rattrapa. Elle fut toute saisie de reconnaître John Bradley. Elle le croyait en train de souper, avec ceux de sa bande. Elle l'avait à peine vu de la journée.

Il paraissait joyeux, et comme sa joie n'avait d'autre témoin qu'elle, comme elle n'était pas provoquée par une présence étrangère, qu'elle n'avait pas à en prendre ombrage, cette fois, elle sentit tout son cœur s'y prêter.

Il lui prit le bras, à la façon d'un jeune homme, la soulevant à chaque pas. On voyait qu'il était content de la retrouver.

— On n'est plus si leste pour monter les côtes; mais on peut encore tirer son bout', hé, Mary, old girl ?

Le bras de Mary se raidit. Mon Dieu, comme une femme était susceptible quand la quarantaine approchait ! Autrefois,

elle eût ri de ce qu'il venait de dire et se fût amusée à se laisser à moitié porter par lui. Au lieu de cela, elle força l'allure, refusant de céder à la sollicitation caressante de ce bras musclé qu'elle sentait tout contre elle.

« Old girl », l'avait-il appelée... C'était dans sa bouche un terme d'amitié, mais qui n'allait bien qu'aux filles de vingt ans qu'on traite en camarades. Pourquoi fallait-il qu'il donnât à ses gestes et à ses paroles l'accent de la plaisanterie ? Devant ce manque de chaleur de sa part, il lui lâcha le bras et ils marchèrent côte à côte sur le trottoir étroit où leurs corps se touchaient.

Ce n'était pas par hasard que John avait pris ce chemin. Il finissait par se sentir la tête lourde dans l'atmosphère du fumoir empuanti par l'odeur forte du tabac indigène, et à en avoir assez des compagnons ressassant les mêmes propos. Ce village inconnu de Matawaki attirait le curieux qui était en lui. Et il avait été amusé de voir à quelques pas devant lui la silhouette de Mary Lauzon campée sur ses petits souliers, l'air d'une jeunesse, vraiment, dans son tailleur bleu, et qui trottait comme à un rendez-vous. Elle était capable de manquer le train. Heureusement qu'il allait la ramener. D'être sortis de leur cadre les faisait paraître aux yeux l'un de l'autre des êtres nouveaux.

Le village n'avait d'indien que le nom. Il était d'un caractère moins animé, mais aussi moins précaire, que ceux de la côte. Les modestes logis, séparés par un jardinet entouré d'une légère clôture, revêtaient à cette heure un air d'intimité. John songea à sa maison de l'île où il vivait seul. Il y avait encore des gens sur les porches surélevés protégés de claires-voies, des hommes en manches de chemise, des femmes aux bras nus. Ils causaient d'une voix tranquille, ou bien ils ne disaient rien. Ils dominaient le passant qu'ils voyaient sans être vus par les interstices de la vigne vierge et des lilas encore en fleurs. Dans leur sécurité paisible, ils semblaient plaindre celui qui errait.

Les stores étaient tirés devant la plupart des fenêtres et la lumière des lampes qui filtrait par-dessous semblait lointaine. Un homme, une femme se préparaient à se coucher,

ôtaient en même temps leurs vêtements, avec les mêmes gestes, avec le même désir de repos et d'amour. Un homme, une femme, et cela paraissait si naturel. C'était la vie solitaire qui ne l'était pas. Pourquoi ne se trouvaient-ils pas à être, John et elle, cet homme et cette femme ?

John qui n'admirait, une fois sorti de son île, que tout ce qui en était différent, et principalement le gigantesque, les ponts, les gares, les élévateurs à grain et toutes les constructions étonnantes des grandes villes, dit d'un ton où la condescendance se mêlait de mépris, en détournant la tête de ces petites maisons dont il venait d'envier l'intimité :

— Tout ça, c'est du vieux style !

Le chemin monta plus brusquement encore, aboutissant à une plate-forme rocheuse où se dressait une église. Une église toute en pierre cette fois, et haute, et imposante avec ses deux tours et dont l'ombre même qu'elle projetait était sculptée.

Ils montèrent les larges marches circulaires taillées dans le roc. Cela leur parut solennel et imposant. L'église ne permettait d'arriver à elle que par paliers. Ils se firent l'effet de pèlerins venus de loin. Mary, seule avec John dans un monde inconnu, demanda une grâce.

Ils poussèrent une porte matelassée. La nuit régnait à l'intérieur. Ils demeurèrent, intimidés, au bas de l'église, agenouillés sur des prie-Dieu qu'ils trouvèrent devant eux. À peine s'ils distinguaient le maître-autel lointain, à la lueur de la lampe du tabernacle. Jamais ils n'avaient rien vu de si majestueux que l'immense vaisseau d'ombre. Que cela les changeait de la chapelle de leur île avec sa vierge à la grâce enfantine ! John y pensait à cet instant. Il lui arrivait d'entrer au passage dans la chapelle abandonnée, le soir, quand il n'y avait personne en vue... Ainsi était John...

Un prêtre descendait la nef de côté en se dirigeant vivement vers la sortie. Sa soutane faisait un bruit soyeux en fendant l'ombre. Il n'y avait plus personne. Il allait sans doute fermer la porte pour la nuit. Ils se levèrent et se trouvèrent sous le porche en même temps. Leur présence surprit le prêtre. Il se

tourna vers eux comme s'il allait leur adresser la parole. Ils étaient peut-être dans la peine, ces deux étrangers à l'attitude gênée. Ils avaient peut-être besoin de lui... Mais ils demeuraient côte à côte, tête baissée, sans répondre à son mouvement. Il s'éloigna dans la direction du presbytère dont on voyait de l'autre côté du chemin les grandes fenêtres éclairées.

Le terre-plein qui s'étendait devant l'église était cintré d'une balustrade de fer. Mary et John vinrent s'y accouder. Devant eux dévalait la route en pente bordée d'arbres par laquelle ils étaient venus. Ils cherchèrent à retrouver parmi les feuillages assombris les maisons qu'ils avaient vues au passage. Il restait à présent très peu de lampes à briller aux fenêtres.

Mary leva les yeux vers l'horizon.

— Oh ! John, cria-t-elle, regardez là-bas !

Le spectacle était saisissant. Par-dessus la forêt qui s'étendait sur l'arrière-pays, marquant la terre de son ombre indélébile, apparaissait un immense ruban d'eau lumineuse, d'un bleu immatériel, figé, sur lequel la nuit n'avait pas de prise et qui donnait, malgré sa délicatesse, l'impression d'une insondable profondeur. Mary était frappée de stupeur. Était-ce la mer ? Était-ce l'horizon ? La grande coulée azurée pénétrait à perte de vue dans le barrage des arbres. Alors que tout s'assombrissait, elle demeurait d'un bleu virginal, comme si toute la douceur et la tendresse de la terre se fussent fondues en elle. À la fois immobile et vivante, elle était d'une majesté et d'une grandeur inconcevables. À présent que la nuit était tombée autour d'eux, Mary et John eussent pu croire à l'existence d'une autre terre sur laquelle se levait le jour.

— C'est le Saint-Laurent, dit John au bout d'un moment.

— Ah ! fit Mary, retrouvant le souffle, c'est bien beau !

— On a bien fait de monter par ici.

Leurs yeux ne pouvaient se lasser de plonger dans l'immense ceinture d'eau. Ils ne voyaient plus qu'elle, et leur cœur était noué dans son miracle. La sauvagerie de la forêt était abolie. Ils se sentaient rapprochés au milieu de ce pays

inconnu qui versait sur eux tant de douceur profonde. Chacun était détaché de soi, arraché à la solitude de soi, au gouvernement erroné de soi, se libérait d'une attitude dans laquelle il se figeait depuis tant d'années. Mary devenait plus démonstrative, John cessait son badinage. Ils s'abandonnaient à leur instinct plus qu'à leur raisonnement.

Tout à coup, ils se penchèrent sur la balustrade. Ils venaient d'entendre un murmure de voix. De l'eau se détachait goutte à goutte du roc; un gobelet qu'on reposait sur la pierre tinta. Ils descendirent les marches, pénétrèrent dans la crypte d'ombre qui se creusait dessous. C'était une grotte. Il n'y avait plus personne. Leurs genoux se heurtèrent aux parois rocheuses et leurs yeux finirent par distinguer une petite statue placée dans une niche au-dessus d'un bassin naturel rempli d'eau.

— C'est Notre-Dame du Bon Secours, murmura Mary en tombant à genoux.

John prit le gobelet qui pendait à une chaînette, le plongea dans la source, but la moitié du contenu et le tendit à Mary qui le vida lentement.

LE presbytère de Saint-Pierre est une grande bâtisse plate au bord de la route. Il y a devant un jardinet entouré d'une clôture de piquets qui fléchit par endroits. Un parterre rond est dessiné au milieu, mais complètement chauve encore en cette fin de juin.

Gautier Malo a frappé deux fois à la porte, et, un pied sur la marche, les mains sur les hanches, il attend. La porte s'ouvre. Un homme paraît. Il est lui aussi en culottes et bottes de pêcheur; sa chemise grise est déboutonnée à son cou. Le vent rabat sur son front des mèches de cheveux rudes. Ses tempes sont dégarnies. Il est de stature médiocre, mais il donne une impression de sveltesse et d'agilité. Les yeux sont gris, chercheurs, obstinés, plutôt tristes, non sans méfiance. Des yeux d'eau dormante en surface, et quand ils brillent, d'acier.

Le visage osseux s'éclaire à la vue du jeune homme.

— C'est toi, Gautier. Entre donc !

Il le précède dans une pièce qui doit servir de bureau. Il y a une grande table avec un téléphone posé dessus, deux chaises boiteuses, une bibliothèque avec de vieux livres ra-

cornis, de ceux qu'on n'ouvre jamais. La littérature moderne est représentée sur un rayon par quelques volumes à couverture jaune ou grise, appuyés tant bien que mal l'un contre l'autre. Tout est d'une pauvreté décente et poussiéreuse.

L'homme avance le pot à tabac vers son visiteur.

— Tu fumes ?

— Non, M'sieu le Curé.

Gautier s'est assis. Il garde la tête penchée et ses mains croisées pendent entre ses genoux.

— Tu fais la face de carême. Ça ne va pas mieux chez toi ?

— Ça n'ira jamais mieux.

Un silence. Le curé Francis est patient. Mais il songe à la besogne qui l'attend. Dans un geste qui lui est particulier, il fait tinter au fond de ses poches son couteau, sa montre, la clé de la sacristie. Il se préparait à descendre à son hangar quand Gautier est venu. Les barges ne vont pas tarder à rentrer. Il sera encore là à onze heures ce soir, à placer le poisson sur les vigneaux.

— Alors ?

Gautier relève la tête. Sa bouche a une contraction nerveuse.

— Je vais m'en aller.

— T'en aller où ?

— J' sais pas encore. Mais c'est plus tenable ! Chaque fois que j'arrive, c'est pour entendre des raisons. J'apporte jamais assez ! C'est l'idée du père qu'il y a de l'argent à gagner en ville.

— Tu lâcherais la pêche ?... Et l'oncle ?

— Il prendrait quelqu'un. Il y a Joë Maloney qui n'a plus de barge. Il serait bien content de me remplacer.

— Et sa fille ?

— Il y a de la place chez nous.

— Une bouche de plus à nourrir.

— Elle gagnerait. L'été, il y a du travail, à cause des touristes.

— Tu as une idée de ce que tu veux faire en ville ?

— N'importe quoi !

— Ça n'est pas un métier. J'en connais d'autres qui ont raisonné comme toi. Ils sont restés sur le pavé.

— Je suis bien décidé.

— Alors, je ne vois pas pourquoi tu viens me consulter.

Gautier perd de son assurance.

— Je voudrais que vous me disiez que je suis du bon bord. Vous connaissez le père: pas capable de s'aider lui-même. On menace de lui ôter le secours. Les enfants sont trop jeunes pour gagner. Et ce n'est pas avec ce que j'apporte qu'ils peuvent se nourrir.

Le problème n'est pas nouveau pour le curé. Chaque jour il lui en est soumis de semblables. Son devoir est d'empêcher l'exode vers les villes. Mais encore faut-il que les gens trouvent sur place l'emploi de leurs deux bras.

— Prends conseil de toi-même, Gautier. Ne t'emballe pas. Les jeunes s'en vont en ruines dans les villes. Et tu comprends bien que si tu pars, tu leur ôtes le pain de la bouche, chez toi. Pourquoi ne pas attendre la fin de la saison de pêche ?

— C'est presque impossible alors de trouver quelque chose. À présent, on engage du monde sur les bateaux du fleuve et dans les hôtels; on a besoin de guides dans les clubs de campagne. J'aurais aimé une place dans un bureau, mais je ne suis pas assez instruit. Si je ne réussis pas, je n'aurai qu'à revenir. Il n'y aura rien de perdu.

Le prêtre réfléchit. Il regarde le jeune homme qui s'exprime avec plus d'énergie que de coutume. Peut-être ce départ sera-t-il son salut. Il a toujours éprouvé pour lui une sympathie particulière et beaucoup de pitié. Ce garçon un peu faible était destiné à être une victime. Il payait pour la veulerie des siens. Cette physionomie fine, ce corps délicat n'étaient pas faits pour une barge de pêcheurs. Et ce fardeau d'une famille entière sur des épaules de vingt ans !

— Tu n'as peut-être pas tort, Gautier.

— Vous ne m'obstinez pas ?

— Si tu ne te fais pas d'illusions et si tu t'attends à rencontrer le pire. Cela demande du courage.

— Du courage, je crois que j'en ai eu jusqu'à présent !

— C'est vrai. Écoute-moi. On reparlera de ton projet à tête reposée. Reviens demain après les vêpres. La nuit me donnera peut-être des idées. Je te recommanderai à des confrères. À présent, il faut que j'aille mettre mon poisson en arrime.

— Je sais, M'sieu le Curé. Et voilà que je vous ai arriéré. Je vais vous donner un coup de main.

— C'est une bonne idée. Viens donc !

Ils descendent à la côte où le prêtre a son installation de saleur. Un doris est en train de débarquer du poisson. Deux pêcheurs remplissent des mannes de morues qu'ils transportent jusqu'au hangar où le curé les pèse. Il leur remet un bon en échange. Puis il roule ses manches jusqu'au coude, enfle sa combinaison et détache de son clou le couteau de saleur.

Gautier le regarde. Comme il est maigre dans son accoutrement minable ! Il a l'air fatigué, soucieux. Ses cheveux se clairsèment autour de sa tonsure. Il n'a de riche que cette dent d'or qui brille de côté à sa mâchoire quand il parle. Gautier ne voit plus en lui que le compagnon de peine. Le curé, qui a surpris son regard, lui sourit.

— Que c'est donc haïssable de vous voir faire un métier pareil, Monsieur le Curé !

— Si tu crois que j'ai le choix ! Il faut vivre hein ? Ce ne sont pas mes paroissiens qui vont remplir ma bourse. Il n'y a plus à compter sur le casuel. Personne ne paie plus la dîme. Chacun dit : « Moi, j' suis pas capable, l'autre paiera ». Tu as vu le presbytère ? Il tombe par morceaux. Dorilda a trouvé un porc-épic dans sa cuisine l'autre jour. C'est plein de trous. La dette de l'église monte de plus en plus. Je dois un an de gages à ma ménagère. Il faudra bien que ça se règle un jour ou l'autre. On ne sait plus où donner de la tête. Ils viennent tous se plaindre : « La pêche s'ouvre, m'faudrait des avances ». Il leur manque toujours quelque chose : de la gazoline, du sel, le filet ne tient plus. Les grands-pères étaient plus vaillants. Quand on commence à réclamer aux autres, on ne réclame plus rien de soi. Un me faisait voir ses bottes ce matin : « C'est tout en guénille, M'sieu le Curé. » Il n'a pas regardé ma soutane !

Il se trompe. Tout le monde connaît la soutane du curé Francis, rapiécée, déteinte aux aisselles, avec deux ou trois grosses épingles à ressort pour renforcer les boutons. Pour la ménager, il ne la met que pour les offices. Et ses souliers, dont il dit qu'ils n'ont rien d'ecclésiastique, en peau de « bœu » rougeâtre qu'il ressemelle lui-même.

— Vous étiez mieux à Saint-Polydore, Monsieur le Curé ?

— C'était la brousse, si tu veux, mais on se tirait d'affaire. Moi, j'en venais, de la brousse. Je suis fils de cultivateur. Et tu connais le dicton : « Avec une hache et une poche de farine, le défricheur se débrouille ». Quand je suis arrivé là, ça branlait dans le manche. C'était encore plus pauvre que par ici. Et ils n'avaient pas la pêche. Une terre maigre, pas de récolte. Alors on s'est mis tous ensemble. Une seule équipe pour défricher, cultiver, bâtir. Le même ordinaire pour tout le monde. C'était plus économique. On partageait tout. À la fin, on a monté une scierie, on a eu une basse-cour à renards, une ferme-modèle. J'ai fait venir les abreuvoirs des Etats. Tu vois ça, en pleine brousse ! Les chasseurs venaient visiter. Je dirigeais tout. Juste le temps de dire la messe. Fallait être partout à la fois, se démener pour vendre les pelleteries, le bois, tout ce qu'on produisait, et en plus aller baptiser les petits Indiens dans les réserves. On ne voyait guère la couleur de l'argent, mais on ne pâtissait pas, on faisait sa vie. C'était un temps dur, peut-être le bon temps. Mes paroissiens avaient confiance en moi. J'étais un colon comme eux, et pas le dernier à manier la grand'hache. La cure de Saint-Pierre s'est trouvée vacante. Personne ne tenait à la prendre. Tout allait trop mal dans le pays. On a pensé faire un cadeau à un petit curé-missionnaire. Peut-être trouvait-on qu'il devenait trop indépendant, qu'il avait trop d'idées à lui, qu'il n'allait jamais *badrer* son évêque. Il aurait fallu avoir le temps de se toiletter pour ça. Je sais bien que je ne suis pas assez smart pour une belle paroisse, mais je ne demandais qu'à rester où j'étais.

Gautier rit, de son rire silencieux. Il pense à un de ces curés si « smart » auxquels fait allusion M. Francis. C'est celui de Rivière-aux-Rats qui passe souvent à Saint-Pierre, au volant de

son auto, un cigare à la bouche, son grand chapeau de paille sur la tête. Il va pêcher le saumon au club américain.

— Enfin, il n'y a eu qu'à obéir, poursuit le curé Francis. Mais qu'est-ce que je peux faire ici ? C'est tout le pays qui est malade, la population exsangue. Les prêtres ne les guériront pas à eux tout seuls. Nos pêcheurs sont découragés, et le découragement, c'est la pire maladie. Dans le bois, on n'a pas le temps de s'apercevoir de sa misère. Ici, ils se croisent les bras. Ils ne réagissent pas. Les jeunes se mettent en boisson quand ils en ont la chance, deviennent des bootleggers à la première occasion. À présent, c'est plus difficile, à cause des mounties de Gaspé. Mais le Gouvernement aura du mal à empêcher ce trafic. La plus belle jeunesse du monde pourtant : ça se contente avec rien ; c'est généreux, obligeant, fidèle à sa famille. Mais il faudrait les aider. Pas par le secours direct, qui est une mauvaise chose. Il y aurait d'autres moyens. On va finir par les décourager dans leur religion. Sais-tu comment les prêtres sont obligés de commencer leur sermon ? « Il faut payer vos taxes d'église. Les dettes de l'église sont privilégiées. Il faut payer l'église avant tout le monde. » Moi, ce n'est pas des redevances que je leur demande, mais de la confiance et de la bonne volonté.

Il s'échauffe. Il a souffert de ce manque de confiance, souffert de son inaction. Il brûle de reprendre son rôle de missionnaire, c'est-à-dire d'organisateur autant que de chef spirituel. Un organisateur qui n'est pas taillé pour les grands projets, mais pour les entreprises modestes et ingénieuses auxquelles il apporte une incroyable obstination.

À Saint-Pierre, il se débat. Il ne sait comment approcher ces hommes essaimés sur la mer. Essaimés aussi dans leurs idées. Il ne les tient pas en main comme il tenait ses défricheurs. Il a gardé la nostalgie de la forêt où il croit entendre encore résonner les coups de hache ; il hume dans l'air la fumée bleue des abatis qui brûlent ; il se rappelle le jour où il a béni du dehors la chapelle-école de Saint-Polydore, où le dernier bardeau du toit venait d'être cloué. Il voit les hommes rangés,

debout, sur son faîte et la frise vivante qu'ils formaient sur le ciel.

Ici, il sale du poisson ! Il sert d'intermédiaire entre le marchand et le pêcheur.

— À ce compte-là, le sacerdoce n'y gagne pas. Je ne peux pas être à trafiquer pour eux toute la journée et m'occuper de mon église, même si je prends sur mon sommeil. Et encore ils ne sont pas contents. Mais je les plains. Quand un homme est au fond d'un puits, on ne peut pas lui crier de s'en sortir tout seul.

— Selon vous, M'sieu le Curé, qu'est-ce qu'il faut faire ?

— Le problème dépasse les bonnes volontés individuelles. Le clergé ne peut pas tout entreprendre. Il faudra une réorganisation du pays qui viendra de haut. La Gaspésie, « le paradis des touristes » selon le slogan à la mode. Hé oui, si le tourisme était organisé. Tout manque: pas de journaux pour crier les besoins de la province. Il y a bien une feuille de chou venue d'ailleurs qui circule ici: ce qui s'y trouve de gaspésien ce sont simplement les courriers de paroisses annonçant les mariages et les baptêmes. Pas de petites industries; pas de marchés: il faut recourir à Toronto et aux Provinces Maritimes pour se vêtir et s'alimenter. Le pêcheur lui-même achète tout ce dont il a besoin. Bas, bottines et tricots, chandelle et savon, on ne fabrique plus rien à la maison. Dès qu'il a pris pour cinq piastres de poisson, il court chez le marchand général. Il est content quand il a à souper, et il ne pense pas au déjeuner du lendemain. La pêche se meurt parce que personne ne la protège. Pas de réfrigérateurs pour le hareng sur la côte; pas de train de marée pour les grands centres. La police n'existe pas dans la plus isolée des provinces. La justice prend trop de temps à sévir. On est encore comme des sauvages. Personne n'entend parler de bibliothèques ou de cinéma, de séances récréatives où l'on ressusciterait nos chansons de folklore. Tiens, nous aurions besoin d'un Mussolini !

Son idée l'amuse. Son visage gris s'éclaire. Il rit, en montrant sa dent d'or et se tourne vers Gautier.

— Tu vois ça, Mussolini en Gaspésie ? En trois mois il aurait transformé le pays. Moi je n'aurais pas peur de lui souhaiter la bienvenue.

Le curé Francis était en train de débrider son amertume. Depuis deux ans qu'il était à Saint-Pierre, il n'en avait jamais eu l'occasion. Et cela le soulageait. Ils avaient fini d'étendre le poisson sur les vigneaux et ils s'étaient assis côte à côte sur la pente gazonnée en face de la mer. Gautier levait sur lui son visage de clerc et suivait ses propos avec une attention passionnée. Quelqu'un lui parlait en égal, d'âme à âme. Il retrouvait l'ambiance de ses années de séminaire. Le curé Francis avait peu à peu, et comme à son insu, élargi le débat, ébauché des plans, indiqué des remèdes. Cela changeait des lamentations habituelles.

Ils se levèrent. Le prêtre lui mit la main sur l'épaule. Ses yeux reprirent leur aspect d'eau dormante.

— Je ne sais pas pourquoi je te raconte tout ça. Ma parole, je me demande si je n'allais pas à la fin me laisser prendre dans leur défaitisme. Non, non, il faut continuer à se débattre avec l'aide de Dieu, car ce ne seront pas les politiciens qui vous soutiendront.

Ils marchèrent en silence jusqu'au presbytère.

— N'oublie pas. Viens demain, Gautier. On s'occupera de ton affaire.

Le prêtre demeura appuyé à la barrière, écoutant décroître le pas de Gautier. Dans quelque temps, dans quelques jours peut-être, il reprendrait la même route, son paquet de hardes sur son épaule, chaussé comme aujourd'hui de ses mocassins légers de toile brune qui faisaient si peu de bruit. Encore un jeune de Gaspésie parti courir sa chance dans les villes.

DEBOUT sur la galerie, son observatoire habituel, John regardait s'effacer sur la mer un couchant magnifique. Une lumière brillait sur l'autre rive, dans la villa encapuchonnée de bardeaux rouges dont la vue lui était si familière. À l'horizon les montagnes passaient du violet au noir. Le crépuscule d'été se prolongeait. Au lieu de rentrer, il descendit les marches de la galerie et se dirigea vers la falaise. La nuit d'été n'invitait pas à dormir.

Quelques jours auparavant, Adhémar avait reçu une lettre du vieil aumônier de Gaspé, lui annonçant qu'il lui avait trouvé une place dans un « drug-store », sorte de bazar où l'on ne vendait pas seulement des sirops et des onguents, mais tous les articles dont le touriste peut avoir besoin. On y débitait de l'ice-cream, on y cirait les souliers, on y pressait les pantalons. Adhémar ne savait pas ce qu'il serait chargé de vendre, des cigarettes ou des balles de tennis, du chewing-gum ou de l'huile de citronnelle.

Mary Lauzon était allée le matin le conduire jusqu'à Percé. John l'avait vue revenir. Que faisait-elle à cette heure ? Il n'y

avait pas de lumière. La maison semblait réfléchir au départ d'Adhémar.

Elle était peut-être assise à la fenêtre à penser à son fils, sans même s'apercevoir que la nuit venait. Mais la fenêtre était fermée et John, en s'approchant, ne vit rien à travers le feuillage retombant du pot de shamrock. Quelque chose lui disait qu'elle n'était pas couchée.

Il fit le tour de la maison, sauta par-dessus la barrière du jardin, écrasant les colombines qui poussaient en bordure, et ouvrit doucement la porte grillagée de la cuisine.

Elle était assise à sa place dans l'angle de la fenêtre, les épaules serrées dans son léger châle blanc jeté sur sa robe de voyage. Qu'elle n'eut pas changé de robe montrait qu'elle n'était pas dans son état habituel. On ne voyait pas ses mains croisées sous le châle.

Si peu pesant qu'eut été son pas, elle l'avait entendu. Elle tourna la tête vers lui. Elle n'éprouvait ni surprise ni agitation. Il était naturel qu'il fût là, à la fin, dans l'encadrement de la porte, quand il n'y avait plus personne. Il s'imaginait qu'elle était en train de broyer du noir au sujet de son fils. C'était mal la connaître. Mary acceptait l'inévitable. Sans doute l'absence d'Adhémar allait apporter un changement dans sa vie, mais qui affectait ses habitudes, non sa sérénité. Leur tendresse était intacte. Loin de s'opposer à ses projets, elle les avait encouragés. Elle ne l'avait que trop longtemps couvé. Maintenant que sa santé semblait s'être stabilisée, il fallait le laisser à ses initiatives. Gaspé n'était pas loin. Il viendrait de temps en temps à la maison le dimanche. Sa place de commis le fatiguerait moins que de charrier la terre ou de tripoter le poisson dans sa cabane venteuse. Il verrait du monde, il se ferait des camarades. Elle n'osait penser aux jeunes filles... Il vivrait enfin ! Le mot avenir aurait une signification pour lui. Elle avait rempli tout son devoir. Tant qu'elle lui avait été nécessaire, elle s'était consacrée à lui. À présent, elle éprouvait le sentiment de s'appartenir de nouveau, et elle se laissait aller, au moment où John Bradley l'avait surprise, à arranger en imagination sa nouvelle vie. Elle était dans un de ces moments

où une femme, après avoir montré, en vain à ce qu'il semble, une longue fidélité à un amour, fait un brusque retour sur elle-même et se demande si elle n'a pas perdu de précieuses années.

Adhémar avait suggéré qu'elle vînt demeurer à Gaspé après la récolte. Il gagnerait à présent. Ils loueraient une petite maison. Ils pourraient prendre un pensionnaire, peut-être l'autre commis de pharmacie, un jeune comme lui, qui serait une compagnie. Ce serait faisable, du moins pour l'hiver.

Elle sourit presque à l'idée de la figure qu'allait faire son voisin quand il apprendrait ses projets. Que deviendrait-il pendant les soirées d'hiver ? Il se rendrait compte alors de ce qu'il perdait. Et s'il tombait malade ? Il était sujet aux crises de rhumatismes et attrapait facilement des bronchites. Chaque fois elle l'avait soigné. Peut-être avait-elle montré trop de sollicitude. Ce n'est pas ainsi qu'on s'attache un homme. Jamais il n'avait eu l'occasion à son tour de veiller sur elle.

Dès qu'elle le vit paraître, elle cessa de raisonner. Inutile de chercher à lui échapper. Elle se mentait à elle-même tout à l'heure, et la raison secrète pour laquelle elle prenait les choses avec tant de calme, c'est qu'elle l'attendait. Il répondait à son appel, il remplissait le vide. Il n'y avait plus en elle aucun désir de se tenir sur ses gardes et de le décourager par sa réserve, lui qui avait déjà si peu de courage. Ce n'était pas un étranger qui se tenait sur le seuil en se trompant de porte. Elle avait l'impression que John était là à sa place. La maison l'accueillait. Elle qui tout à l'heure avait éprouvé, à l'idée de n'avoir pas à préparer de repas, le soulagement des femmes qui ont eu, jour après jour, la préoccupation de nourrir un homme et qui, pour une fois, sont libérées de leur tâche, s'attendait presque à ce que celui-ci s'assît à table, à la place d'Adhémar.

Depuis leur pèlerinage nocturne à Matawaki, elle savait tout au fond d'elle-même que John lui était destiné et qu'il se rendrait un jour. Le sort voulait que ce fût à la même place et à la même heure où, un soir de l'hiver dernier, dans l'enveloppement du blizzard, ils avaient senti un accord inexprimé se faire entre eux.

Elle avait suivi sa courbe de température quand il s'était amouraché d'une qui se moquait de lui. Il était sorti de sa crise ayant perdu beaucoup de son assurance, et il lui fallait croire que Mary Lauzon avait besoin de lui pour venir à elle.

Elle le frappa par son calme. La tête appuyée au dossier de sa chaise et légèrement penchée de côté, les bras croisés sur sa poitrine, elle ne fit pas un mouvement. Le châle blanc serré autour de ses épaules rendait son visage lumineux. Son attitude la revêtait, malgré ses proportions délicates, de majesté.

Elle ne pouvait choisir de cadre qui lui allât mieux que le crépuscule. Sans qu'elle s'en rendît compte, c'était avec ce moment de subtiles transformations des choses, d'échanges furtifs entre les forces du jour et celles de la nuit, de remplacement d'un règne par un autre, que la nature de Mary avait le plus d'affinités. Un mot d'ordre était donné: celui de céder. Et elle cédait. Elle en éprouvait un ineffable apaisement, une délivrance, moins de passion qu'elle n'eût cru. Est-ce que la lassitude allait venir? S'était-elle habituée à une forme négative de l'amour? Avait-elle fini par se nourrir de sa résistance, et tendait-elle son cœur à l'homme comme on tend son visage, mi-amusé, mi-récalcitrant, à la neige? Son bonheur se traduisait par une débâcle intérieure où croulait tout ce qu'elle avait construit pour se défendre; la joie n'avait pas encore eu le temps de circuler. Et cependant, il n'y avait pas à en douter: le bonheur était là, et c'était bien sa façon d'arriver, d'un pas léger et la bouche muette.

John songea à ce qu'avait dit Jean le Rouge, en contemplant le léger fardeau blanc qu'elle faisait dans l'ombre, avec sa tête ployée sur son épaule, à la façon d'une mouette revenue au repos; il eut envie de l'appeler « little lady ». Mais c'étaient des mots auxquels il n'était pas accoutumé.

Il s'approcha lentement, se laissa tomber sur une chaise à côté d'elle.

— Mary! balbutia-t-il.

Un tremblement intérieur la saisissait. Elle n'avait pas prévu le ton avec lequel il venait de prononcer son nom. Elle y discernait une sorte de plainte. Peut-être se mêlait-il à l'aveu

de sa tendresse celui du mal que lui avait fait une autre. Peut-être était-il autant un appel qu'une déclaration. Et cependant, il était venu pour la consoler. Il avait peur, tout d'un coup, devant cette forme lointaine et blanche, qu'elle aussi allait lui échapper. N'arrivait-il pas trop tard ? Elle n'avait jamais été très parlante, mais son silence ce soir l'impressionnait.

Il rapprocha sa chaise, chercha ses mains. Mais elle les tenait toujours sous son châle.

Alors il se pencha, posa sa tête sur les genoux de Mary. Lui qui était malhabile aux gestes d'homme avait recours à celui d'un enfant. Et ce fut une prière qui sortit de ses lèvres :

— Marie, parle-moi !

Il avait prononcé son nom à la manière d'autrefois. Elle redevenait pour lui Marie Labelle. Pourquoi ne lui donnait-elle pas ses mains ?

Un sourire tendre mouilla les lèvres de Mary. Il fallait à John quelque chose de saisissable. Florence se laissait saisir. Elle décroisa ses mains, les posa sur la tête lourde de vie chaude. Son cœur à elle se dénouait avec moins de violence parce qu'il n'avait point changé de voie. Sûre de sa victoire, elle eut envie de secouer un peu cette tête qui s'abandonnait, et de dire :

— Mauvais garçon !

Mais c'eût été admettre qu'il l'avait fait souffrir, et cela elle ne le voulait pas.

La pression des douces mains sur ses tempes, leur caresse pénétrante sur ses cheveux, dans un geste de possession, lui avaient donné la réponse qu'il attendait.

Il se releva, reprit sa chaise. Il avait hâte maintenant de dire tout ce qu'il avait dans la tête pour l'avenir.

— On n'a pas besoin de rester ici, nous autres. On pourrait voir un peu le monde. J'ai été bien fou. On a perdu du temps, Marie.

— Mais vous étiez père de famille, John... Et moi, j'avais Adhémar...

Elle n'avait aucune envie de partir. Cependant, si John y tenait... Son domaine à elle, c'était son amour.

Elle continuait, délibérément, à ignorer Florence. Elle eût voulu éviter les excuses, les explications qui obligeaient à un pénible retour vers le passé et enlevaient à l'heure présente ce qu'elle avait de miraculeux. Elle repoussait même les projets d'avenir trop précis, préférant n'entendre ce soir que le sourd chantonnement de son cœur. Elle était passée trop brusquement d'un état à l'autre. Elle était lasse, rompue, désarmée, n'ayant plus pour s'y appuyer la volonté de fer dans laquelle elle avait jusque-là puisé sa force. Son cœur, qui avait goûté une sorte de triomphe sévère à s'envelopper dans un secret qu'il ne croyait jamais révéler, avait froid d'être mis à nu. Il avait presque peur de faire face à l'homme qui venait prendre la place du fantôme abrité en lui depuis tant d'années. Les mots de tendresse qu'il avait étouffés y demeuraient blottis.

À tous ses projets, elle répondait d'une voix rêveuse :

— Oui, oui, John.

Elle secoua sa torpeur, se leva. Il ne fallait pas lui laisser croire du premier coup qu'il était le maître. Pour qu'il jouît de son triomphe, il devait garder au fond de lui-même une ombre de doute. Elle avait appris cela de Florence. Florence avait servi à quelque chose.

Mais à présent que la barrière entre eux était rompue, il se découvrait un besoin de dire des mignardises de jeune homme, en lui caressant les mains, et il éprouvait une griserie à être ainsi, tout en s'excusant.

— Vous allez trouver que je déparle encore. Va falloir que vous veilliez sur votre fou, Mary !

Elle fit semblant de ne pas entendre et le tenant par la main elle vint avec lui jusqu'au seuil. Il eût voulu l'entraîner, enveloppée dans son châle de laine, à faire une promenade sur la falaise, sous le ciel qui tremblait, tant il avait peine à contenir sa richesse d'étoiles.

— Ça me fait peine de vous laisser toute seule...

Elle ne répondit pas. Elle ne pouvait lui dire qu'elle aspirait justement à être seule, cœur à cœur avec sa maison qui avait été le témoin de ses années de détresse et comprenait mieux qu'un être humain le mystère dont il fallait envelopper son

bonheur tout neuf. Elle avait le sentiment d'une fiancée qui a hâte de se retrouver avec elle-même dans la solitude de la dernière nuit où elle s'appartient encore.

Il n'insista pas, mais se tourna brusquement vers elle au moment de la quitter.

— Quand est-ce qu'on va se marier ? Annette veut m'acheter mon anneau de mariage.

— On en parlera demain, John.

*Achevé d'imprimer sur les presses des Editions Fides,
à Montréal, le quinzième jour du mois de janvier
de l'an mil neuf cent soixante-trois.*

À l'usage d'ingénieur sur les presses des Éditions Fick,
à l'usage de l'ingénieur pour les pressés de l'ingénieur
de l'usage de l'ingénieur pour les pressés de l'ingénieur.

RELIURE
Claire Enrg.
BOOKBINDING

BNQ



000 407 734